40e Année. N° 8.

MAY 22 1933

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

15 AVRIL 1933

		Pages.
Georges Duhamel. . .	*Sur la Querelle du Machinisme*. . . .	721
Luc Durtain	*Au Brésil*.	753
Marquis de Caraman.	*Un Officier général au XVIIIe siècle*.	767
Comte de Caraman. .	*La France en 1781* (*Souvenirs*)	780
Jacques Chenevière. .	*Valet, Dame, Roi* (fin).	795
André Pierre.	*Théâtres et Concerts à Moscou*.	820
André Langeron . . .	*A la recherche d'une Politique de l'Air*. I.	837
Victor de Marcé . . .	*L'Amérique et les Dettes*.	852
Marc Chadourne . . .	*Absence*. — III.	875
François Leuwen. . .	*Le Directoire européen*.	924
Henry Bidou	*Parmi les Livres*.	935
Constantin Photiadès.	*L'Hiver musical à Paris*.	944

Copyright 1933 *Revue de Paris*.

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS ***publiera prochainement*** :

Les Routes du Bel Univers

par EDMOND JALOUX

Un Déjeuner en Septembre

par IRÈNE NEMIROWSKY

Croquis d'Argentine

par LUC DURTAIN

Inquiétudes yougoslaves

par GEORGES ROUX

Daniel Halévy

par ROBERT DE TRAZ

La Vie intellectuelle au Canada français

par PIERRE DUPUY

SUR

LA QUERELLE DU MACHINISME

S'il est un personnage ingrat, fâcheux, pénible à soutenir dans une société tantôt enorgueillie de ses succès et tantôt déconcertée par ses échecs, c'est celui que j'appellerai « le contempteur du progrès ».

Le contempteur du progrès ne laisse pas de présenter des variétés. J'en distingue deux principales. En premier lieu, je vois l'homme qui, tel M. Thiers, ne croit pas au progrès, parce qu'il pense que l'on n'aura jamais assez de fer, ou jamais assez de charbon, ou de radium, ou d'ondes courtes. C'est une variété qui tend à disparaître.

L'autre contempteur sait bien que le fer et le charbon ne manqueront pas et il le déplore. Considérant avec horreur un avenir tout de fer et de charbon, il adjure l'humanité de revenir à l'état de nature. Ce contempteur s'appelait hier Jean-Jacques, et ce matin Gandhi.

S'il est vrai qu'un poète est sauvé du néant quand il peut faire passer un vers, un seul vers à la postérité, je pense que Paul Valéry mérite le salut pour avoir écrit, entre mille choses excellentes, ces trois petits vers mélancoliques et railleurs :

Ni lu ni compris?
Aux meilleurs esprits
Que d'erreurs promises!

A vrai dire, le poète succombe aux délices de la négation et du défi. Ne pas être compris si l'on n'est pas lu, c'est une

chose dont on peut se consoler. Un destin plus fâcheux est sans aucun doute d'être lu, mais mal compris.

Des personnes qui lisent trop vite et très mal ont voulu me faire jouer ce rôle de contempteur du progrès. Parmi ces lecteurs infidèles se trouvent d'ailleurs des contempteurs du progrès qui souhaitent vivement, ce qui m'honore beaucoup, de me compter dans leurs rangs, et des progressistes de tout plumage qui désespèrent, non sans raison, de m'attirer dans leur parti. Il est une chose moins excusable à mes yeux que de louer vainement le passé, c'est de flatter l'avenir dans le dessein de se concilier ses bonnes grâces. Les écrivains, et même les plus illustres, ne sont pas toujours exempts de cette faiblesse.

Je refuse donc également les deux rôles. Délivré des naïves idéologies du XIXe siècle, c'est-à-dire d'une confiance excessive dans l'évolution actuelle de l'espèce, j'use de mon droit et je remplis mon devoir d'homme vivant : je veux librement connaître, comprendre, juger, critiquer le temps dans lequel je vis.

Cette critique est à la fois vive et tolérante. Je redoute, j'exècre les fanatiques et les illuminés. C'est assez dire que je ne les imite pas. Soyez donc tranquilles : je ne vais pas vous priver de vos autos et de vos frigidaires, je ne vais pas, quelle qu'en soit ma secrète envie, mettre vos machines parlantes au bûcher, je ne vais même pas vous prêcher une espèce de Saint-Barthélemy des appareils de téhessef, encore que je rencontrerais peut-être l'assentiment d'une partie de l'auditoire. Je vous propose de nous arrêter une minute, dans cette marche au progrès, de nous arrêter et de faire nos « comptes ». Passez-moi cette image aventurée : rien ne ressemble moins à des comptes, c'est-à-dire à des évaluations quantitatives, que les réflexions auxquelles nous allons nous livrer.

Il est bien naturel de s'interroger sur un problème qui est parmi les plus inquiétants de l'heure. On aurait tort, pourtant, de croire que le machinisme est un problème essentiellement moderne. Ce n'est pas la première fois que le sphinx mécanique pose à l'homme certaines questions pressantes et terribles. Madame Gina Lombroso l'a fort bien exposé dans un

ouvrage justement intitulé *la Rançon du Machinisme*. Mais c'est quand même la première fois que le machinisme triomphant place l'homme-créateur en présence non d'hypothèses troublantes mais de résultats évidents qui ont la redoutable force du fait accompli.

Toutes sortes d'esprits se sont donné pour tâche d'étudier les phénomènes déterminés par le machinisme et d'apporter quelque clarté dans le débat. Ce débat intéresse les sociologues et les politiques, les économistes, enfin les philosophes.

Je laisse de côté le problème social et politique. Je ne dis pas que je m'en désintéresse. Comment le pourrait-on? Ce problème est à la fois menaçant et déchirant, pressant, démesuré. Il faut, pour l'aborder utilement, une multitude de connaissances particulières que seuls pourraient posséder les spécialistes. Ce problème est en outre empoisonné par les démagogues toujours soucieux de désespérer et d'offenser le bon vouloir, la générosité sincère, l'esprit de concorde. Que si vous critiquez l'usage intempérant des machines, ces démagogues vous reprocheront de discréditer l'instrument de la libération. Et que si vous vantez les merveilles du machinisme, ces mêmes sophistes vous accuseront de célébrer l'instrument de l'esclavage. Je renonce à démontrer ma bonne foi devant ces mauvais juges.

C'est pour des raisons toutes différentes que je m'écarte du problème économique. J'aime la fantaisie, sans doute, mais non quand elle prend le masque du plus solennel pédantisme. Je pourrais, ici encore, parler d'incompétence. A quoi bon, dans une matière où l'incompétence est la règle, dans un monde où compétence et incompétence arrivent, cahin-caha, pareillement à l'erreur? Un des premiers traducteurs français de Xénophon[1] s'est avisé de donner au traité de l'Économique le titre de *Mesnagerie* et ce titre, de nos jours, me semblerait mieux justifié que jamais. Que les économistes, couronnés de chiffres, soient courtoisement conduits à la porte de la cité. Au surplus, les problèmes économiques ont une tendance impérieuse à se résoudre seuls, tragiquement, au mépris des solutions imaginées dans le silence du cabinet par les économistes.

1. La Boétie.

Reste le problème moral. J'aimerais de l'appeler problème humain. Mais quoi! Le problème humain est total, est de tout l'homme. Ce qui nous doit occuper peut donc porter le nom de problème moral. Ce mot reste encore susceptible de plusieurs sens. Moral signifie qui a trait aux mœurs. Le même mot s'applique également aux soins de l'éthique, science du bien. Il s'emploie enfin pour les choses de l'âme par opposition aux choses matérielles. Eh bien, nous acceptons tous les sens, nous prenons le mot complet, riche de toutes les idées qu'il apporte, signifie, suggère.

Ce problème que je dis moral a retenu, dans ces dernières années, l'attention des philosophes, et des plus jeunes maîtres, comme M. Daniel-Rops qui nous a donné sur ce sujet un bon ouvrage, *le Monde sans Âme*, et des plus vieux princes, tel M. Bergson, qui n'a pas laissé de réserver à ce débat toute une part de son dernier livre, *les Deux Sources de la Morale et de la Religion*.

Nous verrons que tous les esprits bien faits doivent s'accorder et, en fait, s'accordent sur une solution raisonnable. Toutefois, ils ne le font pas sans chicanes et subtilité. Je n'ai donc pas tort de considérer qu'il existe une querelle du machinisme et que cette querelle mérite examen.

Il serait même bon d'obtenir d'abord un accord sur les termes. L'excellent dictionnaire de Littré appelle *outil* « tout instrument de travail dont se servent les artisans ». Le même Littré appelle *instrument* « tout agent mécanique qu'on emploie dans une opération quelconque », définition bien vague. Enfin, venant à la *machine*, notre Littré semble fort embarrassé. C'est, dit-il, « un instrument propre à communiquer du mouvement, ou à saisir, à prendre, ou à mettre en jeu quelque agent naturel »...

M. Daniel-Rops a proposé une distinction entre l'outil et la machine, l'outil étant un instrument qui permet à l'homme de faire son travail mieux, plus aisément, plus vite, la machine étant un appareil qui met en œuvre des forces naturelles et ne laisse à l'homme qu'une besogne de direction ou de surveillance.

La distinction proposée par Daniel-Rops est aisée, ingénieuse, et comme on le voit, non superflue. Elle permet de

simplifier le débat. Laissons l'outil de côté, l'outil, qui est un des signes de l'homme et, probablement, un signe contemporain de ce que des naturalistes appelleraient la différenciation de l'homme. Laissons l'outil provisoirement de côté et ne considérons que la machine.

***

Le premier danger dans tous les débats de cette nature est la superstition et la mythomanie. La première erreur, si naturelle, si humaine, si fréquente est de considérer la machine comme un être indépendant de l'homme, de lui prêter des désirs, des passions, des volontés, des joies et des douleurs, des projets, bref ce que j'ai pu, dans un de mes ouvrages, appeler non sans moquerie « la personnalité morale ». Nombreux sont les hommes qui, soit par goût de l'anthropomorphisme, soit pour la commodité du discours, se laissent aller à dire : « C'est la faute de la machine... je hais la machine... la machine veut ceci, veut cela. » J'avoue que cette phraséologie fournit des images et des mouvements, mais elle nous écarte de ce que j'appellerai le bon poste d'observation.

La machine, pour compliquée qu'elle soit, n'a d'existence, d'exigence, de volonté, de ruse, de force et de faiblesse qu'autant que nous lui en donnons.

Jean-Richard Bloch prononçait l'hiver dernier un excellent discours intitulé *la Guerre qui est en nous*. Ce bon titre a certes plusieurs sens. J'en retiens un, presque le moins important. Il est vain et fou de dire que l'on exècre la guerre. La guerre n'existe pas sans les hommes. Il faut exécrer les hommes qui représentent l'esprit de violence et de meurtre.

Dire « je me défie de la machine » est une absurdité de même ordre. La machine, je le répète, est ce que nous la faisons et parce que nous la faisons. Je ne me défie pas de la machine, que je regarde avec curiosité sur son socle et sous sa verrière. Je me défie de *la machine qui est en moi*. Cette phrase elle-même a plusieurs sens différents. Je me défie d'abord de ma façon d'employer des machines, de désirer et de multiplier

les machines, de faire abus des machines. D'autre part, je me défie de l'influence que peuvent exercer sur moi ces créatures de l'esprit humain, je me défie de la contagion des machines. Je sais que l'homme fait la machine et que la machine le lui rend bien. Je sais que l'homme sage accepte toujours de porter le poids de ses péchés et ne rapporte qu'à soi-même ses fautes et, dans une certaine mesure, ses déconvenues. Il est bien entendu, une fois pour toutes, que jamais je ne caresserai ou fouetterai une machine, que jamais, après un accident d'auto, je ne penserai : « C'est la faute de la machine », que je chercherai toujours la faute initiale de l'homme. Il est bien entendu que toute trace d'anthropomorphisme décelée dans mon langage doit être neutralisée par application de ce correctif préalable.

Ces précautions prises, je me propose d'étudier certaines modifications graves infligées à la personnalité humaine par l'usage des machines.

***

L'opinion courante voit dans la machine une augmentatrice et une multiplicatrice de la puissance humaine. Imaginez les couplets d'usage sur l'avion, la locomotive, le paquebot, la téhessef et vous penserez que cette augmentation et cette multiplication ne sauraient être discutées.

Je vous propose pourtant de modifier les formules consacrées. La machine manifeste et suppose non pas un accroissement presque illimité de la puissance humaine, mais bien plutôt une délégation ou un transfert de puissance.

La machine, comme nous le verrons plus loin, va probablement modifier la physiologie et la pathologie de l'homme, voire l'anatomie de l'homme et ce ne sera sûrement pas dans un sens d'accroissement et d'amélioration. En attendant, la machine reste une puissance extérieure à l'homme, une puissance que l'homme s'adjoint sans jamais se l'incorporer.

La question mérite de nous arrêter. De tous les animaux, l'homme est le seul qui ait suivi ce chemin paradoxal et vrai-

ment surprenant : le développement par l'adjonction indéfinie d'appareils étrangers à son organisme.

Même pour les appareils protecteurs, la plupart des animaux s'en tiennent à leur derme épaissi ou à des productions de leur derme : écaille, plume, carapace, coquille. Certaines espèces, comme les vers tubicoles, incorporent au produit de leur sécrétion des graviers, c'est-à-dire des matériaux extérieurs. Le bernard-l'hermite parvient même à s'approprier la coquille d'un autre animal. Mais, dans l'ensemble, la loi demeure : l'animal produit lui-même son appareil défensif. Il produit de même son appareil offensif : corne, dent, griffe. Il produit de même, comme la seiche ou les termites, ses matériaux de camouflage ou d'intimidation. Pareillement, ses instruments de travail, ses produits chimiques. Bref il est à lui seul sa machine, son usine, sa mine. Où qu'il aille, il emporte, avec son organisme même, les instruments de sa puissance. Il n'est même pas démontré que les plus intelligents des insectes s'avisent de combiner, pour déplacer les fardeaux ou dans un dessein balistique, leur force musculaire et la gravitation. On a cru voir des fourmis « jeter » certains objets. C'est une observation qui demande un complément d'enquête (Marguerite Combes).

Je le répète, l'homme est le seul animal qui, rompant avec les traditions séculaires de l'instinct, ait adjoint à son organisme des appareils totalement indépendants de cet organisme. L'outil est parmi les signes de l'homme. Et la machine aussi, cela va sans dire.

L'évolution de bien des espèces est hasardeuse, elle se justifie mal. Elle condamne une foule d'êtres à de véritables infirmités; elle compromet leur reproduction ou l'abandonne à des chances inquiétantes. On n'en saurait, jusqu'ici, en dire autant de notre histoire. L'homme a conquis, entre toutes les bêtes, une place éminente et exceptionnelle. Il a pris possession d'une grande partie du globe. Il s'est rendu redoutable à beaucoup d'autres êtres. Que l'outil et la machine soient les instruments de cette victoire, c'est clair. On peut, au prix de si brillants succès, compter pour rien la perte d'un certain nombre d'attributs organiques (où nous ne voyons

d'ailleurs que des signes de la bête), la décadence de notre appareil masticateur, l'affaiblissement de nos ongles, la disparition de la corne et de presque tout le poil, etc...

Dès maintenant s'explique le sens des mots transfert ou délégation de puissance. L'homme nu est un animal très misérable. Je veux bien reconnaître que l'homme est rarement nu, rarement privé des produits de son industrie.

Faut-il dire qu'à toute délégation de puissance correspond une délégation des devoirs et des responsabilités? Cette méthode, propre à l'homme, est poussée fort loin dans tous les domaines. L'homme demande aux animaux non seulement des vêtements pour suppléer l'insuffisance de sa fourrure, mais il leur demande maintenant des anti-corps, entendez du sérum chargé, par exemple, d'anti-corps contre la diphtérie, assuré qu'il est de n'en pas produire suffisamment pour triompher seul de l'infection. Entre le vêtement, l'outil, la machine et le sérum thérapeutique, l'esprit agile peut établir un lien catégorique.

Je ne crois pas que cet affaiblissement organique de l'homme représente un véritable danger pour l'avenir de l'espèce. L'évolution des termites les amène à des situations non moins paradoxales, comme de ne pouvoir vivre que dans la chaleur humide et l'obscurité; la civilisation des termites est néanmoins prospère et puissante. Même réduit anatomiquement à une carcasse frêle, sans muscles, presque dépourvue de sens, l'homme pourrait être encore un animal puissant sur la terre, à l'abri de ses machines.

Il ne faut donc pas se hâter de parler d'une décadence de l'homme : la puissance, même accessoire et extérieure, est toujours la puissance. Il ne faut pas se hâter de parler d'une dégénérescence de l'homme. Des millénaires passeront avant que l'homme ne perde ses dernières dents, ses derniers muscles, ses derniers poils. Nombreux sont même ceux qui, voyant l'homme s'éloigner du type animal primitif, partageront l'enthousiasme évangélique d'Élie Faure et s'écrieront : « C'est la technique qui sauvera l'esprit, parce que la technique est, en date, la dernière incarnation de l'esprit et que l'esprit, pour vivre et se propager parmi les hommes, a besoin d'une incarnation. » Je cite Élie Faure sans chercher à comprendre

en quoi la technique est carne c'est-à-dire chair où l'esprit se puisse incarner.

Je ne vois donc pas, dans le machinisme, une cause, pour l'homme, de décadence, mais plutôt une chance de démission.

Il est bien évident que nous demandons à nos machines de nous soulager non seulement des travaux physiques pénibles, mais encore d'un certain nombre de besognes intellectuelles. Je connais de bons hommes d'affaires qui ne font plus jamais une opération d'arithmétique. Ils tirent de leur poche telle ou telle machine à calculer et obtiennent instantanément un résultat qui demanderait sans doute cinq minutes de travail, une feuille entière de papier, un crayon et des connaissances.

J'entends qu'entre les opérations de l'esprit, le calcul est une des plus mécaniques et qu'il suppose l'exercice de vertus de second ordre. J'annonce dès maintenant que le calcul va disparaître des programmes scolaires, comme l'enseignement de la musique. Nul homme bien élevé ne saura plus faire une opération, écrire avec une plume ou jouer du piano. Je veux bien admettre même que tout cela n'a pas grande importance et qu'on peut voir là un résultat de la division du travail. On ajoutera peut-être que l'énergie que l'homme ne gaspillera pas dans ces petites besognes, il en fera plus noble usage ailleurs. Là, je demande à réfléchir. L'essentiel, pour l'esprit, est de ne pas fuir les besognes susceptibles de l'assouplir, de le dompter, de l'éprouver. Nous reviendrons sur cette question. Quittons la machine à calculer et cherchons ailleurs. Entre tous les travaux créateurs, ceux de l'art occupent une place éminente. Sont-ils exempts du concours mécanique? Non pas.

Il existait autrefois des ouvrages employés par les versificateurs et qui fournissaient non seulement la rime, mais encore de véritables membres de vers. On peut imaginer que le machinisme ira beaucoup plus loin. En combinant les principaux types humains ou mieux les caractères, comme on disait au XVIIe siècle, et les principales situations, je me charge de tracer le plan d'une machine fournissant de deux à trois mille combinaisons romanesques et même des scénarios très convenables. J'ajoute qu'un homme intelligent capable

d'ajouter la grâce du naturel au canevas de la machine sortira de là des ouvrages assez bien troussés[1]...

Notre goût de la perfection, l'une de nos vertus éminentes, nous le reportons sur la machine. Je sais bien que la machine parfaite est l'œuvre de l'homme, d'un homme choisi. Ainsi procédons-nous par délégation de l'homme à l'homme et de l'homme à la machine. Une perpétuelle remise de « bon pour pouvoir », comme diraient les hommes d'affaires.

On dit que Charles-Quint, ayant abdiqué, n'en continuait pas moins avec un soin jaloux, du fond de sa retraite, à diriger l'empire. Ce monarque me fait songer à l'homme futur, souverain d'un monde qu'il dirigera par le moyen d'intermédiaires de plus en plus nombreux et compliqués.

Innombrables sont les gens qui renoncent à chanter, à jouer d'un instrument de musique et qui donnent cette excuse toute simple : « J'aime le travail bien fait. Or, en me donnant beaucoup de mal, ce que j'obtiens de moi, comme musique, est infiniment inférieur à ce que me donne un bon disque. En conséquence... »

Je me garde bien de prévoir où peut nous conduire une telle évolution, si différente, par exemple, de celle des insectes qui ne cherchent la perfection que dans leur propre organisme. On ne manquera pas de me dire que la pratique des sports développe chez l'homme des vertus proprement organiques. Sans doute, mais ces vertus sont étroitement spécialisées. Le boxeur à l'entraînement est, par ailleurs, soigné comme un objet de cristal. Il sait donner un coup de poing, mais ne peut se passer du chauffage central ou de l'ascenseur. C'est un monstre humain élevé sous globe.

Que mes enfants ne veuillent plus marcher parce qu'ils pensent à l'automobile ou à la bicyclette, que, loin du radiateur, nous tremblions comme des chiens pelés, tout cela ne m'inquiète pas trop. J'ai vu, pendant la guerre, des hommes peu préparés à l'effort actif ou passif, aux épreuves, aux intempéries, faire merveille de courage et de vigueur. Ayons confiance encore et venons-en tout de suite à la seconde remarque, celle qui touche à l'affaiblissement de nos sens.

1. Il existe, paraît-il, aux États-Unis, une machine à faire les scénarios des films.

***

Je suis bien sûr que l'homme doit honorer et cultiver avec prédilection les vertus qui le distinguent des autres animaux, les vertus qui constituent ce qu'il faut appeler les signes de l'homme. Je pense toutefois que l'exercice des vertus animales est une grande nécessité pour l'homme et modifie favorablement sa valeur totale.

Il est clair que les appareils et les machines tendent non seulement à prolonger, à compléter, à corriger, à multiplier nos sens, mais encore à les suppléer. Les fervents du machinisme croient de bon cœur que les appareils modernes sont toujours infiniment supérieurs à nos organes sensoriels. C'est une erreur. Il n'existe aucun procédé chimique ou physique d'analyse qui permette de déceler la trace de gaz sulfureux que percevra tout de suite un nez bien constitué, merveilleux organe d'analyse qualitative. Il n'existe aucun appareil susceptible de suppléer le toucher, sens merveilleux qui suffirait à nous donner une représentation cohérente du monde.

Je connais quelques hommes qui se sont trouvés plus ou moins privés, par la nature ou la maladie, de deux de leurs sens. Ces hommes n'en sont pas moins parvenus à se placer, par les œuvres, au premier rang de l'humanité. Je répète quand même que les données des sens représentent le solide fondement de toute pensée et qu'une éducation complète supposerait l'exercice et le développement de tous les appareils sensoriels. Il semble bien que l'évolution de l'humanité nous entraîne dans un sens tout opposé. Une foule d'appareils ou de méthodes nous inclinent à dédaigner les renseignements sensoriels.

Je vais prendre un exemple frappant : celui de la médecine. Je me hâte de dire que la médecine a fait de grands efforts pour tirer parti des inventions modernes. Grâce à la médecine, la plupart de ces inventions ont une excuse : elles ne sont pas uniquement malfaisantes. La physique, la mécanique, la chimie collaborent avec la biologie pour aider soit au diagnostic des maladies, soit à leur traitement. Et c'est fort bien, nous sommes tous d'accord pour le penser.

Or je ne suis pas sûr que cet extraordinaire accroissement,

que cet enrichissement de la médecine ne soit pas, pour elle, une cause de péril.

Beaucoup de gens, nourris par la lecture des journaux et fiers des miracles modernes comme d'une œuvre personnelle, pensent que la médecine a longtemps vécu d'erreurs et même d'erreurs comiques. Nos petits-neveux riront sans doute aussi et de nos mots et de nos doctrines et même de ces pratiques médicales dont le XXe siècle est si fier. Quoi qu'il en soit, le bon médecin a toujours été un homme qui s'est appliqué, mettant en jeu toutes ses forces d'observation, d'expérimentation et de raisonnement à découvrir la cause d'un désordre et à faire disparaître cette cause, tout au moins à pallier le désordre. C'est, je l'affirme, n'en déplaise à Molière, mon maître, une entreprise singulière, et même aussi difficile que de faire rire les honnêtes gens.

Hier encore, le bon médecin était l'homme qui pouvait, par l'exercice conjugué de tous ses sens, découvrir, chez le malade, une série de signes ou symptômes dont certains sont évidents et dont d'autres sont incertains et fugitifs. Ces signes observés, notés, coordonnés, le bon médecin, par un interrogatoire méthodique, obtenait une série de renseignements propres à confirmer ou à infirmer ses impressions. Il prenait la peine de constituer un véritable dossier historique. Il s'efforçait d'obtenir la confiance du malade et d'avoir, avec l'être souffrant, un contact humain, analogue au phénomène de communion. Son jugement fait, le médecin, le bon médecin essayait avec prudence une thérapeutique. Il restait prêt à révoquer, à modifier cette thérapeutique. Il en observait les effets non pas en mécanicien, mais en homme. Il en augmentait la puissance par l'influence morale qu'il était souvent en état et en droit d'exercer. Tel apparaissait le médecin modèle, dans la seconde moitié du XIXe siècle, pour prendre une époque encore proche de nous et qui fait partie de notre connaissance directe.

Les méthodes médicales ont, en beaucoup d'endroits, subi de grandes transformations. Tel médecin moderne exige dès l'abord une série de renseignements chiffrés dont je dis tout de suite qu'ils sont de grand prix. Le malade s'attarde entre les mains du radiologue, du citologiste, du chimiste,

de l'oculiste, de l'oto-rhino-laryngologiste, du neurologue... j'en passe et de la plus réelle importance. Les organes du malade sont éprouvés successivement par une foule de méthodes savantes qui fournissent chacune un dossier. L'ensemble des dossiers est, en définitive, examiné par le médecin ou le chirurgien traitant qui porte un diagnostic et institue un traitement. Ce traitement exige souvent l'intervention de plusieurs praticiens spécialistes habiles à manier une instrumentation délicate et d'une infinie variété.

Je le répète, c'est bien, c'est très bien. Si, demain, je devais faire soigner l'un des êtres qui me sont chers et dont j'ai la charge, je ne renoncerais à aucun des moyens susceptibles d'éclairer le diagnostic et d'affirmer le traitement. A cette évolution, la médecine acquiert beaucoup de certitudes. Elle s'éloigne de l'art et chemine vraiment vers la science. Elle va gagner quelque chose et perdre quelque chose. Certaines coutumes américaines peuvent, une fois encore, nous fournir des ilotes. Tout le monde a ouï parler de ces grands centres d'examens médicaux dans lesquels, avant de recevoir un oracle dactylographié, le malade chemine de laboratoire en laboratoire, comme une auto d'équipe en équipe, au fil de la chaîne. Nombre de médecins modernes ont, même en France, appliqué certains articles de la rationalisation. Ils interrogent le malade, par exemple, sans témoin, et, l'interrogatoire fini, reçoivent, par un toboggan, l'observation toute rédigée, toute dactylographiée. Ils dictent l'ordonnance à des appareils qui restituent immédiatement un texte impeccable. C'est très joli, convenons-en.

Ce que la médecine gagne à ce jeu, nous le voyons, nous le sentons, nous le savons tous. Et que perd-elle?

Ce qu'elle perd est indéfinissable ou, pour mieux dire, ineffable. La médecine y perd son caractère magique. J'entends bien qu'à ce mot les médecins les plus respectables ne manqueront pas de protester. « Quoi! diront-ils! Mais tout notre patient effort est justement de nous éloigner de la magie, de tuer le charlatan, de substituer, dans toutes nos pensées, dans toutes nos actions, la science à l'empirisme. Que si nous nous éloignons définitivement de la magie, il convient de nous réjouir. »

J'entends aussi les enthousiastes s'écrier : « La magie! La véritable magie! C'est précisément notre magie de la science moderne. La mise en jeu, en œuvre, de tous les appareils surprenants, bien propres à frapper l'imagination du malade et à seconder, de ce fait, l'action des forces thérapeutiques. »

Soit! Supprimons le mot magie et disons tout net : la médecine tend à perdre son caractère humain.

Tous les bons esprits se sont inquiétés de ce qu'on pouvait appeler, naguère encore, la décadence de la clinique. La clinique est, comme le mot l'indique, cette « science artistique » ou cet « art scientifique » dont le médecin doit faire preuve en abordant le lit du malade. C'est la connaissance de la difficulté quotidienne, l'expérience du malade encore plus que de la maladie. La clinique a fait la grandeur de tous les médecins illustres, d'Hippocrate à Trousseau. Tous les médecins reconnaissent que l'examen clinique a, de nos jours, beaucoup moins d'importance qu'autrefois, qu'une auscultation soigneuse donne des renseignements moins précis qu'une épreuve radiographique et que la réaction de Bordet-Wassermann rend superflus d'inquiétants interrogatoires. Cette décadence de la clinique est acceptée par tous; elle est dans l'ordre actuel du monde. Elle va de pair avec divers phénomènes dont je me permettrai de dire un mot parce qu'ils ne sont pas hors de mon sujet, au contraire. Je veux parler du rôle de la grande presse et du développement de l'interpsychologie.

Le rôle de la grande presse dans l'évolution de la médecine est un phénomène dont Molière eût tiré les effets les plus réjouissants. Les articles de vulgarisation, d'une part, même faits par des gens instruits, et les écrits ou placards de la publicité, d'autre part, sont en train d'exalter l'incompétence, de généraliser la présomption et de propager l'esprit primaire le plus agressif et le plus malfaisant. Le sot qui, grâce à son journal, n'est sans idée ni sur les difficultés intérieures de la Chine ni sur la planète Mars, se trouve infiniment éclairé en ce qui touche les maladies et leur traitement. Il brasse, dans sa cervelle éblouie, il brasse, pêle-mêle, les axiomes de la publicité illustrée, les comptes rendus académiques et les affirmations du vulgarisateur hebdomadaire. Il apprend, en même

temps, que le *Nettoyol* lave le rein comme avec une brosse, que la *Voluptase* rend la vigueur génésique aux cadavres, qu'un savant japonais a découvert des traces de manganèse assimilable dans la moustache des phoques blancs, que la banane crue contient un amidon non digestible. Il manie ces notions précaires comme un singe des substances explosives. Il parle à tout propos de vitamines et de rayons ultra-violets. Il entreprend, dans les trains de la banlieue, de véhéments débats sur la vaccination antituberculeuse aux îles Touamotou. Il donne à l'observateur effaré le spectacle de l'extravagance, de l'imbécillité audacieuse, impunie, triomphante.

Le médecin prié de soigner un malade, le praticien chargé de soucis, se voit interrogé par des oisifs défiants et insidieux sur la dernière communication de M. X*** à l'Académie, sur les récentes méthodes allemandes, américaines ou soviétiques, sur la supériorité du vaccin C. B. J. sur le vaccin D. K. C.

Et, comble d'incohérence, intervient encore ce que les psychiatres ont appelé l'interpsychologie, c'est-à-dire les réactions complexes du malade sur l'entourage et de l'entourage sur le malade, les facteurs moraux combinés qui font qu'un malade est d'autant plus mal soigné qu'il est moins pur, moins seul, plus riche et plus connu.

Le praticien, irrité, songe en secret que la médecine vétérinaire est la seule médecine libre et efficace, à condition que la dame propriétaire du petit chien n'ait pas trop d'idées sur la médecine vétérinaire; il maudit les vulgarisateurs et les publicistes, il se tourne résolument vers les appareils et se délivre sur eux d'une responsabilité vraiment trop confuse et trop lourde.

Je le répète, cet ensemble de conditions détermine une décadence de la clinique. Le médecin de famille, celui qui connaissait depuis des années toute l'histoire, tous les secrets, toutes les aventures d'un petit groupe, celui qui n'avait pas besoin d'improviser la confiance parce qu'il en jouissait depuis toujours, celui dont la seule présence apportait le calme et faisait présager la guérison, le médecin de famille est en train de disparaître et je ne peux pas dire que ce soit un bien.

Lié de tous côtés par la technique, le médecin moderne oublie, de gré ou de force, les traditions séculaires de la médecine, fondées sur l'influence personnelle; il ne voit plus, ne touche plus, n'entend plus, ne respire plus ses malades. Il ne songe plus — et il est bien excusable — à l'action souveraine du contact, à l'imposition des mains. Il escompte les bons effets d'une magie scientifique encore bien loin de valoir, comme prestige, la magie tout court. Il est surpris de voir, parfois, reparaître son vieil ennemi, le magicien, le guérisseur, celui qui regarde le malade jusqu'au fond de l'âme, lui pose un doigt sur la joue et lui dit : « Levez-vous et marchez! »

***

Ce qui me paraît donc en jeu, dans l'évolution actuelle de la médecine prise comme exemple et plus généralement dans l'évolution du monde, c'est la vertu de sympathie, le sentiment de sympathie.

Pour donner à comprendre les épreuves de la sympathie, je vais me permettre de relater ici quelques souvenirs personnels. J'ai passé presque la moitié de la guerre dans une ambulance chirurgicale du 1er corps d'armée. Les années 1915 et 1916 ont été, pour cette chirurgie très spéciale qu'est la chirurgie de guerre, des années d'expérimentation, d'essais, de tâtonnement. Chose curieuse, les observations faites par le Service de santé pendant la guerre balkanique et la guerre russo-japonaise étaient restées de petit enseignement. Pendant les premières semaines et même les premiers mois de la guerre mondiale, le principal souci des praticiens, en France tout au moins, fut de lutter contre les dogmes de la chirurgie militaire officielle, de répudier ses erreurs, de faire triompher le bon sens, les saines pratiques, une large doctrine d'urgence et de salut. Ce premier succès acquis, les chirurgiens, à peu près libérés de disciplines absurdes, s'appliquèrent, avec beaucoup d'intelligence et de dévouement, aux questions que leur proposait une grande guerre moderne.

L'activité des formations chirurgicales était, nécessairement, irrégulière, discontinue, subordonnée à l'activité des

opérations militaires. Pendant les batailles, après les coups de main, dans les périodes où notre secteur était agité, nous recevions un très grand nombre de blessés. Tous les hommes dont l'état pouvait s'accommoder d'un transport étant dirigés vers l'arrière, les blessés qui nous demeuraient réclamaient tous ou presque tous une prompte intervention. On a calculé qu'une équipe chirurgicale, même parfaitement entraînée, ne pouvait guère consacrer moins d'une heure de temps à chaque blessé grave. Nous formions un petit nombre d'équipes et faisions de notre mieux pour venir à bout d'une besogne surhumaine et trancher les problèmes posés par chaque blessure, par chaque homme, par chaque destinée. Et nous donnions, tous, notre effort en même temps, jusqu'à complète exhaustion.

Dans les périodes calmes, notre activité ressemblait beaucoup à celle d'un hôpital, d'un hôpital improvisé sans doute. Nous recevions un nombre variable, mais en général faible de blessés et nous les retenions assez pour mener beaucoup d'entre eux jusqu'au début de la convalescence. Pendant ces périodes méditatives, la chirurgie pouvait, presque à loisir, faire des expériences utiles, chercher des solutions nouvelles, cultiver ses techniques, étudier un meilleur emploi de ses moyens et de ses forces.

C'est pendant cette première phase de la guerre que j'ai vraiment découvert la sympathie, éprouvé ses ressorts et mesuré son empire.

J'avais, avant la guerre, et surtout pendant mes études médicales, ressenti souvent les effets profonds et bouleversants de la sympathie et j'avais fait, le plus souvent, effort pour y résister. Le jeune homme qui s'applique aux études médicales a bien des raisons de se roidir, de se défendre, de se forger, petit à petit et non sans douleur, cette cuirasse professionnelle à l'abri de laquelle doit travailler la charité véritable.

Ce premier travail fait, la guerre me prit, à trente ans, assez libre, assez sûr de moi pour que jamais un mouvement du cœur ne fît dévier la main. Et puis la guerre, servitude suprême, nous apportait en retour une suprême franchise et, si je peux dire, une grande pureté. Nous étions seuls, loin des êtres

chers, loin de la famille, du foyer. Notre travail était, en même temps, notre devoir et notre seule joie. Triste, noble, terrible joie! Rien ne nous appelait hors des baraques où, pour nous, se consumaient nos heures, nos jours, les mois, les années. L'homme était là, devant nous, comme aujourd'hui, devant moi, la page blanche. Mais la page blanche ne me donne que ce que je lui livre. L'homme, le prochain, le semblable, le frère malheureux m'apportait et lui-même et moi-même et le monde, un monde inconnu jusqu'alors, traversé de clartés magnifiques, d'éclairs déchirants, de cris et de soupirs.

Pourquoi se réserver, se défendre, alors même que, victimes et soigneurs, nous vivions en chœur sous l'aile du péril mortel? L'heure était venue de la communion, de la totale sympathie, du don de l'homme à l'homme.

Pendant les jours et les nuits de ces années interminables, j'ai donc compris beaucoup de choses. Et d'abord que la sympathie est, à l'origine, un penchant physique, une exigence du corps, une vertu animale. Qu'on ne s'y trompe pas : c'est là toute sa grandeur, sa force féconde, sa pure beauté.

Un homme tousse. Il a reçu dans la poitrine un éclat d'obus. Il est là, couché sur le dos, immobile, attentif à son angoisse. Il tousse, d'instant en instant, et une écume rouge lui monte aux lèvres. Il respire mal. On entend le sang rouler avec un bruit d'orage dans cette poitrine ravagée. Le médecin est près du lit. Il a, je le suppose, épuisé les ressources du savoir. Il attend. Il ne peut plus faire autre chose. Il écoute cette respiration râlante, dramatique. Il songe à d'impossibles allégements. Et, de temps en temps, il tousse aussi. Il voudrait cracher. Il lui semble que, s'il crachait, il soulagerait un peu cette poitrine, cette poitrine étrangère dont il partage pourtant la souffrance. Finalement, le médecin se lève, ouvre la porte de la baraque, tousse et crache avec le sentiment d'aider un peu le pauvre compagnon. Hors de la baraque, tombe une petite pluie froide. C'est une journée d'hiver. De lentes détonations se promènent, comme les nuages ardoisés, dans le ciel de plomb.

La nuit est venue. Le médecin dort sur sa couchette. Il dort? Que non pas. Il a dormi, mais il vient de s'éveiller. Il se tourne sous ses couvertures. Il ne peut retrouver le repos.

Ses membres sont tantôt pesants et gourds, tantôt agités de frissons. Il a chaud, il a froid. Il est mal. Oh! Qu'il est mal! Pourquoi donc? Voilà. Ah! Voilà... Cet artilleur, entré la veille, amputé d'urgence... Son pansement est traversé. Le médecin s'était bien promis de le revoir, ce pansement, avant de venir se coucher. A-t-il donc oublié? L'artilleur doit être mal, dans son pansement mouillé. Le médecin comprend qu'il ne pourra plus retrouver le sommeil. Il s'habille à tâtons, cherche ses sabots, sa capote, sort en titubant et s'enfonce dans le noir. Voici la baraque. Elle flotte sur la boue comme une arche de misère. Une veilleuse à l'huile éclaire faiblement tous ces corps affalés. Des gémissements sourdent de l'ombre, semblables à des sources de douleur. Le médecin a réveillé l'infirmier, rassemblé ses instruments, fait allumer une lanterne. Il interroge du regard le blessé aux yeux grands ouverts. Et il refait le pansement, sans hâte. Il frotte d'alcool le dos meurtri, les membres mutilés. Il glisse une alèze propre, un peu de poudre, un coussin. Et il s'en va, il s'en retourne à travers la nuit. L'étoile d'une cigarette oscille dans les ténèbres. Le médecin sait bien qu'il va pouvoir enfin dormir.

La sympathie est une passion animale et même une passion égoïste; mais c'est notre meilleure chance de nous évader de l'égoïsme. L'intelligence regarde avec défiance, avec étonnement s'accomplir ce mystère de la chair. Elle rêve, à ce propos, aux temps fabuleux où cette puissance engendrait peut-être des miracles dont nous n'avons ni le souvenir, ni l'idée. Que l'intelligence rêve et se réserve! Ce qu'on lui demande, à cette heure, c'est de ne pas gâter les choses, c'est de s'abstenir intelligemment.

L'intelligence est jalouse : elle comprend bien que la sympathie est un moyen et presque un instrument de connaissance. Ce monde, si proche de nous et pourtant si fermé, si lointain, cet homme, cette âme, si semblable sans doute à la nôtre et sûrement si différente de la nôtre, cet univers secret, l'intelligence contemple tout cela de loin, comme on contemple une terre inconnue du sommet d'une montagne. Elle sait bien que, malgré toutes ses ruses, ses artifices logiques, ses armes, ses méthodes, elle n'ira jamais là-bas, elle n'aura jamais accès à ce domaine étranger.

La sympathie n'a ni ruse ni méthode. Elle s'élance, elle s'envole, elle plane au-dessus de la douleur étrangère et soudain s'abat, soudain fond. Je dis bien fond, comme l'aigle, et fond aussi comme la cire qui se déforme, se modèle, s'imprime et s'incorpore.

J'ai, par sympathie, connu des souffrances que je n'avais jamais éprouvées. La souffrance venue, si j'ose dire, en personne, je l'ai retrouvée et saluée comme une vieille camarade. Que je renaisse femme, dans un monde futur, et les douleurs de l'enfantement ne me surprendront pas.

C'est à tout cela que je songeais pendant les heures innombrables que je passais près des blessés, les écoutant souvent, leur parlant aussi parfois, m'efforçant, avec humilité, du plus profond de mon cœur, de penser leurs pensées, de souffrir leurs souffrances.

Au début de l'année 1917, je fus envoyé comme chef d'équipe dans une de ces formations nommées d'un mot barbare, *autochirs*, ce qui signifie, en bon français : ambulances chirurgicales automobiles.

J'ai, pendant deux ans, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la guerre, pris part à la vie de cette ambulance et noté jour à jour les curieux effets de l'industrialisation de la guerre. Cette « autochir » était commandée par un chirurgien remarquable, homme de cœur qui compte au nombre de mes plus chers amis. La plupart de mes compagnons étaient d'excellents praticiens, ouverts, généreux. Plusieurs d'entre eux ont gardé dans mon affection une place d'honneur. L'évolution que nous avons suivie n'est pas notre œuvre, c'est l'œuvre d'une époque. Elle exprime à merveille la démarche et le triomphe de la technique. J'aimerais de la peindre librement, c'est-à-dire de reconnaître ses grands bienfaits, mais d'en dégager la signification profonde pour l'avenir du monde.

Les autochirs n'étaient pas des formations extrêmement agiles. On les a, non sans raison, comparées à l'artillerie lourde. En fait, parmi les organismes mobiles du Service de santé, elles représentaient bien le type de l'ambulance lourde. Créées, au commencement, pour amener à proximité des champs de bataille l'appareil d'une chirurgie parfaite, elles s'étaient appesanties dans la guerre de position, appesanties et d'ailleurs

enrichies sans cesse. Elles disposaient, vers la fin du conflit, d'un arsenal chirurgical excellent et copieux. Elles transportaient non seulement cet arsenal mais encore le matériel nécessaire à la stérilisation des instruments et des pansements, des groupes électrogènes, des laboratoires, un service radiographique, des tentes et des baraques, tout un monde. Ambulance automobile? Automobile, certes : quand nous nous déplacions, c'était au moyen de vingt-deux ou vingt-trois camions, sans compter les camionnettes et les cars pour le personnel. Cela nous donnait, sur la route, l'aspect et l'allure d'une énorme entreprise foraine, d'un cirque nomade. Aussi nous déplaçait-on rarement. A peine arrivés sur les lieux de notre exercice, le cirque déployait ses bagages. Il gardait son air forain, tout en revêtant son caractère véritable, son caractère industriel. Le cirque se faisait usine. Songez d'ailleurs aux grandes foires modernes : ce ne sont que ronronnements de dynamos, trépignements de moteurs, fulgurations électriques, chuintement de vapeur, cris de sirènes, grincement d'engrenages, vols de courroies, éclaboussements de cambouis. La joie et la douleur se mécanisent à peu près de la même façon. Cette comparaison de l'ambulance avec la kermesse revient dans tous mes livres de guerre. Et comment s'en délivrer?

L'amélioration de la technique et l'enrichissement du matériel allaient de pair. L'autochir comportait quatre équipes régulières et disposait, aux grands jours, d'équipes de renfort. Assez vite, nous avions jugé défectueuse, peu conforme à l'économie industrielle, la méthode qui consistait à faire donner toutes les équipes, en même temps, jusqu'à l'épuisement parfait. Comme cela se pratique dans les mines et dans certaines branches de l'industrie métallurgique où le travail ne doit pas être interrompu, nous avions adopté le principe des relèves. Les forces chirurgicales de l'autochir étaient divisées en deux parts. Et, pour obvier aux inconvénients d'un travail constamment diurne ou nocturne, la journée elle-même était divisée en trois fractions de huit heures chacune. Ainsi telle équipe travaillait de midi à vingt heures, puis se retirait de vingt heures à quatre heures du matin, puis revenait au travail de quatre heures à midi, puis

quittait le travail de midi à vingt heures. Je n'ose pas dire qu'ainsi nous pouvions travailler tantôt au soleil et tantôt aux lampes, car, dans cette extraordinaire usine, l'éclairage électrique venait presque toujours au secours du ciel.

Une sévère division du travail s'était imposée petit à petit. Pour donner toute sa mesure, le chirurgien ne pouvait procéder lui-même au triage et à la préparation des blessés. Deux équipes, spécialisées dans cette fonction, se relayaient donc, de huit heures en huit heures, dans un baraquement attenant au quartier opératoire. Elles classaient les blessés, éliminaient les inopérables, rasaient, lavaient, désinfectaient les autres et les passaient, munis d'une fiche et d'un diagnostic préalable, au service radiologique. Les médecins radiologues eux-mêmes formaient deux équipes et procédaient, comme les autres, par fractions de huit heures. Ils examinaient les blessés, dessinaient des radiogrammes ou même prenaient des épreuves et rédigeaient une fiche. Le blessé, nanti de tout ce dossier, parvenait à la salle d'opérations. Ce qu'était cette salle, ce qu'on y faisait, ce qu'on y voyait, je l'ai dit dans mes livres de guerre et je n'y reviendrai pas. C'est à certaines règles techniques seulement que je veux en venir. Souvent le chirurgien disposait de deux tables. Pendant qu'il opérait sur une des tables, avec son assistant et ses infirmiers ordinaires, un second blessé était attaché sur l'autre table et respirait les premières bouffées d'anesthésique. D'une table à l'autre, le chirurgien changeait de gants, se lavait les mains, prenait connaissance des radiogrammes, des dossiers. Dans les grandes bousculades, il avait à peine le temps de poser au blessé nouvellement apporté quelques questions sommaires. Parfois il s'en remettait à l'examen des équipes préparatoires. Il arrivait qu'au moment de la relève un homme portant plusieurs blessures graves et demandant cinq ou six interventions distinctes n'eût encore subi qu'une ou deux d'entre elles. Exceptionnellement, l'homme passait à l'équipe de relève, surtout quand les interventions à faire pouvaient encore demander une heure de travail ou davantage et déterminer un trouble du rythme laborieux.

Relevé, le chirurgien disposait de huit heures, tantôt de jour, tantôt de nuit et tantôt mi-partie. La division du tra-

vail étant poussée très loin, le chirurgien ne pouvait panser lui-même les opérés intransportables demeurés sur place. Des équipes de pansement, comprenant médecins et infirmiers, travaillaient tout le jour dans les baraquements et signalaient au chirurgien certaines particularités notables des blessures. Le chirurgien, sur ses huit heures de repos, prenait d'abord le temps d'une visite soigneuse. Il examinait les blessés qu'il avait opérés, étudiait leur feuille de température, surveillait leurs appareils, conférait de toutes questions avec les médecins des équipes de pansement. S'il y avait lieu à quelque opération complémentaire, ou, comme disent les gens de métier, itérative, c'était pendant ces heures de relève qu'il y devait procéder. Il faisait alors porter le blessé dans une salle libre et mandait son personnel d'assistants. Tous ses soins accomplis, le chirurgien n'avait plus, en attendant l'heure de la reprise, qu'à se nourrir, à se reposer, à se laver. Vingt minutes avant l'heure, il se faisait réveiller et se préparait à reprendre place dans la ronde, comme les athlètes dans les épreuves à relais. Pendant les huit heures de l'épreuve, le chirurgien se faisait parfois démasquer et s'abreuvait longuement, car la température de la salle était celle de la boulangerie ou de l'étuve.

Ainsi réglé, ainsi mécanisé, le travail pouvait se poursuivre pendant des semaines et des mois. L'autochir, mise en batterie dans les secteur actifs, se comportait comme une machine à grand débit. C'était bien une usine et, pour emprunter le langage des économistes modernes, une usine au travail rationalisé. Je le répète, dans cette organisation, nous suivions le rythme général d'une guerre « industrielle ». Ce que je veux ajouter tout de suite, c'est que nous faisions beaucoup de très bonne besogne. En 1915, un inspecteur apprenant qu'au milieu d'une offensive, des équipes pouvaient manger et dormir, aurait poussé des cris, prononcé des sanctions, mis tout le monde en ligne. En 1918 le service de santé laissait chaque formation d'élite régler son travail par elle-même et tenait compte non seulement du débit, mais aussi de la résistance. On savait, après quatre années, que la guerre était en même temps une épreuve de force et une épreuve de fond. Nous faisions donc beaucoup de besogne

excellente. Notre instrumentation ne laissait guère à désirer, nos méthodes gagnaient chaque jour en audace, en certitude. Nous opérions plus de blessés et nous les opérions mieux.

Et pourtant, que je me reporte à cette phase de la guerre et je comprends aussitôt comment toute clarté me fut alors donnée sur les excès du monde futur.

Le climat du machinisme n'est pas le climat de la sympathie. Je vais me permettre ici de recopier quelques lignes d'un livre où j'ai consigné mes souvenirs.

> Nu sous ma blouse, au moment de pénétrer dans l'étuve éblouissante, je me sentais, parfois, un peu comparable à ces athlètes sportifs qui s'évertuent dans des épreuves d'endurance. Cette image encore trop humaine tendait du reste à s'évanouir. Une machine, je le répète, une machine sans âme, chauffée à point, réglée pour marcher longtemps et pour abattre beaucoup de besogne. Pitié fraternelle, assistance affectueuse, communion dans la souffrance. Ah! comme nous étions loin de tout cela. J'opérais, de mieux en mieux et de plus en plus vite, des hommes qui demeuraient, pour moi, des inconnus et dont je ne savais même pas toujours la nationalité.

Ne parlez pas de fatigue, d'endurcissement. Que le temps me fût donné, que cette discipline machinale se relachât une minute, et je me sentais redevenir un homme de chair entre des hommes de chair. La sympathie ressaisissait son empire. Mais, bientôt, j'entendais siffler la vapeur, vibrer les dynamos, crépiter les étincelles électriques et, tout aussitôt, l'automate chassait l'humaniste.

Et cette expérience terrible, décevante, il m'était donné de la faire dans un moment où l'amitié me comblait, où la plupart de mes compagnons, hommes d'élite, hommes de cœur, m'inspiraient par leur caractère et leur conduite de l'admiration et de la gratitude. A voir se dépenser tant de vertus humaines, magnifiques, je n'en présageais qu'avec plus d'horreur le futur triomphe de l'automatisme.

Au début de notre entretien, je vous ai, paraphrasant J. R. Bloch parlé de « la machine qui est en nous ». Certes, la machine est en nous, l'automatisme est en nous et dans notre âme et dans notre corps. Nous avons fait l'automate non pas à notre image, mais à l'image d'une partie de nous-mêmes. Et la créature (c'est le jeu éternel) nous refait, nous

repétrit, nous remodèle, à son tour et, cette fois, à son image. La contagion de la machine est le plus grand péril du monde futur. C'est ce que j'ai compris les dernières années de la guerre, années pendant lesquelles j'ai donné, chaque jour, aux hommes, des soins intelligents, exacts, efficaces, sans leur donner toujours, faute de loisir, quelque chose d'inappréciable et d'indéfinissable, une parcelle de moi-même, une étincelle de ma propre vie. Après la démission de l'homme, c'est l'appauvrissement et la diminution de l'homme qu'il nous faut redouter, prévoir.

Il existe deux aspects de la solitude. Comme la langue selon Socrate, la solitude est le meilleur des biens et la pire des disgrâces. Nourriture des âmes saines, la solitude est le poison des âmes souffrantes. J'ai, pendant les deux dernières années de la guerre, compris que le suprême péril du machinisme c'est de tuer la sympathie et d'élever autour des êtres une muraille de solitude.

***

Nulle misère n'est sans compensation. La compensation que je vais m'efforcer de vous découvrir est bien étonnante, bien troublante.

Ce grand besoin de sympathie, qui est le fond de notre nature, il ne veut pas mourir dans la geôle; il cherche des issues, il ne désespère pas de se manifester encore.

Si l'on vous proposait demain un serviteur mécanique, une sorte de *robot*, pour employer le mot lancé vers l'avenir par Karel Capek, vous auriez peut-être d'abord un grand soupir de soulagement. « Enfin, diriez-vous! Un appareil impersonnel qui va nous délivrer d'une présence étrangère, d'une volonté rétive, d'un témoin indiscret... » Je suis sûr que, bientôt, vous souffririez de ne pouvoir ni louer, ni morigéner cette machine et que vous finiriez, en fait, par la louer, la flatter, la gourmander, peut-être la battre. A compter de ce moment, vous auriez admis la mécanique dans votre sympathie.

C'est précisément ce qui est en train de se produire pour l'humanité tout entière.

Je devisais, un jour, avec un aviateur, pendant la guerre, et lui posais diverses questions sur la vie de son appareil. Cet homme, avec beaucoup de finesse et de simplicité, m'expliqua les modifications de sa sensibilité, comment cette sensibilité s'étendait à la totalité de son avion, percevait les altérations, les influences extérieures, s'attachait, d'une façon quasi interne et organique, au rythme du moteur, au jeu de toutes les parties mobiles, à la résistance des organes immobiles, aux frictions des unes sur les autres.

Cette confidence n'était pas pour me surprendre; le médecin qui saisit un stylet, le promeneur qui joue avec une canne savent que la sensibilité se trouve aussitôt reportée à l'extrémité de l'instrument et parfois même notablement exacerbée, spécialisée. On sent mieux le contact d'un os dénudé avec un stylet de métal qu'avec un doigt de chair.

Cette aptitude émouvante de l'homme à porter sa sympathie jusque sur des êtres inanimés nous annonce, je veux bien le reconnaître, d'extraordinaires transformations de notre vie! Ce que, dès maintenant, on peut percevoir, étudier, ce sont les prodromes physiologiques et pathologiques d'une telle évolution.

Si nous vivons dans l'ignorance de nos organes, c'est que nous sommes en bonne santé. A compter du moment où les organes nous donnent quelque souci, la maladie commence, que la cause d'un tel souci soit réelle ou imaginaire. Les maladies imaginaires sont des maladies mentales auxquelles nous cherchons par erreur un substratum anatomique. L'inquiétude, en nous déterminée par un trouble réel ou imaginaire de nos organes et de leurs fonctions, se nourrit de notre expérience personnelle ou extérieure, de notre savoir, de nos lectures, des moindres propos. Nous évaluons la douleur à venir, les infirmités passagères ou permanentes qui peuvent résulter de notre mal, le péril peut-être mortel auquel il nous expose. Notre supputation est parfois en deçà de la réalité future, parfois terriblement dépassée par cette réalité. La maladie évolue. Nous assistons à notre guérison ou à l'aggravation de notre état.

Il semble bien que l'adjonction de mécaniques innombrables à notre organisme ait, d'ores et déjà, pour effet d'éten-

dre le territoire de notre inquiétude, l'empire de notre joie, de nos souffrances et, par conséquent de notre santé, de nos maladies.

J'ai, dans un ouvrage récent, peint *Grégoire, le nouveau malade imaginaire*, ses tourments, ses angoisses. Le sujet mérite qu'on y revienne. Le mal de Grégoire n'est pas uniquement imaginaire. Grégoire est un homme complet, aux sens déliés, à l'intelligence vive. Il souffre parfois de son corps, comme tout le monde. Il souffre aussi de ses machines. Il a de l'expérience. Il se représente fort bien la somme d'ennuis, de peines, de dépenses que signifie tel ou tel désordre mécanique et, comme Grégoire est un esprit agile, il prend prétexte du plus léger symptôme pour imaginer toutes sortes de maux dont certains deviendront peut-être parfaitement réels.

Pour conjurer ces maux, Grégoire s'adresse au bon médecin des mécaniques. Parce qu'il est très sensible et très intelligent, Grégoire est aussi très exigeant. Il importune sans doute un peu le médecin des mécaniques. Il veut tout comprendre, il voudrait tout prévoir, tout prévenir. Si l'on met ici et là quelques gouttes de graisse, Grégoire en est physiquement soulagé. Que lui jettent la pierre ceux qui n'ont jamais pris un cachet dès la première pensée d'une grippe illusoire. Grégoire n'est pas ridicule : il sauve la sympathie mourante. Il réhabilite en quelque mesure l'homme moderne.

On m'a dit que ce Grégoire était un être exceptionnel, le type de l'homme de quarante-cinq à cinquante ans, très cultivé mais ombrageux, trop attentif, irritable. On m'a dit que les préoccupations de Grégoire ne rencontraient sûrement pas d'écho dans le peuple sain, naïf, par exemple chez les robustes petits gars qui conduisent un camion tout le jour et n'auscultent guère leurs mécaniques de fer, car ils ont bien d'autres chiens à fouetter.

Cette remarque fera sourire les médecins. Je suis un fidèle adepte de Schopenhauer : je crois qu'un certain niveau de culture détermine un certain niveau de soucis et de souffrances; mais l'intensité de la douleur n'est pas forcément fonction de sa complexité. Le peuple des campagnes donne, comme le peuple des villes, des neurasthéniques, des anxieux, des phobiques, des persécutés, des mythomanes, des délirants, des

aliénés de toute espèce. Il y a, parmi les hommes cultivés, des caractères placides et insouciants. Il y a, chez les illettrés, des agités et des inquiets. J'ai vécu longtemps, aux armées, dans l'intimité de ces gens que l'on dit simples parce que nous ne prenons pas toujours la peine de les comprendre; la plupart d'entre eux m'ont paru beaucoup plus mystérieux, quant à la variété, au jeu, à l'enchaînement de leurs états d'âme, que tel ou tel illustre romancier, spécialiste de psychologies délicates et de passions rares.

Argan n'est pas un type exceptionnel de bourgeois riche et oisif. Il est de toute humanité : les médecins le savent.

Il y a lieu de croire que le nouvel Argan ne va pas tarder à solliciter la compassion et l'assistance des médecins. Il est temps de créer une branche nouvelle de la pathologie humaine, qui pourra comporter, par la suite, une longue série d'entités nosologiques. Je propose de nommer tous les troubles de ce groupe d'un nom générique : trouble de *mécanopathie*. Le mot est bon, intelligible au prix d'une définition succincte. Il est fait de deux racines grecques normalement coaptées. Il n'est pas dépourvu d'antécédents. Il y a, je pense, une bonne vingtaine d'années, des psychiatres, ayant observé des malades qui, présentant des phénomènes douloureux, attribuaient obstinément ces phénomènes à la présence d'animaux — imaginaires, cela va sans dire — logés dans tel ou tel organe, les psychiatres, dis-je, inventèrent une expression excellente : *délires de zoopathie interne*. Je ne sais si ces nouvelles maladies ont fait une belle carrière; mais il est temps pour les médecins d'étudier les *troubles et délires de mécanopathie*.

J'ai parlé d'une définition. Je vous propose celle-ci : on appellera donc accidents ou troubles de mécanopathie, chez l'homme, les accidents ou troubles liés à des lésions réelles ou imaginaires, apparentes ou cachées de ces machines qu'il nous faut désormais considérer comme les annexes de notre organisme essentiel.

Je ne reviendrai pas sur le mal de Grégoire que j'ai bien assez longuement décrit ailleurs. Je préfère attirer votre attention sur certains développements inévitables de la médecine. Malgré la spécialisation presque infinie qui règne dans les sciences médicales, malgré les difficultés d'une liaison

parfaite entre les différents spécialistes, la liaison se fait quand même et c'est heureux. Que de fois le dentiste, ayant inspecté la bouche de son patient, prononce : « Je vais écrire à votre médecin et le prier de faire pratiquer une analyse des urines. » Parfois même, c'est un serviteur plus lointain des sciences médicales qui prend sur soi d'avertir le thérapeute, c'est le masseur ou le professeur de gymnastique. Il faut, dès maintenant, envisager une relation régulière entre le médecin et, par exemple, le garagiste. J'imagine très bien le médecin moderne disant au malade, après avoir achevé l'interrogatoire et l'examen : « Quel est le numéro de téléphone de votre garagiste? Je vais lui téléphoner tout de suite. Vous avez sûrement, à l'origine de tout cela, des troubles de la carburation. Je vais le prier d'essayer un gicleur de trois ou quatre numéros au-dessus de celui que vous avez maintenant. Évitez les routes pavées ou faites modifier vos amortisseurs. » J'imagine encore le médecin moderne commençant ainsi son ordonnance : « Suppression complète du téléphone pendant quinze jours. Le poste de T. S. F. de la maison sera soigneusement débranché... »

Je pense, d'autre part, que le garagiste instruit ou, comme on dirait aujourd'hui, qualifié, ne manquera pas d'entrer dans le jeu et de prendre part à certaines cures. Je vois très bien M. Crocqfer, maître mécanicien dont j'ai déjà fait le portrait, remettre la voiture d'un de ses clients avec des réflexions telles : « Monsieur, d'accord avec votre médecin, j'ai remplacé les axes d'essieu par des blocs caoutchoutés. Nous avons en outre décidé d'augmenter de 50 centigrammes la dose quotidienne de bromure que vous prenez le soir. »

Il suffit. Ne multiplions pas des exemples qui vous paraissent burlesques aujourd'hui, qui, demain, seront les faits monotones de la médecine nouvelle. Retenons que le machinisme nous crée, dès maintenant, une anatomie de seconde zone et que, pour nombre de sujets, la perte de certains appareils usuels représente, d'ores et déjà, l'équivalent d'une mutilation, réparable sans doute, mais grave sinon mortelle.

***

Dans une étude sur la crise industrielle aux États-Unis, M. Marcel Chaminade, étudiant ce qu'il appelle *la catastrophe agricole* écrit ceci : *On assiste à ce phénomène extraordinaire de paysans qui remisent dans les hangars leur matériel perfectionné, leurs batteuses et tracteurs automobiles et qui les laissent rouiller pour ressortir leurs vieilles charrues et employer à nouveau des chevaux de labour, parce que les chevaux mangent au moins du blé et font faire des économies d'essence.*

Seul un esprit faux pourrait se réjouir d'une si curieuse misère. Ces incohérences scandaleuses, comme les destructions volontaires de nourriture, donnent à mesurer le désordre d'une civilisation qui a perdu tout sens moral.

Des lecteurs frivoles — certains sont illustres — se sont imaginé qu'en écrivant les livres parfois railleurs et paradoxaux que j'ai consacrés à ces graves questions, je proposais — ô sacrilège! — un arrêt du progrès et peut-être même un retour en arrière.

C'est précisément pour condamner de folles et dramatiques régressions que j'ai pris parti dans la querelle. Qui parle de s'opposer au machinisme, de répudier la machine, de protester contre la machine? Mon devoir est de juger la sottise et de m'opposer à ses empiétements.

Que, dans la bousculade présente, le sage souhaite une restauration de la sérénité, du calme, du stable, c'est somme toute bien naturel. Nous avons vu, pendant un demi-siècle, assez de choses paraître et disparaître pour souhaiter reposer notre regard et notre esprit dans la contemplation de quelque objet permanent qui soit quand même plus proche de notre nature que l'Alpe ou l'Océan.

Il serait d'ailleurs bien aventuré de croire que les sociétés humaines qui, pendant vingt siècles, avaient trouvé leur équilibre dans une sorte d'inertie, vont maintenant le trouver dans une sorte de mouvement. Ne nous hâtons pas de juger indéfinie dans le temps l'ère de transformation qui est la nôtre. Bien des symptômes donnent à penser que l'humanité, dans ses œuvres et ses mœurs, traverse en ce moment une

période comparable, en quelque mesure, à ce que les biologistes appellent aujourd'hui les *mutations*.

Alors que l'évolution des espèces éclate au regard, les biologistes demeuraient, hier encore, troublés de ne pouvoir pas la déterminer de façon expérimentale et, plus généralement, d'en voir les effets évidents sans en observer la marche et le mécanisme. Même avec le jeu des siècles de siècles, comment se produisait donc cette désespérante évolution dont nous ne pouvions surprendre sur le vif le plus petit épisode? Les chercheurs modernes ont donné réponse à cette inquiétude en expliquant assez adroitement que l'évolution n'est pas, comme on le croyait jusqu'ici, lente et continue, mais brusque et discontinue. Telle espèce sort, de loin en loin, de la léthargie, traverse une période d'affolement, au cours de laquelle sa morphologie et sa physiologie se trouvent plus ou moins modifiées, puis retombe, pour des siècles, à l'équilibre, à la sérénité anatomique.

Charles Nicolle poursuit, en ce moment, des travaux qui semblent devoir confirmer, pour les microbes, ce qui fut entrevu pour les animaux et les plantes.

Ces idées nouvelles, bien propres à infirmer le vieil adage : *la nature ne fait pas de sauts*, ne sauraient surprendre un esprit attentif. L'homme qui se regarde vivre et qui regarde ses semblables sent que presque tous les phénomènes, dans l'ordre physiologique et psychologique, procèdent par bonds, par voltes et secousses. La vieillesse vient jour à jour sans doute, mais elle se manifeste par brusques degrés. L'homme reste assez semblable à soi-même pendant un ou deux lustres puis, en trois mois, il vieillit de cinq ou dix ans. Variation brusque.

Je propose de considérer comme les effets d'une variation brusque, les surprenantes modifications survenues depuis cinquante ans, dans les mœurs, les comportements, la civilisation de l'espèce humaine.

Rien ne nous permet de croire que cette période d'affolement — c'est un mot des botanistes — va se prolonger pendant des millénaires. L'homme saura peut-être s'organiser sur ses nouvelles positions.

Il serait d'ailleurs naïf de s'inquiéter à l'idée d'un station-

nement, d'un arrêt dans ce que tant de gens appellent « le progrès » en salivant d'enthousiasme : l'âme, un moment distraite par le prestidigitateur scientifique, ne manquera pas de prendre sa revanche ailleurs. Nous ne connaissons pas les limites de notre domaine, de nos pouvoirs. A la variation brusque dans l'ordre scientifique peut succéder une transformation dans l'ordre métaphysique, par exemple.

Il n'est pas dans les coutumes d'une humanité mûre et prudente de s'abandonner aux événements sans réfléchir, c'est-à-dire sans réagir. Le danger, pour l'espèce, n'est pas d'aller où elle va, c'est d'y aller les yeux fermés, les jambes folles, la cervelle ivre.

Il m'est arrivé, dans le cours de cet essai, d'opposer l'humaniste à l'automate. J'y reviens, pour ma conclusion. Il est bon que l'on ait donné ce nom d'*humanités* ou *lettres humaines* à l'étude patiente d'un certain nombre de connaissances qui ne semblent pas susceptibles d'application pratique immédiate et qui sont, plus qu'à la science, consacrées à la sagesse.

Je pense qu'un long stage dans l'humanisme, une fréquentation assidue et prolongée des grands esprits, une application généreuse à toutes sortes de notions gratuites, c'est, pour l'homme du XXe siècle, la seule chance de tempérer heureusement la fureur d'une mécanisation excessive. La lutte est désormais entre l'humaniste et l'automate.

Seule une culture humaine, humaniste, individualiste peut permettre à l'homme de dominer ses conquêtes, de n'en être pas la dupe et la victime. C'est dans un humanisme et dans un individualisme harmonieux que gît le secret d'une discipline grâce à laquelle, demain, l'homme pourra trouver son nouvel équilibre et vivre en bonne intelligence avec ses créatures.

GEORGES DUHAMEL

AU BRÉSIL

I

AU LARGE DE RIO DE JANEIRO

L'aube n'a pas achevé d'émouvoir le ciel que, depuis longtemps déjà, vers la proue du navire, de premières cimes, noires encore, sont sorties de l'Océan, en façon d'archipel. Un bastion rocheux recule au nord. Et voici, se haussant, s'élargissant prodigieusement, débordant de l'ouest, sur les rumbs voisins, une découpure de montagne au dessin inoubliable.

Il est impossible, au large de Rio, devant les hauteurs granitiques qui barrent la passe, d'échapper à l'hallucinante apparence d'un géant couché. Profil au nez maigre et puissant, poitrine bombée, pieds joints en « pain de sucre ». Cette sorte d'image, ailleurs, est d'ordinaire puérile. Ici, non seulement l'œil, mais l'esprit la réclament.

Tel est, en effet, le colosse brésilien. Cette vision n'en évoque pas seulement l'ampleur. Elle correspond à son histoire, dont le hasard rassembla les traits : histoire attachée à la planète par tant de surface, qu'elle en subit les lois intimes.

Quelle origine, à ce grand Brésil? Le Portugal héroïque, celui du XVIe siècle. Pays qui, encore aujourd'hui, dépouillé de ses travaux et de ses rêves, semble, tout au bout de l'Europe, une suprême empreinte laissée par la semelle de la race blanche : partie au delà des mers, vers ses destinées.

Quel début? Le vaste territoire, encore ignoré, est attribué par avance au sceptre portugais : le Pape a tiré un trait

sur l'Océan vide... Le Brésil sera découvert par mégarde. La puissante flotte de Cabral, partie de Lisbonne en 1500, au son des trompettes, pour évangéliser les Indes — et surtout en tirer des épices — prétend éviter les souffles du désert africain. Elle prend trop à l'ouest.

Empire d'abord presque refusé par l'Occident, délaissé trente ans, et qui effraie. Dans les premiers comptoirs, les Portugais, avec inquiétude, entoureront de pieux leurs demeures, comme des forteresses.

La forme originelle lui est imposée par des mains aristocratiques et sacerdotales — c'est-à-dire habituées à prendre et à préserver — celle du noble, du jésuite. Plus tard, viendra l'industriel du sucre, le *Senhor do Engenho*. Pendant plus d'un siècle, jusqu'en 1660, ces forces souvent toutes seules, sans l'aide de la métropole, devront défendre le pays; face aux incursions des Français, aux pirates anglais, aux troupes hollandaises.

Cependant, le *bandeirante*, l'aventurier qui déploie la bannière — « l'homme aux désirs impétueux », comme l'écrit Ronald de Carvalho —, parti de Bahia ou de Sao Paulo, conquerra douloureusement, à force de courage et de crime, à force d'imagination, le grand territoire encore pareil à un rêve. Méditation, en armes, de l'immensité.

Deux faits capitaux. Dès le XVIe siècle, l'arrivée des noirs : un morceau d'Afrique s'ajoute au Nouveau Monde, où l'Occidental s'est déjà métissé au contact de l'Indien. Le sang portugais saura mettre à profit ce nouveau mélange. Puis, au XVIIe, la découverte des grands gisements d'or; au XVIIIe, celle des diamants. La métropole, enivrée de convoitise, expédie outre-Atlantique des maîtres et des lois également tyranniques, en une époque qui, pourtant, se trouve être celle de l'Encyclopédie et où le Brésil commence à juger ses despotes lointains.

La cour de Lisbonne, héritière dégénérée des hardis découvreurs, après avoir si longtemps exploité le Brésil, doit y chercher un refuge, loin des armes de Napoléon. La colonie où elle apporte, malgré tant de tares, une civilisation enfin complète, se fera bientôt, d'un seul geste, indépendante.

1822. Pendant plus de soixante ans, l'empire brésilien

découpera un triangle de paix — à peine trois ou quatre fois assailli sur ses marges — dans la terre sud-américaine, sans cesse ensanglantée par la guerre et la révolution.

En 1888, l'esclavage est aboli par le généreux élan de tout un peuple. En 89, à l'unité de l'Empire, succède une république fédérale où, tour à tour, les principaux États s'efforceront de peser, de façon souvent brutale, sur l'un des plateaux de la balance.

Que distinguer, dans une vision si rapide? Tout d'abord, les lointains apports du monde; impérieux et imprévus comme des chutes d'aérolithes. Puis la profonde union de cette histoire avec l'immense présence de la terre, dont elle épousa tour à tour, semble-t-il, la latitude et le climat, les forêts et les métaux, la dimension sans mesure et les différences locales.

II

ESPRIT DE RIO DE JANEIRO

Enfin, le navire approche de la redoutable silhouette. La perspective mouvante l'attaque, et, en quelques minutes, la démembre.

Après l'énormité des monts entassés, celle de l'espace. Sitôt le goulet franchi, vous voici soudain dans cette Baie de Rio, qui atteint aux limites extrêmes de ce que la convexité terrestre permet au regard d'embrasser. Dans la trouble et puissante illumination des Tropiques, vous vous sentez attiré, de toutes parts à la fois, vers d'inégales profondeurs. Quartiers bâtis, çà et là hérissés de gratte-ciel; îles armées de forts ou ornées de palmes; encoches des golfes; mornes de granit tout proches, ou lointaines cimes, tout cela fait rayonner du spectateur on ne sait quel magnifique étonnement.

Cependant, parmi le prodigieux paysage, l'homme prend sa taille véritable : insecte, mais insecte cosmique. Les coulées de pâte urbaine qui jonchent l'étendue, à des lieues les unes des autres, gardent en effet une dimension souveraine; la brise marine, qui, sur les toits confusément agglomérés, couche et

étire la fumée, la brasse avec la même ampleur qu'elle mettrait à dissiper un nuage.

Cité qu'à la mieux connaître vous trouverez plus large et plus dispersée encore que le premier coup d'œil ne vous la montre. Ville déchirée comme une vague sur des récifs. Bourrasque d'humanité, divisée et dominée partout — malgré le nombre des façades et l'audace des édifices — par ces pics dénudés, par cette sylve farouche, dont apparaissent, dès l'abord, les grands lambeaux.

Pourtant, sur la cime aiguë du Corcovado, comme un défi lancé à l'immensité des choses, cette gigantesque effigie d'un Christ aux bras ouverts qui, de si loin, semble une marque mathématique imposée au monde par l'homme. Algèbre humaine, ajoutant à l'infini le signe plus.

***

Quelle connaissance de Rio prendre avant toute autre? Celle du bord de mer et des plages. Je vous souhaite d'en parcourir pour la première fois le chemin par l'un des jours splendides qui, du reste, sont si fréquents dans la capitale. Ne vous attardez donc pas sur les quais, ni dans le centre; c'est une demi-lieue à laisser provisoirement derrière vous. Déjà, au delà des pistes de ciment, des pelouses et des lampadaires, voici, serti par des griffes concaves, un golfe couleur turquoise, que domine le cabochon du Pain de Sucre.

Un nouvel ordre urbain vous est dès lors proposé. Dans les grands hôtels et les villas de tous styles qui font face à la mer, ce ne sont point les moulures classiques, ni les colonnes gothiques, ni, çà et là, les rigides lignes modernes qui représentent l'essentiel. Vous devenez ici indifférent à l'architecture. Ce que vous sentez, ce sont les ouvertures que les édifices offrent à la brise; le loisir qui semble habiter les porches et les embrasures, humbles ou solennels; et les frondaisons tropicales qui ombragent l'œuvre de l'homme.

Une série de baies à nobles courbures balancera la course de l'automobile, comme une succession de vagues la tête du nageur, ou une suite d'idées l'esprit qui songe. Guana-

bara, l'équitable, compare la concavité de ses deux anses et n'arrive pas à faire son compte. Dans l'une d'elles, l'homme, tricheur, a rajouté un peu de terre. Botafago, la profonde, ouvrant un cercle presque complet, hésite entre un intervalle d'un cinquième et celui d'un quart. Des endentures se dressent devant et derrière l'Urca et la Plage Vermeille. Vous voici, déjà, hors de la baie, face à l'Océan : Copacabana, courbe de sable juste calculée, entre les hautes bornes qui la limitent, pour qu'une vague large d'une lieue, puisse, d'un seul coup, y effondrer son tonnerre. Ipanema est aussi ample. « Baie du Harponneur »? Elle fait plutôt songer, avec le fleuve de la lagune qui se déverse à peu près en son milieu, à ces *cabocles*[1] qui, couchés sur le dos et tendant à deux pieds leur arc, lançaient leur flèche jusqu'aux files des grues haut-volantes. Quelle cime cette chasseresse, postée en avant-garde au seuil d'une côte déjà sauvage, vise-t-elle parmi la migration des pics?

En effet, autant de regards dédiés sur votre gauche, de plage en plage, au spectacle marin, autant, sur la droite, en faut-il jeter vers la hauteur.

Au départ, vous avez tourné le dos au mur pyrénéen de la Serra do Mar. Mais, aussitôt, des pentes doubles et triples vous ont obligé à lever le front vers telle délicate église, vers telle allée de palmes, ou tel quartier tout entier soulevé dans l'air. Devant vous, déjà, la silhouette du Pain de Sucre, le roide cône de granit qui ferme l'entrée de la baie, vous avertit d'âpres possibilités.

Elles se réalisent, prodigieusement.

Commencent à se dresser les poitrails, les épaules, les flancs, les fronts d'un monstrueux peuple de granit. A côté de la verticale, tous les modèles de bombements, de renflements, de bosses, de tables, sont démontrés en un roc brun violacé, travaillé de fissures ou de noircissures. Des maisons escaladent le bas des pentes : mais que faire contre ces vagues de pierre, tout debout, qui se propagent comme les vibrations d'un son terrestre, fondamental? Ici, plus de sept cents mètres de hauteur; là, plus de mille. L'homme a fait œuvre de ver : il a percé des tunnels, attaché un trajet aérien, par un fil presque invisible, au sommet du Pain de Sucre. Ce n'est que sur

1. Métis de blanc et d'Indien.

l'angle aigu du Corcovado, que, se souvenant de lui-même, il a porté modèle d'homme-dieu.

Tout cela, désordre? Réfléchissez, et vous imaginerez vite le plan général de la ville. Une série de monts s'ouvre en éventail vers la mer; une série de plages relie les extrémités de chaque avancée de roc. Somme toute, disposition palmée de Rio.

Mais roc et mer ne sont pas tout. Si les verticales des monts sont nues, toutes les obliques, fût-ce les plus roides, sont vêtues d'un hallier formidable. La forêt, à cent pas des demeures, lance des troncs gigantesques, ligaturés de lianes; elle a gardé ses papillons rares, ses oiseaux, ses serpents.

Les autres capitales du monde ne sont que des villes. Maisons, édifices, voilà Paris, Berlin, Moscou : la présence de quais puissants à Londres, à New-York, à Shanghaï, n'y ajoute que des motifs construits par l'homme. Rio possède à la fois l'Océan, avec la plus noble baie du globe; la montagne, avec ses plus robustes escarpements; et la forêt, presque aussi primitive, par places, qu'avant l'arrivée de l'Occidental.

Ainsi, forte présence humaine, qui bientôt comptera deux millions d'âmes, Rio démontre, par surcroît, les trois éléments les plus puissants de la nature.

Comme tous les objets vraiment suprêmes, Rio est à la fois ce qu'il est et ce qu'il n'est pas.

***

Ces éléments si dramatiquement divers, est-ce une lutte qu'ils poursuivent? Non pas, mais un dialogue d'amants. Lumineuses noces de l'homme avec le monde.

Singulière fortune en effet, pour une cité, que d'avoir à son flanc ces trente, ces cinquante plages. (N'y a-t-il pas aussi les îles et l'autre rive de la baie?) Et, cela, sous un climat qui accepte la nudité d'un bout de l'année à l'autre?

A la splendeur de cet écroulement bleu qui blanchit en touchant le sable pur, — couleur de terre aussi parfaite que l'azur du zénith, — vient se mêler tout un peuple. Non plus, comme sur la Riviera, des silhouettes privilégiées, mais la foule des quartiers les plus humbles, toute une polychromie de figures.

Ici, point de fausse pudeur. Les torses d'hommes sont nus; les femmes, presque entières démontrées, n'ont, pour couvrir le sein ou la hanche, qu'un maillot guère plus discret que le tatouage. Souvent, dans la rue, à quelque cents pas de la plage, vous rencontrez quelques baigneurs, portant au bras un peignoir que la température rend absurde.

Sur la plage, auprès des immobiles zélateurs du soleil, exercices, courses et jeux : surtout la *peteca*, ce volant emplumé dont la masse de cuir sonne mat contre la paume. Le Brésilien nu est superbe. Forte ossature, trousseaux de muscles qui, parfois, alourdissent sa silhouette vêtue.

Le culte du corps, dans la paix de l'air et des rayons; le sport, qui tient tant de place au Brésil; le loisir que laisse une lutte vitale moins âpre ici qu'ailleurs; le règne de l'azur, durant les trois quarts de l'année : tout cela n'évoque-t-il pas les souvenirs helléniques? Certes, il n'est qu'une Méditerranée comme, dans la forêt, qu'une feuille ayant précisément telle nuance, tel contour, telles nervures. Mais l'essentiel de la devise humaine, gravée entre la Corne d'Or et les colonnes d'Hercule, peut se retrouver ailleurs. De même que certains plateaux de la Chine semblent ravis à la Toscane, certains aspects de cette noble baie paraissent avoir été dérobés à l'Ionie. Un jour, naîtra ici une civilisation d'ordre hellénistique : plus large et plus cosmique que ne fut l'ancienne, au bord d'un Océan où la douceur a plus de puissance, où la raison accepte cet enivrement dont l'approche insensible était déjà l'une des vérités grecques.

Ce fut une des erreurs de l'âge moderne, aujourd'hui si brutalement révélées, que d'exiler presque toutes les capitales du globe dans la brume ou le froid, que de les asseoir dans des marais ou de monotones plaines. Villes de l'effort, villes de ce travail sans joie qui va peut-être vers plus de catastrophes que la paresse! Une cité superbe et délivrée, où l'homme, en souriant, touche à la fois les réalités des trois éléments — solide, liquide et lumière — et ose s'y jouer, j'espérais qu'elle existait, j'en rêvais par avance... Et voilà enfin qu'elle est là.

Rio, bien plus qu'une des capitales du Nouveau Monde, l'une de celles qui élaboreront le monde futur.

III

ATMOSPHÈRE DE RIO DE JANEIRO

Redescendre à Rio de Janeiro des hauts plateaux de Minas donne une tout autre idée de la capitale qu'arriver par mer. Après l'air vif de l'altitude, après les paysages aux profils aigus qu'y tracent les rayons, ce n'est pas sans émoi que vous vous sentez repris par cet air trouble, lourd, et qui, animé d'incessants changements par le voisinage atlantique, semble exister plus que les choses mêmes. Vous vous êtes éloigné de l'équateur : il paraît s'être rapproché de vous.

Que de fois, d'un de ces points de vue que la colline de Gloria élève sur la baie, j'ai assisté, avec un saisissement toujours neuf, au lever du jour sur Rio!

C'est, d'abord, un blanchissement des ténèbres. On ne sait quoi de laiteux et d'opaque se verse dans la fluidité de la nuit. Puis un début de clarté, ouaté, assourdi, révèle les grandes masses d'étranges feuillages, les îles, les pics. Longtemps, un voile de création du monde, un secret plus grave que celui de la brume persistera dans les promontoires. Mais, d'insensible façon, l'angoisse cède à une nostalgie délicate, qui, à son tour, se dissout — dans les journées les plus fines — en un universel éclat argenté. Enchantement à mi-mot de ces belles matinées de la capitale! Il faut que les heures passent, avant que les objets règnent eux-mêmes, en pleine couleur, avec leur netteté magnifique, leur ombre courte et dure, et qu'un ciel triomphal achève de dresser sur toute chose sa coupole despotique et superbe. Alors l'ordre somptueux des avenues, les buildings du centre et les monts boisés ou bâtis se manifestent, jusqu'à la lointaine Serra, de façon aussi nette pour votre œil, qu'au bord de la balustrade où vous vous appuyez, le grain de la pierre pour votre main.

Si, comme souvent en hiver, la journée doit rester incertaine, chargée d'un mystérieux orage, qui peut-être n'éclatera pas, alors se déploient les plus étranges fantasmagories.

Les îles flottent, guère plus consistantes que les nuages, sur le miroir terni de la baie; et les édifices se voilent dans une vapeur grise qui les soude, les disperse ou les évapore.

Les errantes fumées de la ville, si visible au début du jour, font voyager leur migration grise : demi-opacité sans cesse mouvante. Elle efface tantôt un point, tantôt un autre du paysage urbain, tandis qu'un lointain rayon, venu on ne sait d'où, révèle çà et là, isolément, quelque *edificio* à gradins, un clocher ou une tour.

Du côté de la baie, se trouve en jeu la seule diaphanéité, variant sans trève, de l'atmosphère. A chaque instant, parmi cet étagement de golfes, d'îles et de pics, apparition tantôt de l'un, tantôt de l'autre. Tantôt les plus proches, et tantôt, paradoxe aérien, les plus lointains sortent de l'immensité. On dirait une sorte de ballet continuel.

Ainsi, tout à l'heure, sous les pâles nuées, se montrait la vaste surface réfléchissante de la baie, avec ses dix mille fines moires. Chaque matin, comme sur un lac, y rivalisent, en effet, des équipes de rameurs : plaisir précis du muscle, sur la vaste inconsistance. Alors, l'île de Villegaignon et, à l'autre bord de la baie, quelques cimes, du côté de Nichteroy, se laissaient à peine deviner, troubles et grises, tandis que le Pain de Sucre dessinait avec netteté sa courbe orgueilleuse.

Le soleil monte, et, chose étrange! le rose faible qui vibrait sur la mer prend des teintes irisées, le ciel rougit, les cimes et les îlots bleuissent, comme si l'heure nous rapprochait du crépuscule. Le Pain de Sucre tout à coup s'efface, puis c'est la cité qui disparaît, tandis que Villegaignon détaille maintenant le profil de sa forteresse.

De toute cette moite immensité, à peine vous arrivent quelques bribes. L'oreille doit aider le regard inquiet. Ce n'est pas trop de deux sens, pour attester la réalité du monde! L'appel d'une auto, le bruit strident d'un tramway qui attaque une courbe, prennent valeur, non loin de ces miroitements d'argent; la rame d'un bateau qui se soulève et palpite. Vole parfois un oiseau rouge, un oiseau couleur de couchant, dans cet air si inconstant que l'on s'étonne de le voir fidèlement soutenir l'aile.

Mais est-ce un aspect de la baie ou une idée de l'âme brésilienne que j'apporte ici? Quelle est donc cette trouble atmosphère, irrationnelle et profonde, sinon celle du sentiment et du songe?

***

Un orage à Rio, c'est — évoquée par la roideur de l'eau dont les longs traits percent l'atmosphère, par le rejaillissement, le ravinement, par la dissolution de tout ce qui peut fondre, par le fracas — une scène du chaos primitif. Seule la salamandre de l'éclair y semble à l'aise. On se demande comment peuvent, sans le secours d'une Arche, survivre à ce déluge, les animaux qui ne hantent pas le flot, les spécialistes de l'air et du sol. Le lendemain, on trouve, jonchant les pelouses ravagées, maints cadavres de passereaux.

Un de mes amis brésiliens, dont la finesse n'est jamais faite seulement d'intelligence, me disait :

— Avez-vous remarqué les oiseaux de nos toits et de nos parcs? Ce sont, pour la plupart, des moineaux. Des moineaux parisiens : j'entends, venus de Paris. Leur histoire, pour authentique qu'elle soit, semble trop jolie pour être véridique. Il n'y avait guère, ici, que des *tico-tico* : vous connaissez ce brillant passereau indigène. Or, la maîtresse du préfet de la capitale, une Française, avait la nostalgie de Paris : pour rester au Brésil, elle exigea que, du moins, on lui fît envoyer deux couples de moineaux. En quelques années, l'actif animal européen, à terne plumage, a pullulé : l'oiseau indien lui a fait place.

Je me rappelle, deux mois après mon arrivée, au début de l'été brésilien, un extraordinaire aspect d'orage.

Vers les pics, même profondeur changeante, mais tous les aspects virés au blême, au terrible. Un ciel de cuivre, où se disloquent les nuages, un air de mélasse, de sirop. Cependant, sur la baie, les fumées d'un sommeil mortel, on ne sait quelle sinistre et trouble pesanteur. Monde inimaginable, monde point tout à fait créé! On se fût cru avant l'homme ou après sa disparition, n'eût été le bac de Nichteroy, son piston et son balancier.

C'est ainsi que le Brésil, à la moindre inquiétude qui s'empare de lui, semble toucher cet au-delà de l'humain qui réside dans le globe et dans l'homme même.

***

Air de Rio! Air dont la troisième dimension, la profondeur, connaît si bien son importance! Aux jours parfaitement purs, n'aime-t-elle pas à s'absenter, comme par défi, mettant les objets les plus lointains, tout à coup, à votre contact, pour montrer ce que le monde deviendrait sans elle?

Comme elles sont avant tout aériennes, toutes les perspectives ouvertes sur Rio! Soit du haut du Corcovado, parmi l'oblique haubannage des pentes; soit de l'une des cent îles de la baie, moins disjointes par le flot que par les idées de l'espace; soit des cimes de Pétropolis[1]. Tandis que les lianes exécutent autour de vous leur jeu, et que la mélodie des grands arbres se pique çà et là d'orchidées, la baie, reculée derrière des plis formidables, semble réduite à un aspect presque géographique : ainsi, dans un atlas, les bords déformés de quelque projection zénithale.

Alors, vue de si loin, à travers tant d'espace, la capitale du Brésil ne semble pas subir seulement la perspective des lieux, mais celle de l'histoire. L'atmosphère alourdie n'a-t-elle pas dissous tant de guerres, d'angoisses, d'idées et de révolutions? Tant de gestes tâtonnants d'une humanité qui, pour avoir franchi l'Atlantique, n'en a pas davantage trouvé, sur l'autre rive, cette certitude dont le contour réside sans doute, immobile, en chacun de nous.

IV

ÂME BRÉSILIENNE

Plusieurs observateurs, et non des moindres, frappés, en arrivant au Brésil, par la gloire des couleurs et la fécondité des formes, se trouvèrent d'autre part mal préparés, par un contact banal ou trop passager avec les hommes, à déceler, dans l'esprit national, quoi que ce fût qui répondît à une telle puissance de la nature. Aussi ont-ils dépeint ce pays comme un lieu de couleurs « violentes et plates, qui manquent de préparation, de dessous ».

Pétropolis, jadis résidence d'été de l'empereur, se trouve sur des hauteurs qui dominent de plus de mille mètres la baie de Rio.

Sans doute avaient-ils raison, s'ils cherchaient, à chaque aspect du grand pays sud-américain, une subtile et minutieuse détermination historique, à l'européenne, ou une hiérarchie de solutions intellectuelles. Mais, grâce, peut-être, à la guerre civile, durant laquelle j'ai visité le Brésil, mon impression a été tout à fait contraire à la leur. A travers l'affreuse déchirure, ce pays laissait distinguer des profondeurs étrangement complexes. Esprit brésilien : subtil, délicat, difficile à déchiffrer. Au reste, même remarque pour toute l'Amérique du Sud, qui, souvent, a souffert de sommaires appréciations.

***

Un fait significatif a longtemps retardé les progrès de la géologie brésilienne. Les savants européens ou nord-américains, habitués à leurs explications locales, n'avaient pas imaginé que, sous les tropiques, la décomposition des roches cristallines, fût-ce les plus dures, pouvait avoir une tout autre ampleur que chez eux. Or, la chaleur et l'humidité, au Brésil, prêtent à cette désagrégation une épaisseur incroyable, parfois plus de cent mètres. Même phénomène, pour le tempérament brésilien. Il subit, précisément par les mêmes causes climatiques — auxquelles il faut souvent joindre celles du métissage — une extraordinaire attaque en profondeur. Ailleurs, on peut souvent fonder sur la surface. Ici, point. L'on n'y atteint au solide que bien loin au-dessous.

Mais là doit s'arrêter l'analogie géologique. Ne parlons pas, lorsqu'il s'agit de l'esprit, de décomposition véritable! Il est immanquable qu'un ordre nouveau s'y reforme.

Ordre brésilien, qui semble se passer de contour. Ordre dans la masse et l'espace. Les peuples habitués à l'acte pur ou à l'idée abstraite, peuvent dédaigner cette structure-là. Qu'importe au regard du Brésilien! Il a toujours, sur tout sujet, deux ou trois vérités de rechange prêtes à déborder la silhouette qu'il vient de donner provisoirement à une idée. Pensée par volumes, dont il faut ensuite prendre une série de profils, ou, plutôt, pensée captant la matière et l'épaisseur. De là, les beautés de la poésie brésilienne. De là aussi, ce fait qu'en critique, dans ses jugements d'ensemble sur un artiste ou un peuple, le Brésilien se trompe moins que les experts de nations seu-

lement intelligentes. La complexité que le Français atteint par le jeu différencié de la raison, et aussi par ces motifs d'esthétique qu'il n'invoque jamais, mais qui sont tout-puissants en lui, cette complexité, le Brésilien la ressent comme une passion, la possède comme une douleur.

Brésil, visage souffrant et tourmenté, où la noblesse semble confiner au désespoir, où la bonté remplace la joie! Il y a un timbre si particulier à certaines douceurs brésiliennes, où le soi s'oublie totalement. Je me souviens comment, dans une petite ville argentine, ma femme, malade, reçut d'une étrangère qui la voyait pour la première fois, des soins dont l'affectueuse délicatesse me frappa. Elle me semblait résonner comme un écho, me revenir de quinze ou vingt degrés de latitude. Je ne me trompais pas. Cette inconnue était Brésilienne.

***

Il n'y a que cinq pays vraiment cosmiques, non seulement par leur dimension, mais par le nombre et la grandeur des problèmes qui s'y posent : Russie, Chine, Inde, États-Unis et Brésil.

Il ne faut jamais oublier que le Brésil, plus encore qu'un pays, est un continent, ou plutôt un monde. (Le monde entier est toujours présent à l'esprit du Brésilien.) Monde de latitude surtout tropicale, comme l'Inde : et d'où, peut-être, comme aussi de l'Inde, des immensités arriveront à la pensée.

Peut-être pourrait-on « écrire », — si l'on me permet de prendre ce terme dans le sens mathématique, si audacieux et approximatif — qu'au Brésil, le destin s'est intégralement dissous dans l'espace. Espace où l'homme, répandu dans l'illimité, tend à prendre, au delà de tant d'incertitudes, sa forme totale.

Étendue géographique : faut-il rappeler, non seulement la surface démesurée, mais la diversité des contrées qui forment le Brésil?

Volume racial : les trois races qui sont les trois dimensions de l'humanité — blanche, indienne et noire —, tel est le cubage du Brésil.

Intervalle social : plus de distance que partout ailleurs entre la masse et l'élite, entre le mulâtre des *morros* — cette « zone »

presque africaine de la capitale — qui se contenterait, à la rigueur, de manioc et de bananes, et l'intellectuel de Rio, qui hésite entre un roman français et un pamphlet slave.

La synthèse d'éléments si éloignés est plus difficile que nulle part ailleurs. Tandis qu'en Argentine les destinées sont rassemblées, dessinées en quelques traits précis et brillants, il semble qu'au Brésil elles se lancent, comme des météores, à travers l'espace, en quête d'on ne sait quoi qui, d'abord, n'est rien de moins que l'infini.

Brésil : non point chaos, à proprement parler, mais univers à l'état naissant, dont la merveilleuse richesse reste supérieure à tant d'étroites homogénéités. La seule norme qui ait centré cette confuse magnificence, c'est l'Empire. L'Empire qui, en un peuple disjoint, aux éléments à la fois inégaux et divers, a voulu créer une élite, et y a réussi. Au surplus, par soixante ans de paix presque ininterrompue, donnée à tant d'États hétéroclites, côte à côte, il a préparé le pays à cet état démocratique qui exige la communauté des souvenirs et une ébauche d'unification.

Méditons ce dernier trait, cet étrange gauchissement de l'idée monarchique. Le Brésil, lieu auquel l'ampleur prête une curieuse forme d'objectivité. Les régimes et les hommes y agissent, non par ce qu'ils entreprennent, mais de façon plus secrète, par ce qu'ils sont.

LUC DURTAIN

UNE SILHOUETTE D'OFFICIER GÉNÉRAL AU XVIIIE SIÈCLE :

LE COMTE DE CARAMAN

Un *Journal* dont il nous reste dix-huit volumes, quatre volumes de *Souvenirs*, sans compter une correspondance abondante et des mémoires sur l'art militaire : telles sont les sources inédites où nous avons puisé pour évoquer aujourd'hui l'existence du comte de Caraman, officier général « plein de connaissances et d'activité[1] » né sous Louis XV, mort après Austerlitz.

***

Victor, Maurice de Riquet, comte de Caraman, est né à Paris, le 16 juin 1727, dans une maison de la rue de la Ville-l'Évêque louée par son grand-oncle[2], lieutenant général des armées du roi, qui servait de tuteur à son père[3] alors colonel de Berry-Cavalerie. Il appartenait à une ancienne famille originaire de Florence qui, ayant été bannie de cette ville

1. *Mémoires du duc de Lauzun.*

2. Caraman (Pierre-Paul de Riquet, baron de Saint-Félix, comte de). Lieutenant général des armées du Roi (1646-1730). Il sauva l'armée française au combat de Wange le 18 juillet 1705, ce qui lui valut d'être nommé Grand-Croix de Saint-Louis sans passer par le grade de Commandeur, fait sans précédent dans les annales de l'ordre.

3. Caraman (Victor-Pierre-François de Riquet, comte de). Lieutenant général des armées du Roi, chevalier de Saint-Louis (1698-1760).

au XIIIe siècle à la suite des guerres entre les Guelfes et les Gibelins, était venue se réfugier en Provence.

Elle s'était séparée en deux branches vers le milieu du XVIe siècle. L'aînée, restée provençale, devait illustrer le nom de Mirabeau, tandis que la cadette, établie en Languedoc, allait bientôt donner naissance à Pierre-Paul de Riquet, baron de Bonrepos, auteur du canal des Deux-Mers dont il avait obtenu la propriété incommutable et perpétuelle pour lui et ses descendants.

Par sa mère, fille du premier président Portail[1], le comte de Caraman descendait aussi de cet étrange « secrétaire de la main » de Louis XIV, Toussaint Rose, marquis de Coye[2], l'un des Quarante de l'Académie française, qui avait dû le commencement de sa fortune à son art d'imiter l'écriture royale.

Il fut baptisé, le jour même de sa naissance, sur les fonts de la Sainte-Chapelle; il eut pour parrain Victor-Maurice, comte de Broglie, maréchal de France, son arrière-grand-père, et pour marraine, son arrière-grand-mère, Madgeleine-Louise de Bailleul, marquise de Vatan.

A la mort de son oncle, ses parents vinrent s'installer au palais où habitait son grand-père maternel en sa qualité de premier président du Parlement. C'est là qu'il passa la plus grande partie de son enfance. Ses frères et lui partageaient une chambre au rez-de-chaussée qui donnait sur un jardin « planté à l'antique mais bien sablé, et où de très grands arbres leur donnaient de l'ombre pendant leurs jeux ».

A l'âge de dix ans, on lui donna un gouverneur « homme de génie » qui avait été secrétaire des commandements du maréchal de Montesquiou[3] et il eut pour précepteur un certain abbé Martin « homme très érudit mais simple et avec peu d'usage du monde ».

Il avait peine à apprendre, dit-il, à cause de sa vivacité,

1. Portail (Antoine) marquis du Vaudreuil (1674-1736). Successivement avocat général et président à mortier au Parlement de Paris; il en devint le premier président en 1724 et fut reçu, la même année, membre de l'Académie française.

2. Rose (Toussaint), secrétaire du Cabinet de Louis XIV, président en la Chambre des Comptes (1615-1701). La terre de Coye fut érigée pour lui en marquisat en 1697.

3. Montesquiou (Pierre de), comte d'Artagnan, maréchal de France (1645-1725).

mais il lisait avec avidité les livres de voyage, les contes de fées et les romans.

Son goût pour le métier des armes se manifesta de très bonne heure. Les uniformes et les équipages de guerre de son père le transportaient d'enthousiasme et « tous ses vœux se réunissaient à désirer de grandir bien vite pour aller aussi à la guerre ». Par contre, la perruque et la simarre de M. le premier président le laissaient absolument froid.

A onze ans, il savait déjà par cœur « le nom de tous les principaux officiers français, les uniformes, les couleurs des drapeaux de tous les régiments et les beaux faits de guerre ».

A treize ans, il était reçu mousquetaire noir surnuméraire et jamais, dit-il, « je n'ai été enivré de joie comme je le fus lorsque MM. les Mousquetaires m'agréèrent; les officiers me donnèrent une collation et le major, M. de Saint-Ferreol, me fit faire l'exercice ».

A seize ans, il obtint une compagnie dans le régiment de Berry-Cavalerie. Son premier soin fut de se faire faire un uniforme et de se constituer un équipage. L'uniforme était bleu, parements rouges, « avec une épaulette d'argent de la plus grande beauté ».

« J'étais mis proprement, dit-il, quoique sans luxe. Tout était simple, mais décent dans mon équipage, excepté mes mulets que je n'étais pas en état d'acheter le prix ordinaire. Les miens m'avaient coûté cent cinquante livres l'un dans l'autre; ils n'étaient pas beaux, mais ils pouvaient porter mes bagages et j'étais le premier à en faire des plaisanteries.

» Un cheval de six cents livres, un de cinq cents et deux de trois cents, formaient avec ces trois mulets la totalité de mon équipage. »

Il fut reçu capitaine à la tête de sa compagnie en septembre 1743, et fit alors sa première campagne sur le Rhin sous les ordres de son père qui commandait la droite de l'armée du maréchal de Coigny[1].

Deux ans plus tard, il se couvre de gloire à Fontenoy en chargeant trois fois la colonne anglaise, et il est nommé colonel de dragons. Il avait alors dix-huit ans. Il assiste ensuite aux sièges de Berg op Zoom et de Maestricht, à la bataille de

1. Coigny (François de Franquetot, duc de), maréchal de France (1670-1759).

Raucoux, et jusqu'à la paix de 1748 ne cesse de servir et de se distinguer.

A la fin des hostilités, son régiment est en garnison à Ligny-en-Barrois, et il profite du voisinage de Commercy pour aller faire sa cour au roi de Pologne qui avait toujours eu beaucoup de bonté pour ses parents et qui l'accueille avec une bienveillance particulière. « Un jour, écrit-il, dans ses *Souvenirs*, le roi appuyé sur son balcon qui avait vue sur le beau canal de Commercy, m'appela et me dit : — Mon petit Caraman, actuellement je suis trop vieux pour avoir des femmes, mais je veux t'en donner une. C'est la petite de Chimay[1]. — Sire, répondis-je, Votre Majesté veut compléter ses bontés pour ma famille; mais elle sait que je dépends de mon père et de ma mère. J'ose la prier de me permettre de leur écrire. Pour moi, Sire, ma réponse est toute faite : ce serait le bonheur de ma vie ».

Le mariage se fit à Lunéville en grande pompe, le 26 octobre 1750. C'est le roi Stanislas qui mena la mariée à l'autel, et après la cérémonie, il y eut un grand dîner de quarante couverts. On avait mis sur la table « un surtout en porcelaine de Saxe qui était d'une beauté et d'un prix considérables ». Le Roi plaça les deux époux à ses côtés et leur dit : « Mes enfants, je vous sépare pour la première et la dernière fois. » Puis il les mena dans l'appartement nuptial, fit au mari l'honneur « de lui donner la chemise, selon l'usage », et il embrassa la mariée en leur souhaitant à tous deux un bonheur durable. Et M. de Caraman d'ajouter : « Ce souhait a été accompli. » Ceci tendrait à prouver que l'argent ne fait pas le bonheur, car le jeune ménage en était singulièrement dépourvu. Mademoiselle de Chimay avait beaucoup de frères et sœurs, mais peu de fortune. Son mari s'en consolait, disant que « dans les grandes maisons, tôt ou tard, soi ou sa postérité, on recueille des successions considérables lorsqu'on s'y attend le moins ». De son côté, si les espérances paraissaient moins lointaines, le présent n'était guère plus favorable, car il y

1. Marie-Gabrielle-Joséphine-Françoise Xavier d'Alsace d'Hénin-Liétard (1728-1800). Elle était fille d'Alexandre d'Alsace d'Hénin-Liétard, prince de Chimay et du Saint-Empire, chevalier de la Toison d'Or, Grand d'Espagne, et de Gabrielle-Françoise de Beauvau.

avait à payer près de deux millions de livres de dettes que son père « n'avait contractées que par bonté, facilité et éloignement pour le calcul », mais qui n'en rendaient pas moins momentanément indisponible la presque totalité de ses revenus.

Le roi Stanislas, heureusement, eut la bonté de nommer M. de Caraman son chambellan et de retenir les jeunes époux à sa Cour. C'est ainsi qu'ils passèrent à Lunéville deux années d'un bonheur sans nuages.

En 1752, craignant d'abuser, sans doute, ils revinrent à Paris « à petites journées ». Ils y séjournèrent quelque temps chez leur oncle, le président Portail, qui consentit à les loger, mais « ne les nourrit pas ».

Aux États de Languedoc, où ils durent aller la même année pour les affaires du Canal, le maréchal de Richelieu, grand seigneur, les logea et les nourrit; malheureusement, madame de Caraman tomba malade à Montpellier, « ce qui coûta quelques frais ».

C'est alors qu'ils décidèrent de louer une maison à Toulouse. Ils y passèrent deux ans, ayant à leur service deux laquais, une femme de chambre, un valet de chambre-maître d'hôtel et officier, un cuisinier, un suisse et quatre porteurs.

Lorsque la guerre, qui devait durer sept ans, fut déclarée en 1756, le jeune colonel partit rejoindre son régiment, laissant sa femme à Paris. Elle y vivait avec la plus grande économie, passant l'été à la campagne, et « cherchant son souper pendant l'hiver ».

Pendant ce temps, le prince de Soubise se faisait battre à Rosbach et le maréchal de Richelieu était désigné pour le remplacer dans son commandement. C'est alors que fut confiée à M. de Caraman la mission difficile de couvrir la retraite de l'armée. Le 4 décembre 1757 avec quatre cents hommes de son régiment et deux cents chasseurs de Fischer, il mit en déroute à Embecke un corps de trois mille Hanovriens aux ordres du général Schulembourg, et mérita des félicitations publiques du maréchal qui l'appela son petit héros, « nom qu'il a bien voulu lui continuer depuis dans ses lettres ».

L'affaire fit du bruit à Versailles; c'est le Roi lui-même qui en fit part à la Cour. « Le petit Caraman, dit-il, vient d'avoir

une action fort brillante, il a croisé le sabre avec les Hanovriens et en a battu un corps double du sien. »

La récompense devait venir quelques jours plus tard sous la forme d'un billet adressé à madame de Caraman par la marquise de Pompadour : « L'époux est brigadier, chère petite, lui écrit-elle, je vous en fais mon compliment de tout mon cœur. Ne le dites que quand vous le saurez par le ministre, excepté à la chère tante[1] à qui vous irez l'apprendre en l'embrassant de ma part. »

Caraman sert ensuite sous les ordres du duc de Broglie[2]. Presque toujours employé à l'avant-garde ou à l'arrière-garde de l'armée, il obtient plusieurs avantages sur le prince héréditaire de Brunswick, et le 20 février 1761, il est fait maréchal de camp.

Le 8 octobre de la même année, il attaque et bat sur le Weser un corps de huit mille hommes aux ordres du général Luckner, le même qui devait passer plus tard au service de la France et obtenir le bâton de maréchal avant de mourir sur l'échafaud.

Lorsque la paix est signée en 1763, on le considère « comme un des officiers généraux les plus appliqués et les plus profondément instruits, comme ayant manifesté des talents dans la guerre et ayant par devers lui des actions particulières d'autant plus remarquables que tout ce qui caractérise l'homme de guerre s'y trouve : prévoyance, sang-froid, sagesse, projet rapidement formé et exécuté avec une telle habileté qu'il s'est procuré des succès glorieux dans des circonstances où il y avait mille probabilités qu'il succomberait[3] ».

Toutefois la longue période de paix qui suivit la guerre de Sept Ans ne devait pas lui permettre de donner toute sa mesure. Peut-être sur un grand théâtre aurait-il pu jouer un grand rôle, mais il était, dit-il lui-même, trop haut pour

1. Marie-Sophie-Charlotte de la Tour d'Auvergne (1729-1763). Elle était fille d'Emmanuel Théodose, duc de Bouillon, et de Louise-Henriette-Françoise de Lorraine. Elle avait épousé Charles-Just, prince de Beauvau, depuis maréchal de France.

2. Broglie (Victor-François, duc de). Prince du Saint-Empire et maréchal de France (1718-1804).

3. *Mémoires du comte de Saint-Germain.*

le second rang et trop honnête pour arriver au premier par les voies ordinaires.

Inspecteur de cavalerie en 1767, il est lieutenant général en 1780, puis commandant en second dans les Évêchés en 1781. Il est désigné la même année pour faire partie du Comité de la Guerre; il est nommé chef d'un des quatre comités particuliers (dragons et troupes légères)[1] et rédacteur du travail général. Ces fonctions importantes ne l'empêchent pas de faire son service dans les Évêchés et d'y diriger les grandes manœuvres pendant six années.

En 1784, il est fait Grand Croix de l'Ordre de Saint-Louis. En 1787, il est nommé commandant en chef en Provence avec pouvoir extraordinaire, et chargé, comme commissaire du Roi, du rétablissement des grands États de cette province. En 1788, il fait partie de l'Assemblée des Notables comme député de la noblesse pour la généralité de Toulouse.

Bientôt éclatent de toutes parts les troubles précurseurs de la Révolution; il est cependant assez heureux pour maintenir intacte en Provence l'autorité dont il a été investi, mais ses fonctions au Civil ayant cessé par suite de la nouvelle organisation des municipalités, il revient à Paris avec la permission du Roi le 7 février 1790.

En septembre de la même année, La Tour du Pin[2], ministre de la Guerre, le désigne pour prendre éventuellement le commandement d'une armée, puis quelques mois plus tard, brusquement, il est rayé de la liste des officiers généraux. Il comptait alors cinquante ans de service et treize campagnes. « Il avait dû chacun de ses grades à une action d'éclat ou au vœu général de l'armée, et se trouvait, en 1790, un des plus anciens lieutenants généraux employés, et des premiers à obtenir le bâton de maréchal de France[3]. »

C'est dire combien il ressentit l'injustice de cette mesure, « suite trop naturelle de la haine que lui avaient juré les

1. A la tête des trois autres comités, se trouvaient : le duc du Châtelet, pour l'infanterie; le marquis de Poyanne, pour la cavalerie, et le baron de Besenval pour les Suisses.

2. La Tour-du-Pin (Jean-Frédéric, comte de), 1727-1794. Lieutenant général, député de la noblesse de Saintes aux États Généraux, ministre de la Guerre. Il mourut sur l'échafaud.

3. *Le Moniteur Impérial* du 5 février 1807.

hommes violents de toutes les factions qu'il avait su contenir en Provence ». Et il ajoute :

« Ma carrière militaire s'est terminée par des circonstances imprévues au moment où j'étais en état de rendre de grands services : c'est une des observations qui m'a été le plus sensible, et qui m'a le plus confirmé dans le principe très assuré que ce n'est pas sur la terre qu'il faut chercher le bonheur, car il n'y est pas. »

Il résolut alors de consacrer les premiers moments de loisirs dont il disposait à un voyage que, depuis longtemps, il désirait faire en Hollande. Il se proposait d'en étudier la navigation intérieure et « d'appliquer au canal des Deux-Mers ce qu'il espérait en tirer de moyens propres à donner encore plus de perfection, s'il était possible, à ce bel ouvrage ».

Il quitta Roissy[1], avec son second fils[2], le 13 mai 1791 emportant deux cents louis en or, somme qu'il estimait suffisante pour une absence de quelques mois. « Jamais journée ne fut plus triste. Madame de Caraman fondit en larmes et moi aussi. Elle se jeta à genoux. Jamais je n'aurais pu résister si je n'avais cru sincèrement que les choses s'éclairciraient et se calmeraient pendant mon voyage de Hollande.

» Je voyais bien quelque brouillard sur cette idée, mais il fallait une forte secousse, et ma pensée fixée sur ce retour possible, j'appelai mon courage.

» La Providence qui voulait nous sauver me soutint et me détermina. Je m'arrachai des bras de ma compagne à deux heures après minuit, avec le bon Maurice, tous les trois baignés dans nos larmes.

» Hélas! j'ai perdu tout mon bonheur après ce jour fatal. Celle qui en était le principe depuis quarante et un ans, n'avait plus que quelques mois de ce doux charme à me donner en 1797. Si je l'eusse cru, si elle l'eût pensé, non rien, rien n'aurait pu nous séparer...

1. Roissy-en-France, petit village du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Pontoise, à 16 kilomètres de Paris. Le château fut pillé et entièrement détruit en 1793.

2. Maurice-Gabriel de Riquet, comte de Caraman (1765-1835). D'abord chevalier de Malte il devint ensuite maréchal de camp et inspecteur général de la cavalerie, commandeur de Saint-Louis et de la Légion d'Honneur. Il fut député et Pair de France sous la Restauration.

» Je sentis une vive émotion en passant la barrière qui séparait la France des terres de l'Empereur et mille pensées me troublaient lorsque mon postillon me demanda ma cocarde nationale, qu'il foula aux pieds. »

La fuite et l'arrestation du Roi survenant un mois à peine après son départ, devaient bouleverser tous ses projets et reculer de dix ans la date de son retour en France. Répondant à l'appel des Princes, il prit du service dans le corps d'émigrés qu'ils organisaient et il fit la campagne de 1792 à la tête d'une division de cavalerie.

Après le licenciement de cette armée, il erre en Hollande et en Allemagne jusqu'au moment où le duc de Brunswick, son ancien adversaire de la guerre de Sept Ans, apprenant son triste sort, lui offre dans ses États, l'hospitalité d'un frère d'armes.

En 1801, la loi d'amnistie lui permet enfin de rentrer en France. Il revient alors à Paris, et le 24 janvier 1807, « ayant rempli de son mieux ses devoirs religieux et civils et réparé ses fautes par un sincère repentir, il précède la famille qu'il aime dans le séjour du bonheur où il ose espérer de la revoir ».

Ces mots se trouvent au bas d'un dessin intitulé « Dernier Bonheur » qu'il avait composé quelques mois avant de mourir, et où il avait imaginé de représenter la scène de ses derniers moments. Il mettait ainsi un point final au recueil de croquis extrêmement curieux où se trouvent reproduits les épisodes marquants de son existence.

M. de Nolhac, dans *Le Trianon de Marie-Antoinette*, le cite « comme un de ces officiers généraux, assez nombreux au XVIIIe siècle, qui utilisaient les loisirs de leur carrière à acquérir des connaissances solides et pratiquaient avec supériorité quelque art ou quelque science ».

Pour lui, son talent décidé était le dessin, mais « son goût dans ce genre était plutôt le brillant et l'élégant que le beau simple. La vivacité de son enfance ne lui avait jamais permis de rien apprendre avec réflexion, de sorte qu'il dessinait très agréablement par force de talent et sans savoir les règles; et il composait de la musique avant de savoir déchiffrer celle des autres ».

Il était aussi grand amateur de jardins, ce qui n'avait rien

d'étonnant à une époque où le jardinage faisait fureur et où les dames allaient jusqu'à faire des plantations sur leur propre tête. On commençait alors à parler des jardins anglo-chinois qui séduisaient par leur caractère vraiment champêtre, et on ne songeait plus qu'à entourer l'habitation de « l'homme sensible » du « jardin de la nature ». M. de Caraman était devenu un adepte enthousiaste de ces idées nouvelles. « Dans les jardins, disait-il, il faut embellir la nature sans la déformer; qu'ils ne soient point chargés de marbres, de sculptures, de treillages pompeux, mais que les fleurs s'y succèdent; que la tenue et la propreté y soient portées au dernier degré. Voilà le luxe qui charme tout le monde, parce que la belle nature est faite pour émouvoir les cœurs les plus froids. Si l'on s'y conforme, l'on n'est point envié, parce que chacun peut avoir un jardin de ce genre, proportionné à son opulence, et que l'on ne peut acquérir des statues, des marbres et des bronzes, sans un revenu considérable : d'ailleurs les charmes de la nature sont variés; ils se multiplient toutes les saisons, toutes les années, tandis que les statues sont toujours les mêmes, et ne font une vive impression que sur les connaisseurs. »

Le prince de Ligne prenait très au sérieux ses qualités d'architecte paysagiste et louait ses plantations à l'anglaise « dans le meilleur genre ». Marie-Antoinette elle-même s'intéressa au talent de cet amateur. Le 22 juillet 1774, elle lui fit l'honneur de visiter le jardin de son hôtel[1] à Paris et de lui destiner ensuite la direction de celui qu'elle voulait créer à Trianon. « Bientôt M. de Caraman, l'architecte unique, le dessinateur mythologique des Élysées du nouveau règne, puis le charmant peintre des ruines spirituelles, Hubert Robert, appelé plus tard pour le décor rustique, improvisèrent sous les yeux de la Reine la campagne qu'elle avait commandée[2]. » Le plan « très travaillé » qui lui fut soumis et « dont elle parut charmée » était, dit M. de Nolhac, « d'une simplicité heureuse et d'un art très pur ».

1. C'était l'ancien hôtel d'Auvergne que le comte de Caraman avait acheté en 1763, et qu'il avait fait reconstruire entièrement. Le plan du jardin se trouve reproduit dans les cahiers de Lerouge (cahier 12, planche 18). L'hôtel Caraman devint, sous la Restauration, La Rochefoucauld d'Estissac. C'est aujourd'hui la maison de la Chimie.

2. *Marie-Antoinette*, par E. et J. de Goncourt.

Toutefois, M. de Caraman ne devait pas conserver longtemps la charge de directeur des jardins de la Reine. « Je la cédai, dit-il dans ses *Souvenirs*, à M. Mique, architecte du Roi, qui suivit ou ne suivit pas mes plans, mais il avait la charge et la disposition des fonds. Petit à petit, on oublia et je laissai oublier mes plans de Trianon; cependant, il resta toujours quelques impressions en ma faveur dont un autre eût tiré parti; ce n'était pas mon genre. »

Il savait par expérience que la fortune est capricieuse, mais comme le lui écrivait le marquis de Mirabeau[1], « il ne dépend pas d'elle de faire ou de détruire un homme de mérite et cet homme est celui qui a le cœur droit, l'âme noble et la tête bien meublée ».

C'est en s'inspirant de ce principe qu'il avait pris de bonne heure le parti de livrer son sort à la Providence, « de ne jamais perdre de vue l'honnête et de jouir de ce qui était à portée de lui ». Il avait des amis et il en méritait, dit-il, encore plus qu'il n'en avait. Cependant, en général, « il aimait moins la société des hommes que celle des femmes, et n'estimait pas infiniment les hommes parce qu'il les analysait trop ».

Parmi les femmes, madame du Deffand[2] était celle pour laquelle il avait la plus tendre amitié. Elle venait souvent le voir à la campagne et dans sa correspondance avec Horace Walpole, elle prend plaisir à évoquer les heures qu'elle passait ainsi dans une douce intimité. « Roissy, lui écrit-elle en 1774, est le séjour de la paix, de l'ordre et du bonheur. Un père, et une mère, huit enfants qui vivent ensemble avec une union, une amitié parfaites : c'est l'âge d'or. »

Il aurait voulu que ce fût l'âge d'or aussi pour tous ceux qui, à un titre quelconque, dépendaient de lui. Il s'efforçait, par ses initiatives, d'améliorer leur condition, ou de rendre plus agréable leur existence et « cette conduite, soutenue jusqu'au bout, a adouci le travail dont elle était le but ».

C'est ainsi que, dès l'année 1781, le principe de la gratuité de l'enseignement recevait à Roissy une de ses premières

1. Mirabeau (Victor de Riquety, marquis de), 1715-1789. Économiste et agronome. Auteur de *l'Ami des hommes*.

2. Deffand (Marie de Vichy-Chamrond, marquise du), 1697-1780. Elle avait épousé en 1718 Jean-Baptiste de la Lande, marquis du Deffand.

applications. M. de Caraman y avait établi une école publique, et il avait affecté à son entretien une fondation à perpétuité. Les jours de fête, tous les habitants du village se réunissaient dans son parc, et il s'attendrissait en les voyant se promener dans ses jardins « comme les âmes heureuses dans les Champs-Élysées ». Faut-il s'étonner qu'au lendemain du 4 août 1789, ses anciens vassaux soient venus le trouver pour lui dire : « Si vous n'êtes plus notre seigneur, vous serez toujours notre chef et notre père. »

Dans un autre ordre d'idées, et à une époque où le crédit n'avait pas encore atteint son développement actuel, il avait établi « dans la ville de Caraman[1], chef-lieu de son comté », « une caisse d'avance » dont les fonds étaient destinés à donner aux indigents toutes facilités pour subsister, et qui était administrée par le premier consul et le juge d'appeaux, assistés d'un gentilhomme et d'un bourgeois.

« Tout pauvre cultivateur qui avait eu une mauvaise récolte, tout pauvre artisan qui s'établissait, tout homme malheureux ruiné par incendie, banqueroute ou autre cause dont il n'était pas coupable, se présentant à la caisse d'avance avec deux cautions solvables, recevait la somme qui lui était nécessaire, à charge de la rembourser à un terme prescrit et de payer 3 p. 100 d'intérêts qui venaient s'ajouter aux fonds disponibles pour de nouveaux prêts. »

Cet établissement, « dont le succès a passé mon attente », dit-il, fut autorisé par lettres patentes enregistrées au Parlement de Toulouse. Il subsiste encore aujourd'hui.

En sa qualité de principal propriétaire et d'administrateur délégué du Canal de Languedoc, il avait tenu à composer lui-même une instruction à l'intention de ses successeurs où il indique sa façon de concevoir les rapports entre employeurs et employés :

« Tout employé du Canal, dit-il, qui se conduit bien, doit être l'ami des propriétaires; ses besoins, ses malheurs, ses enfants, doivent les occuper; ils ne doivent rien épargner pour leur tranquilliser l'esprit, car on ne peut remplir des devoirs de cette importance si l'on a des chagrins qui donnent des distractions.

1. Caraman, chef-lieu de canton du département de la Haute-Garonne, arrondissement de Villefranche, à 28 kilomètres de Toulouse.

» C'est à tenir les employés dans le calme heureux qui laisse à l'esprit toutes ses facultés, que les propriétaires doivent s'attacher : leur douceur ainsi que leur attention à prévenir la timidité qui n'ose se plaindre, et à pénétrer les besoins, sont des moyens de captiver des cœurs honnêtes et de tenir l'intérêt des employés réuni à celui des propriétaires pour la conservation de ce grand et important ouvrage... »

Enfin, c'est à sa famille qu'il pensait lorsqu'il rédigeait son *Journal* et ses *Souvenirs*. « Je lui dois, disait-il, le détail des événements de ma vie. Elle le lira sans doute avec intérêt et ceux qui l'étudieront attentivement y retrouveront des rapports avec leur caractère, des leçons pour éviter les dangers que leurs penchants ou leurs passions pourraient occasionner, et certainement il en résultera des pensées sages et des méditations qui leur seront utiles. » C'était, en quelque sorte, un héritage spirituel qu'il entendait laisser à ses enfants, et il ne se doutait pas que, la Révolution aidant, ce serait même le seul qu'ils recueilleraient de lui avec le souvenir de ses vertus.

***

Telle fut l'existence d'un membre de cette société française du XVIIIe siècle que l'on a coutume de représenter comme si insouciante et si frivole. Sans prétendre tirer de cet exemple une conclusion trop hâtive, il semble cependant que ce jugement soit bien sévère.

Dans ses *Souvenirs*, M. de Caraman avoue ingénument « que son génie le portait aux mathématiques et au calcul, mais qu'il n'osa jamais se livrer à une inclination qu'il craignait, avec raison, devoir occuper une place nécessaire à des objets plus importants ». Le dessin, la musique, l'art d'embellir la nature, tels étaient, à ses yeux, ces « objets plus importants ». Sans doute, avec de tels principes, aurait-il été refusé au baccalauréat. Mais, à défaut de l'érudition livresque qui caractérise les études d'aujourd'hui, ses contemporains, comme lui-même, avaient du cœur, de l'esprit et du goût. S'ils savaient éviter l'ennui en ne s'appesantissant sur rien, s'ils connaissaient la douceur de vivre, faut-il leur en tenir rigueur?

PIERRE DE CARAMAN

COUP D'ŒIL SUR LA FRANCE D'IL Y A CENT CINQUANTE ANS

RÉFLEXIONS D'UN TÉMOIN

Voici des remarques sur la France au XVIIIe siècle tirées du *Journal du comte de Caraman*. Celui-ci avait pris l'habitude chaque année de « faire le point » à la manière d'un « Français moyen » d'aujourd'hui; il commentait les événements importants de l'année précédente, notant avec soin l'état de l'opinion, l'évolution des esprits et des mœurs.

Nous avons choisi, à titre d'exemple, les réflexions que lui inspirait il y a cent cinquante ans, au début de 1782, l'année qui venait de s'écouler.

Jamais scène politique n'offrit de plus grands objets que les événements qui se sont passés l'année 1781.

A peine M. le marquis de Castries[1], a-t-il pris la conduite de la marine, qu'il a formé les plans de campagne les plus étendus et les plus vigoureux. Si M. de Sartine[2] a rétabli la marine, c'est M. le marquis de Castries qui a su l'employer.

M. de Grasse[3], parti au commencement de l'année, avec une armée supérieure à celle des Anglais, est arrivé heureusement

1. Castries (Charles-Eugène de la Croix, marquis de), maréchal de France (1727-1801). Il fut ministre de la Marine de 1780 à 1787.

2. Sartine (Antoine-Raymond-Gabriel de), comte d'Alby (1729-1801). Il fut successivement lieutenant criminel au Châtelet (1755), lieutenant général de police (1759), Conseiller d'État (1767), ministre de la Marine (1774), ministre d'État (1775).

3. Grasse (François-Joseph-Paul, comte de), lieutenant général des armées navales (1723-1788).

à la Martinique, et, après y avoir remis son convoi, il a attaqué et poursuivi l'amiral Rodney[1] qui s'est retiré à la Barbade[2]. M. de Grasse a débarqué à Sainte-Lucie[3] un corps de troupes aux ordres de M. de Bouillé[4], mais après avoir trouvé des difficultés insurmontables pour reprendre cette île, il s'est emparé de Tabago[5] aux yeux de l'amiral Rodney. Celui-ci, arrivant toujours trop tard et ne hasardant rien, a laissé enlever cette nouvelle possession aux Anglais qui venaient de perdre encore Pensacola[6] pris par les Espagnols.

Après cette expédition, M. de Grasse ne fait que toucher barre à la Martinique. Il réunit toutes les forces navales et les troupes de débarquement qu'il peut rassembler dans les Antilles, et part comme un éclair, prenant la route du canal de Bahama[7], navigation plus courte mais dangereuse; il arrive bientôt dans Chesapeake[8] où il prévient l'amiral Hood[9] de quelques jours. Pendant ce temps, les généraux Washington, Rochambeau et Lafayette combinent ensemble une marche savante : les deux premiers feignent d'attaquer Clinton[10]; ils l'amusent; ils s'échappent. La grande sécheresse leur fait trouver un gué à Trenton sur la Delaware; ils volent à la Chesapeake, malgré les difficultés inséparables d'une longue marche dans un pays de cette nature. Une partie des troupes s'embarque sur la rivière Delk; l'autre remonte la Chesapeake très loin pour la passer et marcher sur sa rive droite jusqu'au lieu où les chaloupes de M. de Grasse viennent les prendre. Cet habile marin avait donné des nouvelles de son arrivée sur la rivière Delk au moment précis où l'armée américaine y paraissait. Quelles combinaisons! Quel bonheur!

1. Rodney (Georges), amiral anglais (1717-1792).
2. La Barbade, île anglaise des Antilles.
3. Sainte-Lucie, île anglaise des Antilles.
4. Bouillé (François-Claude-Amour, marquis de), lieutenant général (1739-1800).
5. Tabago, île anglaise des Antilles.
6. Pensacola, ville des États-Unis sur le golfe du Mexique dans l'État de Floride. Fondée par les Espagnols au XVIe siècle, elle avait été cédée aux Anglais en 1763.
7. Ce canal relie le golfe du Mexique à la mer des Antilles.
8. Baie de l'océan Atlantique sur les côtes de Virginie et du Maryland.
9. Hood (Samuel), amiral anglais (1735-1816).
10. Clinton (sir Henry), général anglais (1738-1795).

L'ennemi paraît par mer avec des forces à peu près égales à celles de l'armée française : le combat s'engage; l'avant-garde des ennemis souffre beaucoup; trois vaisseaux sont désemparés, l'amiral Hood en brûle un quatrième qui ne pouvait le suivre et il se retire. M. de Grasse débarque trois mille cinq cents hommes qu'il conduisait dans la rivière de James qui vont joindre le général Lafayette; tandis que ses chaloupes vont prendre à Annapolis une partie de l'armée américaine et française. Lafayette s'établit à Williamsburg[1], et Cornwallis[2], avec huit mille cinq cents hommes, se place à cheval sur la rivière d'York dont il occupe la rive gauche par le fort de Gloucester et la rive droite par la forteresse d'York. Il n'ose ni attaquer les mille cinq cents hommes de Lafayette avant le débarquement de l'armée, ni défendre pied à pied les avenues marécageuses d'York. Les troupes de l'armée alliée se joignent, s'approchent, investissent la place, attaquent et prennent vigoureusement deux redoutes, ouvrent la tranchée le 10 octobre, canonnent, bombardent et prennent enfin la ville le 16 après dix jours de tranchée ouverte, et la garnison est prisonnière de guerre. On s'empare de toutes les munitions et de l'artillerie des deux places. M. de Grasse rembarque ses troupes et se rend aux Antilles pour frapper de nouveaux coups. Washington et Rochambeau prennent leurs quartiers d'hiver dans les Carolines. Hood suit le comte de Grasse, mais trop tard.

Le comte de Guichen[3] part au mois de décembre avec dix-neuf vaisseaux et un convoi énorme capable de favoriser la prise de la Jamaïque, et il doit arriver à temps pour opérer dans la belle saison, quoiqu'il ait perdu quelques transports enlevés par l'amiral Kempenfeld.

Un premier convoi[4], était parti pour l'Inde aux ordres de M. de Suffren. Ce chef d'escadre, prévenu par Johnston à Santiago dans les îles de Madère, prend le parti d'y relâcher ou de l'attaquer s'il ose faire les premiers actes d'hostilité

1. Williamsburg, à 4 kilomètres de Yorktown en Virginie.
2. Cornwallis, général et homme d'état anglais (1738-1805).
3. Guichen (Luc-Urbain du Bouexic, comte de), lieutenant général des armées navales (1712-1790).
4. Le convoi a été emporté par un coup de vent (*note de l'Auteur*).

dans ce port neutre. Le combat s'engage, Johnston est désemparé, et le chevalier de Suffren[1], sans s'amuser à faire des prises, part, prévient au Cap de Bonne-Espérance Johnston qui se radoubait à Santiago. Il y débarque des troupes, laisse cette colonie en sûreté et arrive à sa destination à l'Ile de France, avant que Johnston fût seulement parvenu à la hauteur du Cap.

Un second convoi parti avec M. de Guichen porte encore quatre bataillons de plus dans l'Inde. Ainsi nous agissons offensivement et avec succès dans toutes les parties du monde.

L'amiral Rodney revenu en Angleterre, est nommé commandant d'une armée navale qui n'agit point. Il détache Kempenfeld qui, avec douze vaisseaux, laisse entrer à Brest un convoi immense venant des Antilles pour Bordeaux, et enlève par hasard quelques bâtiments de transport à M. le comte de Guichen.

Minorque est occupé par les Espagnols qui ne l'assiègent pas encore, mais qui, au moins, empêchent que son port ne soit un asile pour les corsaires ennemis. Gibraltar est éternellement bloqué et écrasé de bombes et boulets.

Les puissances neutres sont sous les armes : la Hollande, avec timidité, suite de ses divisions intérieures; la Suède, avec noblesse, montre son pavillon dans la Manche et prend hautement sous son convoi les bâtiments marchands qu'elle protège; ainsi font les Russes; ainsi font les Danois, quoique moins bien intentionnés pour nous que la Suède.

L'Empereur médite des projets qui regardent selon les apparences la Turquie en Europe, dont la Russie convoite une portion. Ce Prince se forme un trésor par son économie; il voudrait faire le duc de Würtemberg Électeur, et le roi de Prusse s'intéresse au langdrave de Hesse pour le même objet.

Le Turc dort toujours tandis qu'on lui forge des fers.

La République Germanique n'a plus de force collective; chacun y a ses intérêts isolés et chacun est faible conséquemment.

L'Italie est toujours paisible.

Le commerce fait rentrer en France, par les places de Mar-

1. Suffren de Saint-Tropez (Pierre-André de), bailli de Suffren (1726-1788). Vice-amiral, chevalier des ordres du Roi.

seille, de Bordeaux, Nantes et du Havre, une somme plus grande que les frais de la guerre.

Tel est le coup d'œil rapide que l'on peut jeter sur les affaires présentes, qui nous annoncent encore de grands succès en 1782.

M. le comte de Maurepas[1], après une maladie de vingt jours environ, est mort le 21 novembre; cette perte a été très grande pour la France. Ce sage ministre, considéré par le Roi qui l'honorait de sa confiance, n'a pas été remplacé, et les ministres n'ont point d'intermédiaire entre le Roi et eux. Si l'ambition leur fait quelquefois désirer cette position, l'expérience leur en fait connaître les désavantages. On délibère, on explique ses raisons, on se concilie avec le premier ministre qui présente au Roi l'avis formé de son conseil; il lui évite l'ennui de ces discussions embarrassantes pour le souverain devant lequel les avis sont toujours plus gênés. Le Roi regardait le vieillard respectable, qu'il avait choisi pour le conseiller, comme digne d'être écouté par son expérience, son esprit clair et son désintéressement personnel; mais il ne donne les mêmes droits à aucun de ses ministres. Ils sont timides avec lui et il est à craindre qu'il n'en tire pas tout le parti possible par cette raison. Au surplus, le Roi veut tout voir, tout examiner par lui-même et il a le plus grand désir de faire le bien de son royaume.

M. le marquis de Castries est agissant, grand travailleur; ses plans de campagne sont étendus; son département a de l'énergie et elle lui est due. S'il est ardent pour produire le bien général, on peut lui reprocher quelque froideur pour les intérêts particuliers.

M. le marquis de Ségur[2], ferme comme un roc, travaille autant qu'il est possible. Il a des principes excellents. Son accord avec le Comité de la Guerre, qui lui doit son existence, doit produire des modifications heureuses, pourvu que ce comité subsiste et qu'il ne soit pas apporté de trop grands changements à ses délibérations, car le dégoût s'ensuivrait infailliblement et son travail deviendrait inutile.

1. Maurepas (Jean-Frédéric-Phelypeaux, comte de), homme d'État (1701-1781). Successivement secrétaire d'État 1715, ministre de la Marine 1723, disgracié en 1749, puis premier ministre de 1774 à sa mort.

2. Ségur (Philippe-Henri, marquis de), maréchal de France (1724-1801). Il fut ministre de la Guerre de 1780 à 1787.

M. le comte de Vergennes[1] n'ayant pas fait une faute connue dans son département depuis qu'il est en place, doit assurément passer pour un bon ministre des Affaires Étrangères.

M. le Contrôleur Général[2], homme fin et dont les formes sont agréables pour ceux qui ont affaire à lui, est parvenu à faire le service de l'année sans autre augmentation d'impôts que les deux sols pour livre, que les Parlements ont tous enregistrés, excepté celui de Bordeaux.

M. Amelot[3] occupe son emploi de façon que personne ne s'en plaint. Il n'en est pas de même du ministre de la Feuille[4], mais aussi sa place n'est pas la plus aisée à bien remplir.

La Reine passe sa vie dans une société dont elle fait les délices et qui est composée des meilleures personnes du monde. Elle a donné à l'État un Dauphin; elle se conduit parfaitement et si l'on désire qu'elle ait plutôt une Cour qu'une société, on ne peut que se féliciter de ce qu'elle est composée de personnes honnêtes. Lorsque les souverains se tiennent à une plus grande distance de leurs sujets, ils deviennent plus majestueux dans leur maintien, mais aussi moins occupés de ceux qu'ils ne connaissent que de loin et moins sensibles à leurs besoins.

Les Princes et les Princesses vivent dans une grande union avec le Roi et la Reine et quoiqu'on ait peut-être travaillé à la diminuer, elle existe parfaitement.

Les gens de la Cour perdent journellement de leur dignité et de leur considération. La puissance réelle est toujours considérée, mais les grâces d'opinion telles que les charges, etc..., ne paraissent plus que des places enfantines qui n'ont aucune valeur.

Les cérémonies dans ce siècle de lumière ne sont considérées

1. Vergennes (Charles-Gravier, comte de), diplomate et homme d'État (1717-1787). Il fut ministre des Affaires étrangères de 1774 jusqu'à sa mort.

2. Joly de Fleury (Jean-François), 1718-1802. Il était Conseiller d'État lorsqu'il fut appelé en 1781 à succéder à Necker comme ministre des Finances. Il se borna à accroître les impôts et se rendit vite impopulaire. C'est à son sujet qu'on fit une chanson avec ce refrain : *Si c'est du fleuri, ce n'est pas du joli.*

3. Amelot (Antoine-Jean), marquis du Chaillou (1732-1795). Il fut ministre de la Maison du Roi de 1776 à 1783.

4. La Feuille des bénéfices ecclésiastiques était confiée au Grand Aumônier qui était alors le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg.

que comme un grand spectacle, admiré s'il est en ordre, mais qui devient un objet de risée s'il n'y est pas. On regarde avec plus d'intérêt la procession de l'Ordre de Saint-Louis composé d'anciens officiers généraux, que celle du Saint-Esprit, premier Ordre du Roi, mais souvent conféré à des personnes que la nation n'eût pas choisies et qui n'ont acquis cette décoration qu'à la faveur de leur nom. On se pousse et on s'étouffe à toutes les cérémonies de la Cour; nulle précaution prise pour y mettre l'ordre. Des habits riches et d'un goût parfait font un contraste frappant avec la saleté de l'intérieur du château de Versailles dont les appartements sont d'un noir et d'une caducité révoltante. Le silence est la plus grande marque de respect lorsqu'on approche des rois; mais on parle actuellement dans leur appartement aussi haut que dans la rue; on y rit, on y polissonne quelquefois; et ce ne sont plus que les vieux courtisans qui y ont un maintien respectueux. Jamais on ne vit une Princesse plus aimable que la Reine; elle a de la noblesse, de la dignité et de la bonté dans le maintien, mais il n'est plus à la mode de rendre des hommages avec l'air respectueux. Je sais une dame qui reste assise au bal de la Reine lorsqu'elle lui fait l'honneur de lui parler et cela ne choque que l'ancienne Cour. On aime tant ce qui est à l'anglaise que l'on voudrait faire sa cour à l'anglaise et ne considérer les rois que comme les premiers magistrats de la nation. Il semble que les souverains ne peuvent prendre un bon parti : s'ils sont affables, on devient familier; s'ils ont de la dignité, on s'en plaint et l'on dit que l'on n'ira plus à la Cour.

Une faction sourde et cachée est à la Cour de France ce que l'opposition est au Parlement d'Angleterre; elle fronde tout, elle fait paraître des libelles affreux, des chansons, des pamphlets, rien de ce qui se fait n'est bien.

La Reine a donné un Dauphin à la France. La joie a été générale mais on a cherché à la calmer par des noirceurs sans exemple; le peuple, ballotté entre son sentiment naturel, toujours favorable à ses souverains, et celui qu'on cherche à lui inspirer, paraît plus morne et moins disposé à la joie. Cependant jamais règne ne fut plus doux et jamais la France n'a été plus heureuse; il est aisé de s'en convaincre par la lecture de l'Histoire.

RELIGION

Les philosophes minent et sapent toujours par le ridicule la religion qui s'oppose aux désordres et aux crimes et laissent aux hommes toute liberté à cet égard. Il en résulte qu'à mesure que leur triste système s'étend, l'égoïsme s'étend aussi et la vraie probité devient plus rare. Les grands propriétaires passent une partie de leur vie à se mettre en garde contre les fripons qui les assiègent de tous côtés; et, par des ligues secrètes qu'ils ont bien de la peine à parer, on cherche à tromper sur tout. On n'est pas plus fidèle dans les ordres supérieurs, on paie rarement ses dettes et l'on trompe le marchand sur son paiement tandis qu'il trompe sur la qualité de ses étoffes et qu'il est trompé lui-même par ses fabricants.

Il existe cependant en France plus qu'en aucun pays des personnes vraiment pieuses qu'aucune séduction ne peut détourner de leurs devoirs. Elles se raidissent contre les principes philosophiques et conservent l'exemple de la pureté des mœurs. Elles disent qu'elles sont plus heureuses et je le crois. Elles paraissent même plus gaies et d'une humeur plus égale. Le clergé de France est décent, mais il se prête au relâchement général. Les évêques sont bienfaisants, tolérants et, en général, assez réguliers.

GRANDS

Excepté M. le maréchal de Biron[1], on ne voit plus dans Paris de grands seigneurs qui en conservent les formes extérieures. Tout le monde cherche sa liberté et préfère l'inconsidération aux gênes de la représentation. Les Princes vivent en société et depuis qu'il n'y a plus de jeux ni d'agréments particuliers dans leurs Maisons, les Princesses ont peine à avoir du monde; on y craint la gêne que leur rang exige et on aime mieux des sociétés moins brillantes où l'on soit plus à son aise.

Madame la marquise de Montesson[2] avec un art admirable

1. Biron (Louis-Antoine de Gontaut, duc de), maréchal de France (1701-1788).

2. Montesson (Charlotte-Jeanne Béraud de la Haie de Riou, marquise de), 1737-1806. Veuve du marquis de Montesson, lieutenant général, elle contracta, en 1773, un mariage secret avec le duc d'Orléans.

et beaucoup de soins a réuni chez M. le duc d'Orléans[1] l'élite de la société de Paris. Des spectacles charmants et « à la mode » la rassemblent deux fois par semaine chez ce Prince qui est aimé avec raison, ainsi que celle qu'il a choisie pour faire son bonheur. Ces spectacles, des bals, des grands soupers l'hiver seulement, assurent une société nombreuse et brillante au Raincy pendant l'été et quoique la maison de M. le duc d'Orléans ne soit pas ouverte, c'est une des plus agréables et des plus fréquentées par la grande compagnie.

M. le duc de Chartres[2] vit dans une société d'hommes avec peu de femmes; il est fort gai, fort aimable, mais il fait mal parler de lui tous les ans. Cette année, c'est en abattant les beaux arbres du Palais-Royal et en rétrécissant par un nouveau plan la seule promenade qui fut au centre de la ville de Paris, qu'il a aliéné le public contre lui.

Madame la duchesse de Chartres[3], parfaitement honnête, a une bonne maison, mais l'on n'y vient pas parce qu'on n'y joue pas des jeux de hasard.

M. le prince de Condé[4], M. le duc de Bourbon[5] fuient la représentation de Paris et vivent dans leur intérieur.

Madame la duchesse de Bourbon[6] et madame la princesse de Conti[7] ont une maison ouverte : la première les jeudis et

1. Orléans (Louis-Philippe, duc d'), 1725-1785. Petit-fils du Régent. On disait que n'ayant pu faire madame de Montesson duchesse d'Orléans, il s'était fait M. de Montesson.

2. Chartres (Louis-Philippe-Joseph, duc de), puis duc d'Orléans, dit Philippe-Égalité. Né en 1747, il mourut sur l'échafaud en 1793. Pour réparer sa fortune obérée, il fit construire les galeries du Palais-Royal, c'est-à-dire qu'il transforma en bazar les beaux jardins de son palais. Cette opération très lucrative ne fut pas approuvée par le Roi qui lui dit un jour : « Maintenant que vous tenez des boutiques, on ne vous verra plus que le dimanche. »

3. Chartres (Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon Penthièvre, duchesse de), 1753-1821. Elle était fille du duc de Penthièvre et de Marie-Thérèse d'Este.

4. Condé (Louis-Joseph de Bourbon, prince de). Pair et grand Maître de France. Gouverneur de Bourgogne (1736-1818). Quand la Révolution éclata, il émigra et prit le commandement d'un corps d'émigrés connu sous le nom d'Armée de Condé. Après le licenciement de ce corps (1801), il resta en Angleterre jusqu'à la Restauration.

5. Bourbon (Louis-Henri-Joseph, duc de), puis prince de Condé (1756-1830). Il fut le père du duc d'Enghien et le dernier des Condé.

6. Bourbon (Louise-Marie-Thérèse-Mathilde d'Orléans, duchesse de). Elle était fille du duc d'Orléans et elle épousa en 1770 Louis-Henri-Joseph, duc de Bourbon.

7. Conti (Fortunée-Marie d'Este, princesse de). Elle était fille du duc de Modène et épousa en 1759 Louis-François-Joseph de Bourbon, prince de Conti.

la seconde tous les jours. Madame la duchesse de Bourbon prie, et reçoit ceux qui viennent sans être priés. Madame la princesse de Conti n'a que peu de monde et elle vit seule à sa campagne à Meulan.

Madame la maréchale de Luxembourg[1], madame la duchesse de Choiseul[2], madame la duchesse de la Vallière[3] et madame Necker[4] ont des soupers fondés ainsi que M. le maréchal de Soubise[5]. Les ambassadeurs en donnent de temps en temps; mais en général il y en a peu, parce que les grandes fortunes sont rares ou dérangées. Le prix des denrées est si prodigieux et les accessoires de la dépense d'une maison sont si considérables que les hommes qui veulent avoir des chevaux et voitures sans nombre, sont obligés de prier leurs femmes de donner peu à souper. On n'a plus cette douce habitude de retenir les gens qui plaisent à un petit souper de famille; lorsque l'on est prié, c'est toujours avec beaucoup de monde; on joue et on va se coucher de très bonne heure, ce qui prive de cette conversation qui faisait un des charmes de la vie de Paris.

Les Commandants des provinces font le moins de dépense qu'ils peuvent pour payer leurs dettes sur leurs épargnes. Aussi perdent-ils beaucoup de leur considération, mais l'on n'en cherche plus; on fuit le travail et la représentation, et l'on aime l'argent; c'est le fruit de cet égoïsme si universellement répandu. Il résulte cependant de cette nouvelle forme que l'autorité royale souffre dans les provinces dans la personne de ses représentants.

On vit beaucoup mieux dans les campagnes qu'on ne fai-

1. Luxembourg (Madeleine-Angélique de Neufville-Villeroi, duchesse de), 1707-1787. Elle épousa d'abord en 1721 le duc de Bouflers † 1747, puis en 1750 le maréchal de Luxembourg. Elle eut avec Rousseau une grande intimité.

2. Choiseul (Louise-Honorine Crozat, duchesse de). Elle épousa en 1750 Étienne-François, comte de Stainville, puis duc de Choiseul, le célèbre homme d'État.

3. La Vallière (Anne-Julie-Françoise de Crussol d'Uzès, duchesse de). Elle était fille de Jean-Charles de Crussol, duc d'Uzès et elle épousa en 1732 Louis-César de la Beaume-le Blanc, duc de la Vallière.

4. Madame Necker (Suzanne Curchod de Nasse), 1739-1794. Elle était fille d'un pasteur protestant et appartenait à une famille française réfugiée en Suisse après la révocation de l'Édit de Nantes. Elle épousa Necker en 1764. Elle a laissé des *Réflexions sur le divorce*, publiées en 1794.

5. Soubise (Charles de Rohan, prince de), maréchal de France (1715-1787). Il fut battu par Frédéric II à Rosbach en 1757.

sait ci-devant et on y reste plus longtemps, ce qui rend la ville et la Cour désertes pendant le printemps, l'été et l'automne. Il est vrai que les campagnes autour de Paris et même dans les provinces voisines sont charmantes, et qu'il y règne une aisance et une manière d'y passer la journée qui est infiniment agréable.

Il faut convenir qu'il n'existe plus ce qu'on appelait autrefois les grands seigneurs qui étaient distingués par un faste noble et supérieur aux autres; mais il est vrai aussi que les gens de grande naissance qui voudraient mettre un tel ordre dans leurs affaires qu'ils puissent représenter avec dignité, seraient encore traités avec la distinction due aux grands seigneurs par la disposition de la nation à rendre hommage au nom lorsqu'il est accompagné de la dignité dans les formes et de l'éclat de la représentation; et s'ils voulaient s'occuper des moyens de plaire, ils seraient adorés dans les provinces et très considérés à Paris et à la Cour.

HABITANTS DE PARIS

Une petite lumière fausse et mal combinée, qui répand une fausse petite lueur aussi, rend les habitants de Paris demi-savants. Peu certains sur leurs bases, mais amis de la nouveauté et disposés à la licence, ils sont grands amateurs de la liberté dont ils ne connaissent ni les bornes, ni les inconvénients. Ils n'aiment plus la lecture, ni l'application, parce que les éducations des collèges étant détruites ou altérées, et le penchant au naturel universellement répandu, on laisse à l'enfant la liberté de la nature, principe de Rousseau, et lorsqu'il a l'âge de raison, n'ayant plus l'habitude de la lecture qui en donne le goût, il ne lit que les brochures qui le divertissent et passe sa journée dans le mouvement, sans intérêt, et dans la dissipation, sans plaisir. Les jeunes gens sont reçus dans le monde à l'âge où ils ne l'étaient pas au commencement du siècle, mais ils n'ont point de conversation avec les personnes plus âgées qu'eux; et loin de vouloir apprendre, ils sont disposés à donner des leçons à ceux desquels ils devraient en recevoir. Ils ne vont que rarement chez les femmes, ils se tiennent toujours entre eux; déjeunant ensemble, montant à cheval,

dînant ensemble. Ils ont des loges aux spectacles où il n'entre que des jeunes gens; et comme ils sont en frac à dix heures du soir, ils soupent dans des sociétés où cette forme est permise. C'est dans ces sociétés, si funestes à notre jeunesse, qu'on se tutoie, qu'on se traite en amis, qu'on se ruine en ennemis, qu'on se rend des propos légers auxquels on donne de la consistance, qu'on se bat, qu'on demande à passer en Amérique, qu'on en revient dès qu'on s'y ennuie, qu'on se masque à l'anglaise, qu'on court toute la matinée dans un cabriolet pour acheter de grandes boucles, de grands chapeaux rabattus, de larges cols et de petites vestes. Tout est trop gros ou trop petit et rien n'est en proportion; la mode dirige tout; et cette mode est anglaise, quoique l'on ne sache pas bien ce que c'est que l'Angleterre.

Quelques gens plus âgés ont d'autres caprices. On voit à l'Opéra une loge où deux personnes viennent régulièrement sans poudre et les cheveux coupés comme un paysan anglais. Enfin il règne une variété dans les façons d'être qui prouve que la société de Paris se décompose insensiblement. Chacun veut être original, personne ne donne le ton; chaque maison a une manière et un costume particuliers. On voit au spectacle des coiffures, des chapeaux, des plumes, des bonnets, des polonaises, des anglaises, des lévites, des robes de chambre. Les hommes y sont en bottes et portent des habits riches, des fracs, des habits à revers. On dirait que toutes les nations du monde se réunissent dans les spectacles. On n'y distingue pas les femmes de qualité des bourgeoises, ni les grands seigneurs de leurs valets de chambre. Tout tend à effacer les nuances; ceux qui ne peuvent porter des plumes portent des chapeaux doublés d'une peluche qui ressemble à une plume noire. Tous les officiers de maison ont des habits semblables à leurs maîtres; aussi occupent-ils les mêmes places au spectacle et même à l'appartement du Roi où l'huissier ne peut distinguer entre un homme bien mis et un autre homme bien mis quel est le vrai seigneur.

Cette respectable bourgeoisie de Paris, si renommée par sa bonté, ses vertus, sa modestie, sa candeur, son économie, fait place à une espèce d'êtres bizarres qui, n'ayant ni les moyens ni l'état des premières classes, emploient à un luxe

déplacé ce que leurs pères destinaient à vivre avec aisance Aussi leurs mœurs s'altèrent-elles par la nécessité de tromper pour faire des fortunes rapides. Il leur faut des dentelles, des fracs, des déshabillés, des habits de soie, des cabriolets, et les mêmes personnes, cependant, se contentaient au commencement du siècle d'un habit de drap, portaient des manchettes de mousseline et allaient à pied. Aussi ceux qui ne savent pas bien compter font-ils des banqueroutes fréquentes. La caisse des grands seigneurs et des hommes riches circule dans ces sociétés bourgeoises et lorsque leurs caissiers ne peuvent se faire payer de ceux auxquels ils prêtent des fonds, ils font banqueroute.

Les soupers sont rares actuellement parce que ce genre de luxe est le dernier qui occupe les hommes. Ceux-ci vont beaucoup à Versailles, beaucoup dans les sociétés de filles, et les dames qui ne savent pas être seules chez elles ou vivre en famille, vont aussi de porte en porte chercher leur souper. Les ambassadeurs, les personnes du premier rang en donnent les hivers, mais pendant l'été, les Princes, les grands et les hommes riches sont à la campagne.

Les bals sont charmants à voir; les jeunes personnes sont presque toutes jolies et dansent bien les contredanses. Elles sont mises à peindre; ce qu'on appelle les petits habits sont des ajustements très élégants de satin, ornés de gazes, de fleurs et de tout ce que l'art et le goût peuvent réunir de plus séduisant.

Les habits de campagne des dames sont à peu près des habits de bal. Des chapeaux de gaze, de paille, ornés de fleurs, de glands, des habits de toutes formes, de couleurs parfaitement assorties, des arrangements charmants de boucles et de tresses qui flottent avec grâce, des cheveux sans frisure mais tournés avec élégance; une hauteur modérée dans les coiffures, tout plaît dans le costume actuel des dames, excepté certain usage de faire descendre des cheveux droits le long des joues qui cachent les oreilles et une partie du visage, ce qui leur donne quelque rapport avec cette Sainte Face qu'on voit sur le Saint Suaire de Besançon.

On ne porte plus ni or, ni argent, ni pierreries, excepté dans les grandes fêtes de Cour où les paillettes, les diamants vrais

et faux et tout ce que le goût peut réunir de plus agréable et de plus magnifique se fait remarquer. Mais toutes les étoffes sont brillantes sans être solides; elles sont légères, de teintures fausses, et conséquemment ces habits qu'il faut recommencer souvent sont un objet de grande dépense.

Les hommes portent des cheveux très longs, au toupet et sur le haut de la tête, qu'ils ne frisent point; deux grosses boucles terminent leur chevelure. On voit peu de perruques et beaucoup de toupets artificiels. Toujours en habit de satin ou de ratine, ou bien dans le costume le plus magnifique, ils ne connaissent plus de nuances entre ces deux extrémités. Leur grande dépense est en fracs et vestes du matin; ils ne portent plus de robes de chambre, mais seulement une redingote blanche. Leurs habits de campagne sont toujours de drap uni avec des boutons variés à l'infini et véritablement charmants, sous lesquels on voit des vestes en camisoles quelquefois assez riches; leurs redingotes descendent sur les talons et ont trois ou quatre collets, l'un sur l'autre. Les chapeaux actuellement sont énormes, à bec court et avec des bords fort larges.

Les spectacles sont, en général, très faibles; la comédie française est réellement mauvaise et les acteurs sont d'une indolence incroyable pour se relever; ils ne font aucune dépense en décorations ni en accessoires, toujours nécessaires aux grands spectacles.

La comédie italienne est très médiocre.

Les opéras-comiques sont assez jolis, mais les doubles sont détestables et les comédies françaises par lesquelles on a suppléé aux bouffonneries italiennes n'en remplacent pas la gaîté.

L'Opéra, sans avoir des sujets du premier ordre, en a d'assez bons dans le second ordre. Les décorations, les habits, les ballets sont charmants et les régisseurs font de grands frais pour plaire au public; aussi ce spectacle est-il toujours rempli et les grandes tragédies vantées sans cesse par les enthousiastes de l'ancien goût sont admirées mais moins fréquentées que les ballets tels que *le Seigneur bienfaisant* et *la Double épreuve* qui offrent des tableaux très variés, très bien entendus, touchants, surprenants ou gais, qui sont soutenus par une musique peu estimée des connaisseurs, mais aimée de la nation. *Le Seigneur bienfaisant*, ballet en trois actes de Rochon de

Chabannes[1], mis en musique par Floquet[2] et *la Double épreuve* dont la musique est de Grétry[3] sont les nouveautés les plus agréables à l'Opéra.

Jeanne de Naples, tragédie de M. de la Harpe[4], et qui a des beautés, est le meilleur ouvrage de ce genre de l'année 1781. Je ne connais rien de beau et de neuf à la comédie italienne, excepté *Aucassin et Nicolette*[5].

Les concerts particuliers sont excellents parce que l'exécution est parfaite.

Les bâtiments s'augmentent toujours dans Paris, quoique avec moins de rapidité. On aura cette année deux salles neuves, une pour la Comédie française et une pour la Comédie italienne. La salle de l'Opéra est remise à la paix et, en attendant, on en a fait une charmante près de la Porte Saint-Martin. Les travaux de la galerie des tableaux aux Tuileries et de l'église de Sainte-Geneviève sont suspendus.

Le pavé de Paris devient très mauvais; les rues sont malpropres, mais elles sont passablement éclairées et la sûreté y est parfaite. On travaille à donner de l'eau dans toute la ville par le moyen d'une pompe à feu.

Les chemins sont en meilleur état qu'ils n'étaient, mais ils laissent encore beaucoup à désirer.

L'année a été très chaude et sèche; le dernier hiver n'a pas été froid et les mois de novembre et décembre ont été fort doux. La récolte en blé, dans le Nord de la France, a été bonne, les foins médiocres, les regains nuls. Dans le Midi, la récolte a été perdue par un brouillard; les vignes ont donné immensément de vin et de très bonne qualité.

COMTE DE CARAMAN

1. Rochon de Chabannes (Marc-Antoine-Jacques), 1730-1800.
2. Floquet (Étienne-Joseph), 1750-1785.
3. Grétry (André-Ernest-Modeste). Célèbre compositeur (1741-1813).
4. Laharpe (Jean-François de), auteur dramatique et célèbre critique (1739-1803).
5. Musique de Grétry.

VALET, DAME, ROI[1]

On eût dit que la prochaine venue d'un jeune roi rajeunissait Paris. Les femmes, de la douairière à la lycéenne, souriaient à un portrait innombrable, encadré de rubans rouge-vert-et-jaune dans les vitrines des magasins : gentil visage un peu poupin, uniforme de drap blanc à col cramoisi. Rue de Rivoli, je rencontrai Jules pilotant une petite rousse, inconnue de moi, qui brandissait deux vues de Santa-Vérita, la capitale du blond visiteur. « C'est quand même dommage que notre Président de la République soit un vieux! » soupira-t-elle. Cette même réflexion, formulée un peu autrement, ma sœur Lili l'avait émise à déjeuner.

Je n'avais pas revu Jules depuis les propos énigmatiques d'Huguette à son sujet. Mais là, sous les arcades, l'enfant rousse ayant couru au métro parce que « son oncle rentrait tôt et ne plaisantait pas », je marchai un instant avec mon ami et le félicitai de sa nouvelle conquête. Il sifflota et toucha sa perle, double signe de satisfaction. Je prononçai alors le nom d'Huguette. Je connaissais bien Jules : le gros visage rose, indifférent qu'il garda n'était pas celui d'un coupable D'ailleurs, jamais ni lui, ni moi n'avions violé les règles du jeu. Cette fois encore il s'en tenait au principe : « Qui renonce, renonce. » Huguette ne lui était plus rien. Je lui demandai s'il l'avait vue; il dit qu'oui, la semaine dernière, un soir au *Jimmy's bar*.

— Seule?

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er avril.

— Elle, oui. J'étais avec Ayaldo.

Il les avait présentés l'un à l'autre, tous trois avaient bu ensemble.

— Et puis, moi, j'ai filé. Sanchez ne parlait que de ses chevaux. Il espère que le roi en montera un avec lui au Bois. Sanchez qui monte comme un pied! Il se fera poser, je pense.

Jules ricana, jaloux. Oui, Jules était snob : il enviait même qu'on se fît « poser » par sa monture, si c'était lors d'une promenade intime avec une Majesté... N'importe, Jules semblait tout ignorer d'Huguette. Que devais-je donc soupçonner? Rien, sans doute. Il m'en coûtait de m'y résoudre.

Par discipline, je résolus de rentrer désormais au sein de ma famille, d'y prendre tous mes repas, de penser uniquement pendant huit jours, à la pâte de chiffons, à la pâte de bois, au Rives, au Hollande. Bref, de mûrir. Je n'avais plus le sou. Impossible de rien emprunter à Jules qui venait de perdre au baccara, par vanité, huit cent trente francs chez un jeune Chilien qu'il croyait plein de race. Il me l'annonça, faraud mais très ennuyé, en me quittant. C'est donc au foyer paternel que m'atteignit le surlendemain un bleu d'Huguette m'imposant un rendez-vous urgent dans notre bar favori.

D'emblée elle fut au cœur du sujet. Le visage un peu contracté, elle dit avec véhémence qu'il lui fallait me demander... que j'étais « le seul qui fût assez ... qui ne fût pas comme ces garçons qui ... ». Ce préambule me fit craindre pire encore que le chiffre qu'elle exhala soudain, comme exténuée.

— Il me faudrait quatre cents francs. Ou quatre cent cinquante, comme tu voudras...

Bien qu'elle me laissât gentiment le choix, je pris une attitude consternée. Ma pension évaporée depuis huit jours me laissait à sec. Je devais même de l'argent à mon concierge. Quatre cents francs, c'est beaucoup, surtout demandés par une personne qui a tout l'air de vous quitter! Cependant elle s'énervait.

— Une dette à régler, Huguette?

— ...N...non... Mais très sérieux quand même.

— Et... c'est bien pour toi, Huguette, que tu cherches cet argent?

Elle parut si outragée que j'expliquai vite :

— Cela pourrait être pour une amie. Ou pour ta famille...

— Ah bon! — fit-elle dignement. — J'ai cru que tu te figurais qu'un monsieur... C'est pour moi. Enfin... oui... pour moi.

— Ta santé? Un traitement?

Elle parut stupéfaite, je respirai.

— Quatre cents francs, pauvre chérie! Où les trouver? Je te jure...

Comme je ne questionnais plus, elle s'expliqua : certains achats urgents indispensables (ses yeux s'allumaient), elle n'avait plus rien à se mettre.

— Moi qui aime tant ce joli tailleur, Huguette, et ce chapeau! Ils sont tout neufs!

Je reçus un tel regard de pitié que je mesurai ma sottise d'homme. Elle énuméra :

— Il me *faut* des bas, des gants, une robe du soir.

— Ah! tu vas au bal? — lui dis-je finement; mais son visage dédaigneux, anxieux aussi, me fit changer : — Huguette, si je voyais le moyen...

— Je t'assure, Georges, que j'ai réfléchi avant de t'écrire. On te tient serré, je sais; mais tu as été très gentil plusieurs fois... Et puis tu me portes la veine, il me semble.

Cette idée ne me plaisait qu'à demi, mais Huguette avait repris son air de pureté irrésistible.

— Moi, je ne tiens pas beaucoup à l'argent, Georges. Reconnais-le.

Oui, elle était discrète, vraiment, comparée à tant d'autres. Que ses yeux châtaigne, sa moue d'écolière me rendaient faible! Des souvenirs montèrent à l'assaut de ma résistance; des images, le parfum de ses cheveux. Je me rapprochai, sur la banquette, autant que possible de son corps, connu de moi :

— Georges, vois-tu, je ne veux pas demander à Jules. Il se gobe trop. Et puis il est un peu rat.

Il me plut de la voir si perspicace, et je lui dis, électrisé, en pensant à une autre chose, que je ferais l'impossible.

— A la rigueur, — reprit-elle en écartant ma main de ses genoux, — il y aurait monsieur de Ayaldo. Mais je le connais à peine... Et s'il racontait...

— Sanchez! D'abord il est plus qu'occupé par Clara.

— Je sais, — dit-elle, supérieure. — Clara me parle quelquefois.

— Mais que vient faire Sanchez là-dedans?

Elle haussa les épaules comme quelqu'un qui a parlé au hasard. Et soudain, tournée vers moi :

— N'est-ce pas, Georges, tout de même, nous deux, depuis deux mois... As-tu oublié? — elle me regarda profondément et se mit à rectifier ma cravate, avec une douce légèreté. — En tous cas, moi, je m'en souviens... Non! Je ne pouvais parler qu'à toi — et enthousiasmée : — Oh! c'est merveilleux ce que tu fais pour moi.

— Ne suis-je pas plutôt ridicule?

— Ridicule? Je te jure que c'est joliment sérieux, — murmura-t-elle.

— Avoue, tu te maries? — repris-je.

Elle eut ce même petit mouvement d'épaules, un rire hésitant, m'embrassa puis resta les yeux baissés. Aussitôt je perdis la tête, je lui promis de me multiplier pour trouver la somme. Elle m'étreignit l'avant-bras. Vite je pris congé : il me fallait combiner, j'allais me mettre en chasse. Je crus qu'elle allait parler : à mon tour, je l'embrassai, car j'en savais assez déjà, ou trop : il est des moments où il faut laisser se taire un être aimé, de peur qu'il ne nous dise la vérité ou un mensonge qui, l'une comme l'autre, nous empêcheraient d'aimer encore.

Cette somme, où la pêcher? Et qu'en ferait Huguette? Loin d'elle, dehors, je repris un peu de jugement : je restais seul en face de ma promesse. Avais-je promis? Hélas, oui; ou à peu près. Or, en ce cas, l'à-peu-près même suffit à nous faire traiter d'imposteurs, si nous faiblissons. Quand donc les femmes, qui assurent n'avoir aucune confiance en nous, cesseront-elles d'enregistrer au vol notre plus vague parole comme si elles ignoraient ce qu'il y a de fortuit, de négligeable dans une intention masculine? C'est presque manquer de bonne foi que de croire en nous sur-le-champ, pour mieux nous lier. Je m'étonnai moi-même de ces réflexions dictées par la sensation désagréable d'avoir donné à Huguette une

sorte de chèque sans provision. Tel était le trouble que jetait en moi cette enfant, plus chère encore depuis que je l'avais abusée et qu'elle m'avait tant remercié. Moi qui n'avais rien! Je foulais fébrilement les trottoirs comme vers un but assuré. Or j'errais. Peut-être me fuyais-je un peu moi-même. Quatre cent cinquante francs, Jules décavé... On promet toujours trop vite! J'eus envie de lancer à Huguette un de ces petits bleus, rapide arrière-garde qui couvre si bien une retraite. Mes quelques billets d'économies, reliquats d'étrennes anciennes, je les avais jetés dans l'achat récent d'une bibliothèque d'érable et de deux flambeaux Directoire.

Je traversais à ce moment le bas de l'avenue de Messine, sous l'œil de bronze de l'incroyable Shakespeare qui semble ne chercher là qu'un effet de cuisses et de cape à traîne. Et je vis soudain quatre jeunes Anglaises, le nez levé, différentes de mise, égales de fraîcheur printanière. Elles faisaient penser à des *muffins* blonds. Nul ne les chaperonnait, ne les protégeait. Je les voyais abandonnées, touchantes. Leurs cheveux sans artifices, noués d'un ruban brun, caressaient des dos innocents vêtus de *tweed*. Elles attendaient peut-être le tram à air comprimé Auteuil-Madeleine, peut-être autre chose. Leur grand compatriote, seul, veillait sur elles. Leurs jambes, dont on ne voyait qu'une très petite part au-dessus de la cheville, s'annonçaient droites, dures, faites pour l'allégresse des enjambées à travers des pelouses fraîches. Je ne sais comment cette vue me fit me ressaisir. Depuis quelques jours, je pensais beaucoup trop à Huguette. « Cela fausse tout... » me dis-je reprenant conscience de ma dignité, sentiment salubre, même quand on le fait intervenir au hasard. Ma dignité n'exigeait point que je fusse débonnaire à l'égard d'Huguette qui, évidemment, s'en allait. Pourquoi concentrer ma sollicitude sur elle? Il existait tant d'êtres à aimer, qui n'avaient personne en ce jour de tendre avril et regardaient des statues, et attendaient. Je pris la rue de la Boétie, résolu au « bleu » de dérobade. Au seuil du bureau de poste, j'imaginai les yeux d'Huguette, puérils, un peu gourmands, sa bouche... Il y avait une autre poste rue Pierre-Charron : j'irais jusque-là en flânant... Et ce soir-là, je n'écrivis point.

Le lendemain, j'eus la migraine et, par hasard, beaucoup à faire au bureau. On ne dit pas assez combien un mal de tête influe sur l'optimisme amoureux. Ma vie me parut piètre, génératrice de mille ennuis mérités; Jules était, en somme, très peu intelligent. En sa compagnie je me ravalais. Mes goûts devaient affliger mes parents et même oncle Sylvain, homme bon, mais homme de devoir.

Un peu avant six heures, je quittai le bureau, excédé de moi-même.

— Tu as une mine de quatre sous, — me dit mon père, distant. — Où vas-tu?

— Marcher un peu. Puis rendre visite à mon parrain.

— Excellente idée.

Or mon idée allait plus loin : demander à l'oncle Sylvain que d'importantes affaires avaient retenu à Paris, de m'emmener quelque temps à Nancy travailler avec lui. « Métallurgie ou papier, avait-il dit récemment chez nous, c'est tout comme! Ce qui compte, c'est la méthode. » — « Oui, la philosophie des affaires », avait ajouté papa. Une absence me serait salubre. De loin j'écrirais facilement à Huguette mes regrets, sans être dupe jusqu'au bout. J'avais encore mal à la tête : je pris l'omnibus pour l'Opéra.

Il avait plu au début de l'après-midi, mais le ciel était pur et des nuages, un peu rosés déjà, couronnaient les Galeries Lafayette où des vagues de dames déferlaient sur les coupons, les occasions, les premiers chapeaux de paille, immenses. Moi, j'allais parler sérieusement à l'oncle Sylvain : sous sa rudesse provinciale, il avait tant de finesse de cœur! Peut-être me comprendrait-il à demi-mot; ensuite il persuaderait mon père de me laisser partir quelques jours au moins. Quelques jours, ce serait assez. J'enverrais alors le pneu à Huguette... Mais ainsi je ne connaîtrais jamais le mot du léger mystère entrevu et qui m'enfiévrait malgré tout... Tant pis! Je prendrais le large et donnerais par surcroît une marque d'indépendance, de courage, de dignité. Ce mot, chaque fois qu'il me revenait, me plaisait davantage. Et ma migraine se dissipait. Il était six heures quand je descendis de l'omnibus; les fiacres ouverts baguenaudaient, on vendait de la jonquille au coin des rues. Les jeunes femmes n'avaient plus l'allure précise, la vitesse

bien réglée qui, en hiver, les mènent d'un point à un autre. Les unes se hâtaient, le cœur sûrement plus rapide aussi de se savoir attendues ou d'espérer l'être. Les autres, en revanche, ralentissaient comme pour ne point briser les liens encore mystérieux par quoi le crépuscule commençait à les unir avec la saison — ou pour ne pas effaroucher dans leur sillage la chance d'une rencontre invisible avec l'amour. Ces choses, je les percevais peu à peu, non sans douceur. Mais, soudain, il me sembla que tout, les rues favorables surmontées d'un chemin de ciel, les fenêtres en haut des immeubles, béantes sur des clartés orangées, et les marronniers blancs des Tuileries, et les premières formes penchées à des balcons de « quatrième » — que tout, jusqu'au reflet des bijouteries dans les ruisseaux vifs le long des trottoirs, que tout parlait exagérément d'intrigues faciles et de tentations. Mais désormais je n'étais plus, moi, si aisé à enjôler. J'allais chez l'oncle Sylvain, d'un pas ferme. C'était son heure de travail favorite après les courses de la journée — il me l'avait dit. Je franchis donc le porche du Monumental, rue Castiglione.

Derrière des glaces qui battaient, à un concierge plus noble qu'une Majesté, mais accessible, je demandai si M. Sylvain Durailler pouvait me recevoir. Tandis qu'un petit téléphone alertait le troisième étage, mes yeux mesurèrent les hautes parois de marbre, les corniches dorées, et je mis l'un de mes gants. Je regrettai presque de n'avoir pas mon haut de forme. Pour un oncle — la correction même — qui vouait au protocole de Paris un respect nancéen, mon melon était médiocre, à cette heure des visites et des cercles. Sur des tapis genre Orient d'une extrême épaisseur, entre des guéridons et des fauteuils, je regardais passer des étrangères somptueuses, pas très fraîches, hélas! dans leur boas de plume, des chasseurs à brandebourgs et des messieurs peut-être américains, d'une importance indéniable, à voir leur chaussure superbe et sobre, leur sérieux, le mutisme empressé des gens autour d'eux. Oui, je voyais ici, de la vie, le côté vraiment solide, un peu lugubre, mais d'une certitude impressionnante. Les petits hôtels borgnes m'avaient pris assez de temps comme cela!

— Vous pouvez monter, monsieur.

L'ascenseur, aidé par un gamin en tenue, me happa, puis

s'éleva lentement comme un ballon captif. Dans des bandes de miroir biseauté je me vis plusieurs fois, l'œil un peu cerné, la mine perplexe. Qu'allais-je dire? Nancy? Un départ? Pas tout de suite peut-être, pour qu'il ne crût pas que je tenais à fuir Paris.

Dans un vaste couloir, quand je frappai à la porte prescrite, une voix, la voix contractée de l'homme qui médite et qu'on dérange, demanda si c'était bien moi, Georges, et enfin me dit d'entrer. Dès le seuil, sous trois tulipes électriques, l'ample chambre vide, au plafond blanc et or, me parut un sanctuaire de damas et de velours ponceau. Où travaillait mon oncle? Soudain, à gauche, près du cabinet de toilette, je vis un personnage en gilet de dessous et caleçon gris perle, chaussettes de soie, escarpins neufs, qui, assis sur un pouf, s'escrimait contre les manchettes d'une chemise de soirée. C'était mon oncle et ces mots furieux m'accueillirent :

— La sacrée blanchisseuse de Nancy me les fait plus dures que mes aciers! Elle me rendra fou.

Déconcerté, j'aperçus, disposés sur le lit vaste, l'habit, le gilet blanc et, à côté, dans du papier transparent, un gros œillet-boutonnière à tige argentée. Ce n'était point dans un labeur austère que je dérangeais ce sylvain. D'un signe il me fit asseoir et, enfin vainqueur de l'empois et de ses boutons en fer à cheval d'or, me regarda comme jamais. Quant à moi, un étrange détachement, une sorte de gaîté me revenaient avec la sensation que l'ordre social n'est qu'un vain mot. Sur l'aile d'un chapeau-claque, au milieu de la cheminée, se pliaient des gants admirables. Je ne demandai même pas à mon oncle si je le troublais : sa corpulence mi-vêtue créait une complicité entre nous. La moustache effilée poivre et sel avait un retroussé galant : son visage sans lorgnon paraissait nu. Avisant ses bretelles de moire, je crus rêver. Ce n'était plus du tout mon parrain aux conseils parfaits, de qui les trois filles — dix-huit, dix-sept, seize ans — avaient les mêmes bottines à boutons, les mêmes robes écossaises, les trois mêmes caractères gelés. J'étais chez un inconnu, extrêmement sympathique; l'œillet nous faisait faire connaissance, abolissait toute hiérarchie. O stupeur, sur la table de toilette, je vis un monocle à ruban.

— Qu'est-ce que tu viens fiche ici? — me demanda-t-il rudement. — Me parler d'affaires?

La vie, soudain, changeait pour moi d'aspect, devenait plus généreuse en surprises...

— Ah! Ah!... — reprenait-il avec douceur (il nouait sa cravate de piqué et riait, peut-être un peu gêné). — Enfin, à présent tu es un homme...

Cher parrain! Oui j'étais un homme et j'allais le lui prouver — et même un homme faible. Le fixant, je lui lançai tout d'une haleine, à la fois pressant et désinvolte :

— Oncle Sylvain, vous seul pouvez me comprendre. Voudriez-vous me donner quatre cent cinquante francs?

Je dois dire qu'il broncha, mais j'avais fait le plus difficile. J'ajoutai un flot de paroles :

— C'est une somme, bien sûr! Vous devez me blâmer, je m'y attends! C'est une folie d'un jour... Seulement, n'en soufflez mot, je vous supplie! Ah! j'étais bien sûr que vous me comprendriez... comme je vous comprends.

Je crus le voir sourire à peine, cligner de l'œil. Mais, soudain terrible :

— Au moins tu n'es pas joueur? Non? Alors bien. C'est donc une femme? Parfait — il se reprit, en boutonnant son gilet. — Parfait... non! c'est absurde! Cinq cents francs, à ton âge!

— Quatre cent cinquante.

— Laisse-moi! C'est le demi-billet. A ton âge, mince et gentil comme tu l'es...

Sa voix avait baissé, un peu mélancolique; il me regarda tendrement. Il hésitait, en manches de chemise. Derrière lui, les rideaux de damas, tirés, formaient un beau fond rouge, ondulé. J'eus la certitude que jamais plus je ne contemplerais ainsi mon parrain.

— Cher! Cher oncle! — fis-je, baissant modestement les yeux.

— Je n'ai jamais vu gaillard plus insolent! — jeta-t-il.

Et il avança la main, sa bonne main ornée d'une grosse bague chevalière, vers un portefeuille bombé, près de l'œillet.

— Cher parrain, si je pouvais vous raconter...

— Il ne manquerait plus que ça! — répliqua-t-il avec son air habituel, conscient de ses devoirs. — Tiens!

C'était le billet demandé.

— ... heureusement que je n'ai pas de fils : je ne saurais comment m'y prendre.

— Tandis qu'un filleul... — proposai-je.

Tourné vers son miroir, il me lança sans me regarder :

— Fais-moi le plaisir de ne pas aller dîner ce soir chez Drouant!

— Bien, mon oncle.

Aussitôt il m'ordonna de déguerpir. En cette seconde, il me plaisait tant que je me fusse presque fait tuer pour lui.

Un quart d'heure après, un taxi me jetait à l'*Hôtel Select*, encore tout étourdi par ma propre volte-face. Je demandai Huguette; elle était là, les prodiges se succédant. J'avais résolu de ne pas allonger la scène avec elle : j'y gagnerais en grandeur. Elle me reçut debout dans la chambre aux hirondelles. Un regard excité m'accueillit. Sans un mot, moi si bavard, je lui tendis le billet de banque. Oh! n'y lirait-elle pas que je l'adorais? Je crus qu'elle allait s'évanouir. A mes épaules elle agrippa ses deux mains dont l'une froissait le précieux papier. Et, l'air pathétique, elle murmura :

— Cinq cents! Tu es merveilleux!

Mon cœur battait.

— *Remember!* — lui dis-je alors comme dans les *Trois Mousquetaires*, un livre qu'elle savait par cœur.

— On se reverra, Georges, — reprit-elle, aussitôt absente.

Elle me pria de la laisser sur-le-champ.

Ma dignité — de nouveau — me forçait à obéir. Ce soir-là, décidément, nul ne voulait de moi. Débordant d'amertume je regagnai la maison. Je ne m'apercevais nullement que le bonheur d'une bien-aimée fît le commencement du mien. Mes parents dînaient en ville, je rejoignis à table ma petite sœur qui, elle, me garda près de son jambon, de son macaroni, de sa compote. Elle avait vu passer le roi en daumont aux Champs-Élysées. Elle me demanda, le visage étincelant, ce que j'en pensais. J'allais avouer que je n'en pensais rien, mais je me sentais si seul que je feignis de m'associer à sa ferveur de treize ans, pour que Lili ne fût pas déçue et que je fisse une deuxième heureuse, moi si triste. Elle eût même voulu que je lui expliquasse par quel curieux hasard le

piqueur de l'Élysée s'appelait Monjarret, et si c'était un pseudonyme?

Dès lors je résolus de laisser à la Fortune, si tel était son bon plaisir, le soin de me ramener Huguette. J'alternais entre la conviction d'avoir été dupe et l'idée que j'avais noué ainsi des liens secrets entre l'absente et moi. Un cœur abandonné connaît de ses inconséquences-là. Au bureau, avec un nouveau zèle, je me jetai dans les affaires, et proposai même d'aller faire un stage chez Van Gelder, voire au Japon. Et comme tout bon sentiment porte en soi une récompense, j'eus pendant plusieurs soirs passés en famille les sensations édifiantes d'un fils prodigue; j'entrevis même ce que pourrait avoir d'exaltant une année de service militaire. J'étais en pleine ascension morale.

Est-ce de la sorte que je parvins à maîtriser en moi la jalousie, sœur sournoise de la solitude? Et puis, de qui eussé-je été jaloux? De l'inconnu? C'est presque n'être jaloux de personne. Pourquoi ne point imaginer qu'Huguette avait obéi simplement à un caprice d'enfant coquette pour qui une robe est une friandise qu'elle ne s'offre qu'à elle-même? Mais l'air mystérieux, gauchement détaché, qu'elle avait pris — son excitation surtout — me causaient par instants le malaise que connaît quiconque se croit relégué en marge de l'amour sans même savoir à qui s'en prendre. Il est cruel certes — mais apaisant — de pouvoir donner un visage à sa rancune. Mai est le mois où il est d'autant plus douloureux d'être lâché, que l'on est si fort enclin soi-même à être infidèle. Infidèle à Huguette? Je ne le fus pas, en fait : je gardais le souvenir d'une demi-confidence, comme un privilège. Non, elle ne m'eût pas demandé de l'argent pour s'élancer ensuite, plus belle, vers un autre. Tout, en elle, témoignait de cette loyauté que nous aimons à supposer chez une petite amie et qui nous permet de nous dire, l'amour-propre à l'aise, qu'elle peut nous quitter demain, mais ne nous trompera jamais. Bref, après deux jours, je conclus négligemment, en sautant du Panthéon-Courcelles, que j'avais été grand et que c'était chose élégante, bien que je me sentisse encore un peu jeune pour ce rôle-là. Je me prétendis même satisfait. Je ne ferais

pas le policier derrière Huguette; je préférais demeurer ignorant, généreux, un peu amer. Mais j'aurais soin de tout cacher à Jules, incapable de percevoir la beauté de mon geste, qu'il eût jugé plutôt niais.

En approchant de chez moi, je vis devant la porte cochère la silhouette cambrée, à chapeau-tube, d'un jeune homme en redingote. Il me semblait perplexe.

— Très cher ami! — me cria-t-il en roulant les « r ».

Sanchez de Ayaldo me souriait de ses admirables dents méridionales, me tendait une main étroitement gantée de crème à baguettes noires. Tout, en lui, éveillait une idée de gala : sa cravate plastron pervenche pâle, les turquoises de ses manchettes, et jusqu'à ses immenses yeux, aux cils de soie. De sa voix un peu roucoulante, il parlait, parlait, sans remuer d'une semelle. De quoi parlait-il? Du beau temps, de la joie qu'il avait à me voir, de la France, même, dont la capitale, Paris... « Parrris »...

— Charmant Ayaldo! — dis-je, pour l'arrêter.

Il n'y avait point à s'y méprendre : mon arrivée comblait les vœux de mon étincelant ami, moins expansif en général. Son éloquence, à vrai dire, me parut seulement préparatoire : mousqueterie avant l'action. Soudain tomba un silence : Ayaldo regardait la porte cochère sans bouger.

— Voulez-vous monter chez moi?

— Oui, — fit-il gravement.

Dans l'ascenseur, il tamponna son front avec un mouchoir supérieurement parfumé. Il avait l'air si digne que je me demandai si j'allais être mêlé à quelque affaire d'honneur.

Ma jolie chambre, au bout de l'appartement paternel, donnait sur le coin de la rue Magellan. Je l'avais arrangée en fumoir-bibliothèque. Mon lit, le jour, formait divan. La pièce n'était pas mal. Je dois avouer pourtant une lampe de Gallé en chardons translucides, une chasse au renard de Cecil Aldin, et une eau-forte en couleurs de Fritz Thaulow — une écluse — achetée rue de Sèze.

— Je les trouve très belles, — fit Ayaldo impénétrable.

Que me voulait-il? Assis dans mon gros fauteuil, il chassa, d'un profond soupir, à travers la chambre, la fumée de sa

muratti, et refusa tout breuvage, même un thé sans malice. Observant alors sur ses joues mates une sorte de feu, j'allais lui demander s'il avait trop chaud — mais il m'expliquait justement qu'après une heure et demie d'attente au bar de l'Élysée Palace, il pouvait déclarer qu'il n'y avait en somme aucune différence notable entre les six années et nuances de porto dont se vantait si fort Félix le barman. Et, du même élan, il se mit à me parler femmes, dans le vague, mais avec une sorte de grandeur.

— Jé né sais pas, — disait-il, — si toujours elles méritent la totale courtoisie de l'homme de premier rang. Mais l'homme de premier rang est courtois pour se plaire à lui-même.

Il disait : *loui mêmé*, et s'était levé. Je voyais sur le rose du ciel qui emplissait la fenêtre se détacher son front aux cheveux plantés bas, son nez noble, son beau menton.

— N'importe, — poursuivait-il d'une voix amollie. — Pourquoi le cacher? Telles quelles je les aime fort et tendrement, surtout dans votre exquise patrie.

Depuis longtemps, contre l'avis de Jules, je pensais que notre camarade était romanesque. Ses dégustations récentes l'aidaient sans doute à l'avouer. Il promenait de loin sur mes livres son regard sentimental et, je crois, myope. D'ailleurs il ne faisait plus très clair. J'allumai l'électricité parmi les chardons et ensuite sous un petit abat-jour à volants liberty. Alors Ayaldo prononça que Paris est une ville terrible et adorable.

— Paris, en tous cas, Sanchez, doit beaucoup vous donner... A quelqu'un comme vous!

Il était fort intelligent, Ayaldo : je regrettai aussitôt ma sotte réflexion que, courtois à l'extrême, il ne fit point mine d'avoir entendue.

— Est-ce la longue attente au bar qui vous fait soupirer?

— Ah! Georges! le printemps n'est pas que la saison des tourterelles (ce mot, il le roucoula vraiment.)

— Elle est aussi celle des lapins, — fis-je, derechef honteux de moi.

Il secoua la tête :

— ... Ce n'est pas exactement cela.

Alors, pour l'encourager :

— Cette redingote parfaite, Ayaldo, vient de chez Truelle?

— Oui, — répliqua-t-il; et, se levant : — Ces journées sont quasi protocolaires, même pour moi.

Devant ma petite cheminée, entre mes deux flambeaux, il se tenait si droit, si correct — du noir brillant de sa chevelure au même noir brillant de ses bottines vernies — que je crus voir une de ces photographies officielles, prises dans la tribune d'honneur, pour *l'Illustration*, au moment où chacun se sent ennobli parce que le drapeau défile. Je me levai aussi, impressionné.

— Vous avez sans doute vu plusieurs fois Sa Majesté? — dis-je alors pour animer le silence.

Il eut un sourire d'une discrétion, d'une distinction! Puis il soupira : ce jour même il avait pris part à un déjeuner intime de soixante-quatre couverts. Après quoi une artiste du Français avait récité plusieurs fables de La Fontaine.

— Et... le roi se plaît... ici? — dis-je poliment.

Aussitôt sur le visage de mon visiteur tomba ce merveilleux air absent qui est l'une des ressources de la « carrière ». Haussai-je légèrement les épaules sans le vouloir et cela suffit-il à ressusciter notre Sanchez habituel? Sa figure se détendit un peu et, se rasseyant, il me confia :

— Le roi se plairait mieux encore s'il voyait moins de ministres et plus de Paris même...

— Oui, — dis-je. — Les magasins, les petites dames... les théâtres... Mais un roi, forcément...

Alors d'un coup, l'expression hautaine, hermétique, de Sanchez me fit mesurer l'incongruité d'un tel propos, et je fus sûr d'avoir manqué de tact, donc touché juste.

— Vous ne concevez pas, — fit-il, — ce que le rôle d'un diplomate...

Il m'assommait, lui, son grand style, son accent pompeux. Je rompis les chiens :

— Voyons! Que vouliez-vous me dire? Des ennuis de cœur? Ah! je vous comprends. J'en ai eu moi-même ces temps-ci.

Il me dit : « Pauvre! » avec une telle sympathie que je tressaillis : était-ce lui, le séducteur d'Huguette? Non : il m'eût évité. Il se taisait. Je brûlais de l'interroger — d'au-

tant qu'on ne dérange pas quelqu'un pour venir se taire chez lui. Mais il fallait de l'adresse : je parlai de Clara.

Aussitôt, je vis Ayaldo se décontracter dans le fauteuil. Me tendant un immense étui plat, il se mit à fumer d'une bouche souriante. Les beaux ongles polis pianotaient sur la peluche. Clara... J'avais vu souvent avec Sanchez-aile-de-corbeau, ce ravissant mannequin doré de chez Queuillet. (A vrai dire, elle n'était pas mieux qu'Huguette : plus blonde, un peu plus régulière, plus chic aussi, grâce à plusieurs toilettes offertes par « la maison » et peut-être grâce au budget d'Ayaldo. Mais elle rappelait mon ex-bien-aimée : le même élancement d'une plante mince et ronde, une façon de ne jamais se tromper sur un chapeau, de savoir, sans hésiter, manier soudain le luxe pourvu que le luxe y consente.) Évoquer Clara, c'était presque parler d'Huguette, ô triste joie! Sanchez, d'un ton pénétré, répondit :

— Clara est parfaite.

— Un peu le genre, Ayaldo, de quelqu'un dont vous avez fait la connaissance, je crois... Une amie à moi, Huguette.

Aucun doute : il sursauta.

— Elle est bien jolie, — fit-il.

Encore aucun doute : il était perplexe. Mais non pas comme un amoureux. Je me tus, il se décida :

— Huguette Laroche? C'est cela. Clara l'a vue, je crois.

Et, soudain sérieux :

— Qu'est-ce que vous pensez de ces petites-là?

— Elles sont exquises, — fis-je prudemment.

Il m'énuméra non sans ferveur quelques-uns des mérites, visibles ou non, de Clara.

— Ne les trouvez-vous pas assez honnêtes, Georges? — ajouta-t-il avec feu. — Et bien discrètes, en somme?

— Discrètes?

Un étrange silence me répondit. La figure un peu exotique de mon ami s'était refermée. Et je me demandais si un tel enthousiasme à l'égard de mes jeunes compatriotes — et ces silences mêmes — n'étaient pas une forme de courtoisie diplomatique.

— Oui, — reprit-il. — En causant avec mademoiselle Laroche, l'autre soir, je lui ai vu tant de tact...

— Sans doute...

— Moi, cher ami, je n'ai jamais eu d'ennuis avec la famille de Clara.

— Tant mieux, Sanchez. Moi non plus, je dois l'avouer, avec celle d'Huguette.

— Ah! bon. Parfait! ... Et puis elle est d'un charmant romanesque — il prononçait « rrromanesque » — très parisien. C'est rare qu'on ait tant de romanesque avec une si bonne santé. Car elle a une très bonne santé. n'est-ce pas? Comme Clara.

Il me parut que Sanchez avait un peu perdu le nord. Mais il me guettait d'un air si interrogateur que je déclarai qu'en effet, Huguette se portait fort bien et avait, entre autres dons, un estomac incroyable. Il hocha la tête.

— Est-ce pour un mariage? — lui demandai-je en souriant avec grâce.

Mais sa mine me stupéfia. Il s'était levé :

— Je vous tiens pour un gentilhomme!

Flatté, je lui fis de la main un geste qui lui retournait la politesse.

— Voyons, Ayaldo! Huguette vous plaît, vous me parlez d'elle comme au hasard, pour voir si j'y tiens encore... C'est très correct. Pourquoi nier? Votre démarche me touche. Mais, je l'avoue, je supporterais mal de voir un ami... Vous me permettez de dire : un ami...

— Ami? Certes, ami! — dit-il avec une telle ampleur, que je me crus dans un drame romantique.— De la part d'un ami, ce serait indigne! Mais il n'est pas question...

Il arpentait la chambre, se heurtant aux meubles. Je lui dis merci : je trouvais ce dialogue à la fois noble et rassurant.

— Ah! — ajouta-t-il. — Croyez bien qu'elle m'est sacrrrée!

Je ne lui en demandais pas tant. Il tira d'un exquis gilet de drap perle, sa montre, y lut par bonheur qu'il était tard (il m'agaçait tout à coup). Il me livra son regard noir, sibyllin et pourtant loyal. Je serrai sa main avec le soulagement que nous valent certains départs d'amis. Dans le vestibule où il retrouva son huit reflets officiel et une canne à pommeau d'écaille, il prononça :

— Vous avez ma fidélité, ma gratitude, ma haute opinion.

Je le vis si grave qu'il me sembla que la mort seule pourrait nous séparer. Mais peut-être que la subtile gamme des portos donnait aux sentiments d'Ayaldo leur intensité.

Quand je fus seul, l'image réconfortante de Jules me revint, de Jules si perspicace, de Jules, en tous cas, si proche de moi, facilement abordable. Peut-être m'expliquerait-il... J'allais m'élancer chez lui. Ce soir-là, mes parents recevaient à dîner des hommes d'affaires et leurs épouses. L'appartement était en rumeur. On m'avait donné congé, grâce au ciel. Maman faisait des bouquets dans la salle de bains avec l'aide importune de Lili. Elle me cria de venir les embrasser avant de sortir, ce que je fis avec tendresse, mais vite, en prodiguant des éloges distraits à des iris, à des pivoines. Puis de l'antichambre, comme j'enfilais mon pardessus, je jetai, par une porte entr'ouverte, un regard sur la longue table de la salle à manger déjà brillante de cristaux, attendant ses desserts, ses fleurs, puis ses majestueux convives. Que ma liberté, à moi, serait ravissante! Je dînerais avec Jules, ou seul. Peut-être même l'amour me sourirait-il d'une manière nouvelle...

A ce moment, la clé paternelle tourna dans la porte d'entrée. Une dépêche à la main, l'auteur de mes jours parut. Avec son air des moments où toute discussion est un crime, il m'annonça que l'oncle Sylvain était souffrant et que je devais faire le quatorzième. C'était une grande chance, ajoutait-il, que je ne fusse pas parti : d'ailleurs, il serait capital pour mon avenir que je fisse dès ce soir-là, des frais... Mon avenir! Sardonique, je souris.

***

C'était il y a longtemps. Les souvenirs se sont ranimés et je regarde sur un petit écran imaginaire danser les personnages que nous fûmes. Bien des détails sont évanouis, d'autres, ressuscités, m'étonnent. Dans ce singulier et touchant désordre je trouve de quoi me moquer un peu, ou de quoi rêver pour combler certaines lacunes de la mémoire. Comment, jadis, ai-je conservé ce pneumatique, découvert à l'instant au fond d'un tiroir avec d'autres lettres qui sont, elles, bien mortes?

Et voici un autre témoin : une carte postale. Le pneumatique est froissé; j'avais oublié l'écriture un peu primaire qui montrait une ou deux velléités d'élégance. L'*H* majuscule d'*Huguette*, par exemple, n'est pas sans hardiesse.

10 mai 190...

Cher Georges,

Pardonne mon silence depuis huit jours. Voudras-tu bien me voir d'urgence? Mais sois tranquille je n'ai plus rien à te demander. Viens me trouver à mon nouvel hôtel, 11, rue des Saussaies (*Modern's*) j'ai déménagé. Il faudrait se voir *sans faute*.

Malgré tout, ta

HUGUETTE

Je t'attendrai aujourd'hui jeudi dès 5 h. 45, viens après ton bureau.

Ce jeudi était, je pense, le surlendemain du beau dîner de politesses, chez mes parents.

Le *Modern's*, quoique exigu, témoignait d'un grand progrès dans la situation d'Huguette. Il possédait, dehors, un embryon de marquise et une porte en acajou — peu large, mais virante, chose nouvelle alors. J'avais été mis en retard par un important service d'ordre, avenue Marigny. Encore agité de ma dispute avec un agent, je regardai peu le vestibule serré, coupé d'un tapis. Pourtant je remarquai que tout semblait neuf, tout : même, derrière un bureau verni, la jeune demoiselle à haute coiffure, à col très haut, et le petit escalier en spirale, si blanc. Le groom-concierge, lui aussi, lui surtout, avait l'air tout neuf. Je lui demandai mademoiselle Laroche, avec la conviction qu' « Huguette » à présent était perdue.

— Qu'est-ce donc? — intervint la secrétaire.

Deux mots chuchotés par le groom, et elle me pria, d'un air informé, « d'attendre au salon que l'on prévînt Mademoiselle ». Décidément, nous n'étions plus à l'*Hôtel Select et du Passage*. Le groom, ouvrant une porte à petits carreaux et brise-bise, m'introduisit auprès d'un palmier sur socle Empire dans le « salon » où l'on n'aurait pas eu la place de déployer ensemble deux tables à jeu. En revanche, le fauteuil, la chaise étaient de velours canari, et Empire eux aussi, avec bronzes, comme le guéridon et le tabouret *x*. Chose étrange, le palmier abritait sous ses feuilles une harpe, issue de quelque Trois-

Quartiers, mais qui complétait, en l'encombrant, le décor achevé par madame Récamier, les pieds nus dans un cadre à palmettes.

Fort nerveux, j'essayais les cordes molles de la harpe quand Huguette entra derrière moi. Qu'elle était jolie, et bien mise, tout simplement. Un tailleur mastic à longues basques (elle portait à ravir le tailleur); au revers une petite touffe de bluets artificiels; une blouse crême à jabot de dentelle plissée, retenu sur le sein gauche par une broche à trèfle de corail pâle — un cadeau de moi. Huguette n'avait pas de chapeau. A travers le store de filet, un reflet de soleil couchant cuivrait doucement les cheveux très bouffants sur le front et son chignon — ce chignon qui « de mon temps » tenait si mal. Jamais la belle torsade acajou naturel ne m'avait semblé si bien faite, si vivante. Huguette me serra la main. Elle ne me dit rien d'abord, mais me parut un peu plus rose que d'habitude, et légèrement distante.

— Merci! Merci! — murmura-t-elle.

Je l'assurai qu'il n'y avait pas de quoi et me sentis un étranger devant elle, un étranger triste.

— Pas de quoi? — reprenait-elle. — Ah! Georges! C'est que tu ne peux pas te figurer... (tirant l'*x* à côté de son fauteuil, j'essayai de me pencher sur elle, mais elle se recula pudiquement). Tu as été si bon! Ce n'est même pas croyable... Et moi qui ne peux rien te raconter!...

Elle se mordilla la lèvre.

— Alors, Huguette, pourquoi me faire venir?

— Pour que tu ne croies pas que je t'oubliais. Jamais je ne t'oublierai! — fit-elle avec véhémence. — Je te dois tout, en somme.

— Tout quoi? — répliquai-je, sentant venir un adieu.

Elle secoua la tête comme quelqu'un qui en a trop à dire et doit se taire. Puis, tout à coup, elle tourna son fauteuil vers moi, s'approcha autant que possible, glissa ses deux genoux entre les deux miens. Nous étions penchés l'un vers l'autre. Elle me saisit les mains, les pressa tendrement, puis, détournant les yeux après m'avoir laissé voir une seconde leur profondeur, elle émit quelques paroles dont l'incohérence me troubla :

— J'ai eu ce qu'on appelle la grande veine... Enfin non... Ce n'est pas une affaire d'argent : pas du tout! Et pourtant!

— Tu es amoureuse? — interrompis-je, le cœur serré.

— ... Enfin... Enfin... Des fois, on ne peut répondre, hein? On ne sait pas. Et puis, Georges, ça n'a aucun rapport avec rien — ses yeux étaient encore détournés. — Est-ce que tu crois aux miracles?

Je ne voulus pas que nous nous égarions : je me forçai à rire :

— C'est ton porte-veine en gazon qui t'a valu ça?

— Bien sûr, — fit-elle, grave.

— Mais qu'y a-t-il donc, Huguette?

— Ne t'impatiente pas. Tu admettras, — dit-elle en me regardant soudain et, à voix basse — tu admettras qu'il y ait des secrets, des secrets très importants... J'ai une telle peur des journalistes!

— Des journalistes?

Elle fit oui, dilatant ses petites narines.

— Non! ce que je me suis amusée, ces jours. J'ai bu quatre fois du champagne, même à midi! Mais j'avais un trac aussi! Vrai, j'aurais voulu que tu sois là, chéri... — elle se reprit — Oh! non! C'était impossible. Mais ça me fait un bien de te voir!

Sincèrement, je la crus « dérangée de la tête », selon son expression favorite. Je cherchai en vain quoi lui dire. Elle se taisait. J'entendis dans la rue trotter les chevaux de fiacre, des voix de passants et même, tout à coup, la cornette d'une automobile.

— Qui t'a installée ici? — demandai-je enfin, après un coup d'œil au palmier, à la harpe. — Ce joli hôtel...

— Très, — fit-elle. — Et puis propre. C'est quelqu'un que tu connais, Georges... dont je ne te dirai jamais le nom : quelqu'un qui n'est rien pour moi, tu m'entends! Rien. Ne secoue pas la tête, Georges... Puisque je te jure, — son ton s'attrista : — Mais, bien sûr, tu ne peux pas comprendre!

— Au revoir, Huguette.

Et je me levai. Alors, à ma grande surprise, je lui vis une figure de petite fille désemparée.

— Ne t'en va pas!

— Mademoiselle, — fit la voix du portier dans mon dos, — on apporte la malle de chez Vuitton.

Huguette pâlit, rougit, m'observa. Par la porte ouverte je vis, posée debout dans le vestibule, une charmante malle couleur bambou à serrures dorées.

— Bien, — murmura Huguette écarlate, — qu'on la monte chez moi.

— Le livreur dit que c'est payé. Voilà la facture, mademoiselle, — insista le groom odieux.

Huguette prit l'enveloppe d'une main qui me parut trembler et nous fûmes seuls de nouveau.

— Il me semble, Huguette, que c'est toi qui t'en vas.

— Que veux-tu... — elle baissa la tête — il y a des occasions qu'on ne peut pas...

Je faisais l'apprentissage de la vie dans ce salon miniature. Pour la première fois mon amour se heurtait à l'irrésistible Fortune. Or Huguette n'avait même pas l'air enchanté.

— Écoute, Georges. Nous deux, ça n'a pas duré bien longtemps... et pourtant c'est toi que j'ai préféré jusqu'ici.

— Et puis mon tour est passé...

Je la vis s'énerver.

— C'est épouvantable! Georges, bien sûr, tu penses que c'est pour de l'argent... Non, je ne veux pas que tu prennes cet air : je ne te dis pas des blagues... Ah! tant pis! — elle s'approcha, s'appuya contre moi, mit sa tête contre ma joue. Était-ce pour se blottir ou pour mieux avouer? — Oui, tant pis après tout. Écoute, je n'ai plus que quelques minutes : on m'attend... Pas ici. Depuis quatre jours je perds la boule. On ne lit même pas des histoires comme ça dans les feuilletons. — Elle se tut, puis, mystérieuse : — Il y a un homme qui m'aime, je crois, et que je vais peut-être aimer... si j'ose.

La voix s'étouffait. Je m'assis vite sans lâcher Huguette que je pris sur mes genoux, bien qu'elle résistât. Elle eut un coup d'œil vers le brise-bise de la porte : il était opaque.

— Allons, qui est-ce, mon chéri? — insistai-je doucement.

— Eugène — souffla-t-elle.

— Quel Eugène?

— Huit.

J'éclatai de rire, mais elle répéta fermement :

— Huit!

Et, toute blanche, elle renversa la tête en arrière comme quelqu'un qui s'évanouit. Elle était folle, bien sûr, il fallait un médecin. Mais d'abord je la déposai sur le fauteuil et l'embrassai. Je l'embrassai trois fois, cinq fois, sans qu'elle remuât. Ma petite mythomane adorée! Je retrouvais, se ranimant, sa bouche un peu grande. Quand ses mains se remirent à serrer les miennes, j'espérais qu'elle était guérie. Et aussitôt s'écartant, elle proféra ces syllabes, inexplicables sur ses lèvres :

— Non, finis! C'est mal!

— Écoute, Huguette, vraiment tu es un peu toquée. Mais... tu te sens mieux? Bon. Va vite mettre ton chapeau et on file avaler un magnifique porto à la Bodega.

— A quoi penses-tu? fit-elle effrayée et l'air important. — Ce n'est plus possible. Tu ne comprends pas? Va-t'en! Va-t'en! Je te dis que je dois sortir. Il faut. Jure-moi deux choses : de ne pas me suivre — elle redevenait véhémente — et de ne jamais, jamais raconter...

— Je ne te suivrai pas, — dis-je grave. — compte sur moi — je cédais : il ne faut pas surexciter les malades. — Quant à l'histoire de tout à l'heure...

— Forcément! — interrompit-elle, vexée. — Les hommes ne nous croient que quand nous mentons... C'est vrai que je suis laide, plus très fraîche, idiote... bien incapable d'une grande aventure... Ah! si j'étais une vieille grue célèbre de trente-cinq ans!

— Tu prétends, Huguette, que le roi... que toi et le roi...? Voyons, mon petit!

Debout, l'air provocant, elle reprit son souffle, puis, d'un ton changé qui, je l'avoue, me domina :

— Tu as été épatant pour moi. Georges. Sans toi, tout ratait. Oh! Clara me l'a bien dit.

— Clara? — fis-je en pensant à Sanchez.

— Clara, oui... — et elle continua avec ferveur : — je voudrais tant te revaloir ça un jour; bientôt, peut-être. A propos, les cinq cents francs? En as-tu besoin? Oh! que ça m'a fait du bien de te parler. Je suis toute calme à présent, tu vois? Au revoir, au revoir... Tu sais ce que tu m'as promis.

Comment! Elle partait, l'air souverain? Elle ouvrit la porte, passa dans le vestibule. Je la vis grimper l'escalier, disparaître. La demoiselle du bureau m'observait, j'essayai d'être naturel :

— Mademoiselle, si jamais mademoiselle Laroche était de nouveau malade...

— De nouveau?

— Oui, ou semblait dans quelque embarras, prévenez-moi, je vous en prie, je suis un tout petit peu inquiet.

La demoiselle prit ma carte de visite comme pour ne pas me désobliger.

J'avais promis de ne pas suivre Huguette : je quittai le *Modern's*. Mais après quelques pas, troublé, j'eus envie de guetter. Guetter n'est pas suivre. Or, devant l'hôtel, s'arrêta une automobile de fort bonne mine, dont nul ne descendit. Une voiture particulière, à coup sûr. Cette vue me rendit rêveur, je revins sur mes pas. Je crus voir à la casquette du chauffeur une petite cocarde; à l'intérieur, une gerbe de roses. Vite je passai et, tout près de là, me glissai dans une papeterie-mercerie où je me mis à choisir avec une lenteur infinie des porte-plumes, puis un fixe-cravate Excelsior — les uns et les autres attachés à des cartons qui pendaient sur la porte. Caché, je pouvais observer. La mercière, à son comptoir, fatiguée et confiante, m'avait dit de « me servir ». J'ajoutai un grattoir. Enfin je vis Huguette sortir de l'hôtel. Son immense chapeau était un parterre de bluets. Le chauffeur bondit de son siège, la fit monter en voiture, puis il alla lutter avec la manivelle. Quand démarra l'engin portant Huguette et sa fortune, je sortis de chez la mercière. Et je commençais à me demander quelle part de la vérité m'avait été octroyée, comme cadeau d'adieu, par une infidèle qui peut-être n'était point tout à fait folle.

Dès cette minute, je portai le doute en moi; un doute que je ne voulais ni ne pouvais dissiper, et je redoutai de rencontrer Ayaldo, de rencontrer Jules. Si je n'eusse pas aimé Huguette, peut-être que rien ne m'eût plus diverti que de parler d'elle, de sa fantaisie et de son aventure présumée. Mais, dans ma mélancolie même, je sentais la preuve que je n'eusse pas

supporté que l'on raillât. Je dissimulerais donc. Et puis, était-ce vraiment un si auguste ravisseur qui m'avait dérobé ma bien-aimée? Pouvais-je le croire et devais-je dès lors, tel maint seigneur au cours de l'Histoire, me sentir honoré, quasi anobli de ce que le roi m'ait accordé la faveur d'obtenir les faveurs de ma dame? A de rares moments, je parvenais presque à m'amuser de cette idée — pourvu que je fusse bien seul à m'en amuser.

Or, Ayaldo avait dû partir en voyage; quant à Jules, pendant trois ou quatre jours, le hasard le tint à l'écart de ma route, et je bénis le hasard. Mais, le cinquième jour, alors que ce silence commençait à m'étonner, je rencontrai la petite rousse, amie de l'absent, et qui déplorait tant que la République ne fût pas présidée par un jouvenceau. L'enfant s'élança vers moi, me rappela qui elle était, me demanda si je savais que Jules avait la scarlatine.

— Oh! très légère, — fit-elle. — J'ai téléphoné en prenant une voix d'homme.

Et cette messagère me quitta vite : elle était, je pense, de ces femmes qui n'aiment qu'à s'enfuir. Du moment que la scarlatine était légère, je n'étais pas mécontent de la scarlatine (décidément cette fin d'aventure ne mettait pas en valeur mes plus beaux aspects moraux). J'écrivis à mon brave malade quelques lettres d'autant plus affectueuses que j'étais sûr de ne point recevoir de réponse. Quand il fut guéri, desquamé et inoffensif, j'étais dans les Allemagnes.

Et comme Huguette avait disparu pour de bon (le *Modern's* ne me dissimula pas son départ), je me mis, assez vite en somme, à penser à autre chose. Certains jours j'évoquais non sans quelque ironie une jeune exaltée dont il eût fallu soigner les nerfs. D'autres fois, au contraire, j'imaginais je ne sais quelle carrière féerique d'une voyageuse couverte à présent de bijoux et d'oiseaux de paradis, dans quelque avant-scène semi-officielle où les gens avisés viendraient lui faire leur cour — ou bien qui, toute en serge blanche, près d'un royal amant, sur le pont d'une goélette, penserait parfois, fût-ce dédaigneusement, à un petit chien saint-bernard, et à moi-même.

J'ai dit que j'ai retrouvé dans un tiroir deux messages : la carte postale, je l'ai reçue peu après nos adieux devant la harpe.

Elle me troubla : c'était en un jour où justement j'opinais pour la mythomanie névropathique. Cette carte extraordinaire, bariolée de couleurs vives, représente plusieurs sujets : dans un ovale, un palais trop rose devant une mer turquoise; dans un rond une tête de cheval ornée de clochettes et de pompons, dans un autre rond une femme d'une beauté excessive, aux dents de nacre, comme il n'en existe que pour les cigarettes de luxe. Mais le plus beau, ce sont les paillettes d'or qui poudrent une inscription en arc-de-cercle : *Ricuerdo-Obsequios...* On m'a dit que ce dernier mot signifie *félicitations*, et non pas *obsèques*. Dans un coin, un petit gribouillis à la plume pourrait être une grande *H*, à la rigueur. Ma fugitive avait-elle traversé l'Ibérie, en s'embarquant vers Golconde? La carte est venue sous enveloppe avec une adresse composée en majuscules.

Quand j'entends proclamer que la vie est fade, et que je me le répète, il m'arrive de me rappeler que j'ai remis cinq cents francs à une bien-aimée, pour lui donner peut-être les moyens de me trahir avec un joli monarque alors aussi jeune que moi.

JACQUES CHENEVIÈRE

THÉÂTRES, CINÉMAS ET CONCERTS A MOSCOU

LA PROPAGANDE COMMUNISTE DANS L'ART

Imaginez pour un instant que vous êtes un citoyen soviétique et que vous habitez Moscou. Vous êtes ouvrier dans l'une des innombrables usines nées du plan quinquennal ou employé dans un Commissariat du peuple. A l'atelier ou au bureau, vous travaillez de votre mieux et quand vous relevez la tête pour respirer un peu, vous lisez sur les murs des formules lapidaires destinées à stimuler votre ardeur : *Le plan quinquennal en quatre ans! Tout pour l'œuvre de construction socialiste! Nous devons rattraper et dépasser les pays capitalistes! Guerre à la bureaucratie! A bas les déserteurs du front de la production!* formules qui portent les signatures de Lénine ou de Staline. Vous êtes un excellent travailleur, un héros du travail, un *oudarnik*... Après avoir bien combattu « sur le front de la production », vous allez dîner à votre coopérative et le soir, pour vous divertir, vous décidez d'aller au théâtre ou au cinéma.

« Pour vous divertir?... » Non. Ce langage est « bourgeois »! N'oubliez pas que vous êtes à Moscou, capitale du prolétariat, citadelle du communisme, et non à Paris, antre du « capitalisme en décomposition ». A Moscou, on ne se « divertit » pas. Le soir comme dans le jour, on est sur la brèche, on est mobilisé, on ne doit pas, on ne peut pas oublier le principe sacro-saint de la lutte des classes. Sur les scènes et les écrans, on vous donnera donc des leçons de marxisme : « Camarades

du « front de la production », dit le gouvernement qui a nationalisé les spectacles, complétez votre instruction chez les camarades qui combattent sur « le front de l'art ». Pour un marxiste il n'est point de répit : *Tu es marxistus in æternum.*

Huit heures du soir. Les feux des réflecteurs font briller le drapeau rouge au sommet du Kremlin. Mettez donc votre *chouba* et votre bonnet fourré. Nous allons faire ensemble le tour des théâtres : Moscou *by night*...

***

Que joue-t-on cet hiver? Les *Izvestia* et la *Pravda* vont vous le dire en quatrième page. Négligeons le vieux répertoire classique. Sans doute, à l'Opéra, on continue de jouer *Boris Godounov*, *Sadko*, *le Prince Igor*, tous les chefs-d'œuvre des grands musiciens russes, et Dieu sait avec quelle splendeur, avec quel art de la mise en scène! On donne encore, de temps à autre, de ces magnifiques ballets dont les Russes ont toujours été très friands et que l'on a su monter à Moscou avec une munificence sans pareille. Mais ce ne sont pas ces survivances de l'art pur, de l'art bourgeois, qu'un communiste conscient doit aller voir. Sur des scènes nouvelles ou renouvelées depuis la révolution, on lui offre des pièces où se reflètent les conceptions politiques et économiques officielles, on lui donne l'occasion de compléter, par l'art dramatique prolétarien, son éducation sociale. Quelles sont donc les nouveautés de la saison 1932-33?

Au « Théâtre artistique de Moscou n° 2 », on donne deux pièces qui ont du succès : *Un rôle ingrat* de Faiko et *La Terre et le Ciel* de P. et D. Tour. *Un rôle ingrat* est une comédie dont le principal personnage est une journaliste allemande. Cette femme s'est imaginée que l'U. R. S. S. est un pays extraordinaire qui n'a rien de commun avec l'Occident; elle se promet toute une moisson de sensations exotiques et d'aventures piquantes qu'elle recueillera dans un livre qui aura un gros tirage... Elle arrive en U. R. S. S., elle voit le pays au travail, les ouvriers dans les usines, les paysans aux champs. Le vrai visage quotidien de la Russie soviétique ne ressemble en rien à l'image qu'elle s'en faisait de loin! Elle est déçue d'abord

puis peu à peu conquise. Si elle doit écrire un livre à son retour en Allemagne, ce sera évidemment à la plus grande gloire des Soviets...

Les auteurs de *La Terre et le Ciel*, P. et D. Tour, sont deux jeunes dramaturges de Leningrad, qui ont écrit leur pièce pour le xve anniversaire de la Révolution, c'est-à-dire pour le 7 novembre 1932. Elle leur a valu un prix de 5 000 roubles. L'action se passe à l'observatoire de Poulkovo, près de Petrograd, pendant les heures tragiques de la guerre civile de 1919, alors que le prolétariat de la capitale lutte héroïquement contre les troupes du général blanc Youdenitch. Deux savants qui vivent là détachés du monde, insensibles au grand drame qui se joue à la porte de leur tour d'ivoire, sont en train de discuter sur les erreurs commises par un « pseudo-savant » allemand, Karl Marx, qui croyait aux changements brusques dans le développement de la société. Or, s'écrie l'académicien vieux style, « la société n'est qu'un élément de la nature et la nature, comme chacun sait, ne fait pas de sauts... Par conséquent, la révolution est impossible ». La porte s'ouvre et l'on voit surgir un jeune officier de l'armée rouge, Nikita Erchov. Il a défendu toute la journée les hauteurs de Poulkovo, il sent la poudre, et la vue de ces vieillards momifiés près de leurs télescopes excite en lui des sentiments de mépris et de colère. « Abaissez donc vos regards du ciel sur la terre, s'écrie Nikita Erchov, contemplez ses blessures, son sang... »

Plusieurs années s'écoulent. Nous voici en 1932. Le même Nikita travaille comme « aspirant » à l'Observatoire. Il se bat pour la science avec autant d'héroïsme que naguère, quand il portait l'uniforme de l'armée rouge. Il veut que la science, se tournant vers les problèmes pratiques, serve la cause du prolétariat en train de construire le socialisme. Pour la seconde fois, Nikita s'empare des « hauteurs de Poulkovo » avec son cerveau et non plus avec son bras. Vous avez deviné que ce personnage-type symbolise l'homme nouveau qui lutte dans les laboratoires après avoir guerroyé contre l' « ennemi de classe » sur les champs de bataille, qu'il représente la jeune génération soviétique lancée par Staline à la « conquête de la technique ».

Les deux auteurs ont raconté dans quelles circonstances

leur était venue l'idée d'écrire cette pièce. C'était au début de 1931. Comme ils visitaient le fameux Observatoire et regardaient les portraits de Copernic, de Galilée, de Laplace, ils virent s'ouvrir toutes grandes les portes de ce « temple d'Uranie ».

« Des Samoyèdes, des Toungouzes, des Tchouktchis venus de l'Extrême Nord de l'U. R. S. S. apparurent. On aurait dit des êtres d'un autre monde : petits, trapus, visages épatés, avec sur le dos des fourrures déchirées et sur la tête des bonnets à longs poils. Ils s'avancèrent à pas lents en regardant toutes choses avec attention. Et soudain l'un d'eux, un Toungouze minuscule, emmitouflé dans une peau de renne, s'approcha de leur guide, un vieil astronome en uniforme d'académicien et lui demanda simplement :

» — Dites-moi, professeur, est-il vrai que votre astronome Vavilov, contrairement à Engels, oppose Galilée à Kepler?

» C'est à ce moment que naquit la pièce dans notre esprit. »

Ne cherchons pas à savoir si l'anecdote est authentique. Elle est jolie. Et *La Terre et le Ciel* émeut les spectateurs moscovites. Des applaudissements chaleureux saluent tous les soirs les tirades de Nikita Erchov, ce représentant de la nouvelle *Intelligentsia* ouvrière...

Voulez-vous voir maintenant des pièces directement inspirées par la lutte des classes? Vous n'avez que l'embarras du choix cet hiver. C'est *Combats en Occident* de Vichnievski (lutte de classes en Allemagne); c'est *La Rue de la Joie* de N. Zarkhi (lutte de classes en Angleterre) c'est *Raban* de Vandourski (lutte de classes en Pologne); c'est *Roustam* (lutte de classes au Tadjikistan, là-bas, sur les confins de l'Afghanistan et de la Perse où le gouvernement de Moscou a créé une république fédérée, la septième, qui a pour capitale Stalinabad).

La Rue de la Joie de N. Zarkhi a été donnée d'abord au « Théâtre de la Révolution », puis elle est passée au « Théâtre des Syndicats » , et on en a tiré une version pour la jeunesse qu'on représente dans un théâtre ouvrier qui n'est autre qu'une ancienne église orthodoxe. La pièce décrit les événements qui se déroulent en Angleterre dans « un des secteurs de la lutte des classes » : la crise et le chômage éveillent les consciences

et renforcent les rangs du parti communiste anglais. Est-ce bien là, direz-vous, une pièce pour enfants? La critique soviétique a répondu par avance à cette objection. Voici en effet ce qu'écrivent les *Izvestia* :

« Il est bien temps que l'on donne à nos enfants un tableau clair et véridique de l'impasse où le système capitaliste a jeté les travailleurs... »

Autrement dit, on ne saurait commencer trop tôt l'éducation politique des jeunes pionniers du communisme.

Roustam est une « opérette soviétique ». On ne lui a pas ménagé les critiques, mais on souligne que c'est une des premières tentatives faites pour s'affranchir de la tradition des Strauss, des Lecoq, des Offenbach et des Lehar et qu'il faut par conséquent l'encourager. Le sujet n'est pas compliqué :

Après cinq ans d'absence, la jeune Chalima, membre de l'Union des Jeunesses communistes, revient dans son village natal, un des plus isolés du Tadjikistan. Elle est la première fille musulmane du village qui ait osé enlever son voile, la *parandja*. Son arrivée fait sensation. Son activité parmi les paysans pauvres qu'elle organise et rallie au communisme provoque la haine des *koulaks* et des *mollahs*. Son frère Roustam, un simple berger, sera l'instrument de leur vengeance. Ils le poussent donc à tuer Chalima qui a enfreint les lois de l'Islam. Mais la jeune fille échappe aux coups de son frère et, de même, le village résiste à l'incursion des bandes d'Ibrahim bey, chef réactionnaire qui veut rétablir l'ancien régime des émirs au Tadjikistan. Finalement, on arrête le mollah, le koulak le plus dangereux ainsi que le président du soviet, un filou qui était à la solde d'Ibrahim. Et les paysans pauvres portent Chalima en triomphe, tandis que Roustam, désabusé, se convertit à la foi communiste...

Les critiques de la presse sont intéressantes. On trouve généralement qu'il y a dans la pièce trop d'airs archirévolutionnaires (« hurrah-révolutionnaires », comme on dit à Moscou), que la régénération du village et la conversion de Roustam sont un peu rapides et que la vertu du communiste triomphe bien aisément, tout à fait selon les traditions de la vieille opérette. Ainsi, même à Moscou, on commence à être écœuré par le poncif révolutionnaire, par la naïveté ou l'excès

de zèle des auteurs qui immuablement attribuent toutes les qualités aux communistes et chargent des plus noirs défauts les « Blancs » et les ennemis du régime.

Dans le répertoire offert au public moscovite, les pièces sur la lutte de classes dont nous venons de parler alternent avec les pièces inspirées par le plan quinquennal ou par la guerre civile, la grande époque héroïque de la révolution. Cet hiver, on joue au Théâtre de la Révolution *Les Commandants de la Piatilietka*, de Pogodine, titre significatif qui montre bien tout ce qu'il y a de militaire dans l'exécution du plan grandiose d'industrialisation de la Russie. On peut dire d'ailleurs que toute la dramaturgie soviétique contemporaine est à la fois *militaire et militante* et que ses héros favoris sont des combattants. Qu'ils portent l'uniforme de l'armée rouge, le sarreau de l'ouvrier ou la blouse du paysan, ils sont pleins d'énergie et de foi, et toujours prêts à sacrifier leur vie pour le triomphe du communisme. Quel contraste avec les personnages falots et veules, hésitants et neurasthéniques, du théâtre de Tchekhov, contemporain du tsarisme à l'agonie!

Au « Théâtre de l'Armée rouge » et à la « Filiale du *Maly Teatr* », on a donné pour le XVe anniversaire du régime *Mstislav le téméraire*, qui évoque un épisode de la guerre civile (avec un train blindé et des combats contre les bandes du contre-révolutionnaire Mamontov) tout à fait analogue au *Train blindé* d'Ivanov dont une version française fut représentée à Paris il y a quelques mois au « Théâtre d'Action internationale ». Une autre pièce, *Rythme guerrier*, met en scène de jeunes marins de la flotte rouge, de la flotte considérée non seulement comme une des forces armées prêtes à défendre les frontières soviétiques, mais aussi comme un foyer d'éducation politique et sociale. L'auteur veut montrer que chaque individu ne trouve pas tout de suite sa vraie place dans la société : ses trois héros, Karpov, Eremine et Stepanenko, grâce à leur séjour dans la marine, finissent par s'adapter et s'orienter de manière à servir au maximum leur pays. C'est ainsi que Stepanenko, auquel on a fait faire tous les métiers sur le bateau sans réussir à le fixer, découvre à l'occasion d'un séjour dans un kolkhoze qu'il est fait pour conduire un tracteur; ses chefs le libèrent avant la fin de son service pour qu'il devienne un rouage

utile et donne sa pleine mesure dans la collectivité socialiste.

Cette pièce sur la flotte rouge où règnent la discipline et l'amour de la patrie... communiste fait penser par contraste à *Soldats inconnus*, un drame de Pervomaiski, mis en scène au cours de la saison précédente par Taïrov. L'action se passait à bord d'un cuirassé français. Bien entendu, nos marins se révoltaient contre leurs officiers, tout comme ceux du fameux *Potemkine*. Depuis le triomphe du bolchevisme en Russie, l'antimilitarisme n'est plus qu'un article d'exportation... Notons que la République française et ses dirigeants sont toujours malmenés par les dramaturges de Moscou. Cette saison, le théâtre de Vakhtangov joue une pièce d'un certain Slavine qui a pour sujet l'intervention militaire des Français à Odessa en 1919. Inutile de dire que cette intervention est flétrie en termes très vigoureux.

Mais le grand succès de Vakhtangov, ce n'est pas ce drame médiocre, c'est la nouvelle œuvre de Maxime Gorki : *Egor Boulytchev et les autres*. Cette pièce, dont la répétition générale fut donnée le 24 septembre 1932 en présence de l'auteur qui fêtait ses quarante ans d'activité littéraire, est la première d'une trilogie composée à la gloire de la Russie nouvelle. C'est un tableau, plein de vigueur et de pittoresque, de l'agonie du capitalisme russe. Egor Boulytchev est évidemment un personnage symbolique; il reste néanmoins très vivant, car c'est un de ces riches marchands de l'ancien régime qu'a toujours su peindre magistralement l'auteur de *Thomas Gordeïeff*. Il est, bien entendu, d'origine paysanne. Fils d'un pauvre moujik illettré, il a gravi les degrés de l'échelle sociale grâce à son énergie, à son audace, à son cynisme. Il a volé, spéculé, exploité les autres pour atteindre son idéal qui était de devenir riche : un homme pauvre peut-il faire fortune autrement en régime capitaliste?... Il sait que ses employés le volent et il les injurie, mais il se rappelle que le vol est obligatoire dans une société basée sur la puissance de l'argent.

Boulytchev capitaliste et profiteur du régime reste malgré tout le descendant des Stenka Razine et des Pougatchev qui soulevèrent les masses paysannes d'autrefois contre les seigneurs. Il y a au fond de son cœur un sentiment de révolte contre la société qui reposait hier encore sur le servage. Ce

sentiment se ranime au moment de la guerre. Boulytchev reconnaît l'absurdité du conflit pour les masses populaires qui n'en comprennent pas l'enjeu. Il déteste la haute bureaucratie qui mène le pays et il n'a aucune sympathie pour les hommes d'église qui bénissent les soldats avant leur départ pour le front. Instinctivement, il pressent que de la guerre sortira la révolution.

A mesure qu'il vieillit, tout son entourage le dégoûte : sa femme, type classique de la *Kouptchikha* russe, ignorante, stupide, avare, entièrement absorbée par les soucis domestiques; sa sœur Mélanie, qui est supérieure dans un couvent et fait commerce de sa religion; sa fille légitime, femme d'un petit avocat libéral, un jeune arriviste qui spécule déjà sur la révolution future, etc. Il n'éprouve un peu de tendresse que pour une fille illégitime, Choura, qui est encore à la croisée des chemins et qui deviendra peut-être bolcheviste... à moins qu'elle ne finisse dans la galanterie.

On voit qu'autour de la figure centrale de Boulytchev évoluent toutes sortes de types de la vieille Russie dont Gorki se plaît à faire des caricatures. Boulytchev est atteint d'un cancer à l'estomac, maladie incurable, donc maladie symbolique elle aussi : le capitalisme russe est condamné à mort et rien ne pourra le sauver. Il meurt d'un manque de foi en lui-même, de son incapacité à se régénérer. En proie à son mal implacable, le héros de Gorki proclame l'agonie de sa classe. Pourtant, comme il veut vivre encore, il fait appel, non pas à de savants médecins, mais à des sorciers, à des charlatans, à de vieilles femmes, et il les chasse l'un après l'autre en les maudissant.

Le dernier tableau de la pièce le montre se tordant sur son lit en proie à des souffrances intolérables. Soudain, il entend les sons de la *Marseillaise* chantée par la foule qui passe sous ses fenêtres : c'est la révolution de mars 1917, la révolution « démocratique et bourgeoise » qui triomphe... pas pour longtemps, car Egor Boulytchev pressent (magnifique clairvoyance!) que son gendre avocat et ses pareils n'auront pas de quoi se réjouir, qu'après mars viendra novembre 1917... Et c'est sur cette annonce du bolchévisme que le rideau tombe.

Après cette mort sans beauté du capitalisme russe, les deux pièces suivantes de la trilogie de Gorki montreront sans doute la naissance du bolchevisme et la régénération de la Russie par la dictature de Lenine. On le voit, Gorki met lui aussi son grand talent au service de la révolution communiste. Comme tous les dramaturges médiocres dont les productions nouvelles sont actuellement jouées sur des scènes de Moscou, il se condidère lui aussi comme mobilisé sur le « front du théâtre ».

Egor Boulytchev a été cette saison le grand événement théâtral. La mise en scène, les décors, le jeu des acteurs ont recueilli des éloges unanimes. Au reste, il est inutile d'insister sur la valeur proprement spectaculaire de cette pièce et des autres que l'on joue sur des scènes inférieures à celles que régissent les Taïrov ou les Meyerhold. Les Parisiens qui ont vu jouer les troupes soviétiques dans les dernières années (*La princesse Turandot*, les drames d'Ostrovski ou même le *Revizor* de Gogol dans l'adaptation si discutable de Meyerhold) savent que les metteurs en scène russes, plus ou moins émancipés de Stanislavski, sont de grands artistes, sans cesse à la recherche de formules nouvelles et que leurs adaptations originales sont presque toujours un enchantement pour les yeux.

***

Allons maintenant sur le « front du cinéma » et voyons un peu ce qu'on projette de nouveau sur les écrans moscovites.

Dans ce pays où la passion des statistiques et des chiffres est une sorte de sadisme, les *Izvestia* ont publié récemment une note qui mérite d'être relevée. Elle est intitulée « *La piatiletka* des cinémas de Moscou ». Actuellement, dit la note, Moscou compte trois millions d'habitants. Il y en aura trois millions et demi en 1933 et 4 189 000 en 1937... Admirez la précision : 4 189 000 et non 4 190 000! C'est magnifique. Mais poursuivons : « En 1931, chaque habitant adulte de Moscou est allé 13 fois au cinéma; en 1932, il y est allé 16 fois, mais en 1937 (dernière année du second plan quinquennal), il ira 35 fois par an. En 1931, on a calculé que 27 678 000 billets avaient été vendus dans les cinémas de Moscou. En 1937, ce chiffre sera quatre fois plus élevé, c'est-à-dire qu'il dépassera

110 millions. Et l'on augmentera le nombre des séances de chaque cinéma : en moyenne 7 séances par jour. Pour caser cette masse croissante de visiteurs, on portera le nombre des places disponibles à 62 500. C'est-à-dire qu'il faudra construire 35 nouveaux cinémas (avec au total 34 400 places). La note en indique la répartition exacte par quartiers, mais je vous en fais grâce.

Bien entendu, les recettes augmenteront proportionnellement : de 34 390 000 roubles en 1932, on passera à 90 652 000 roubles en 1937, soit, au taux officiel, près d'un milliard et 200 millions de francs français...

Voici enfin les derniers chiffres : pour satisfaire les besoins de plus de 100 millions de visiteurs, il faudra produire durant la période du second plan quinquennal près d'un millier de films, dont 60 p. 100 seront sonores et parlants. Tel est, conclut la note, le programme élaboré par le trust du *Mosgorkino*. Les boulangeries seront-elles aussi bien alimentées que les salles de cinéma en 1937? Les statisticiens de Moscou devraient bien nous dire quelle sera dans cinq ans la consommation moyenne du pain des 4 189 000 habitants de la capitale. Là-dessus, malheureusement, on ne trouve guère de renseignements précis. Le gouvernement de Moscou s'occupe plus volontiers des *circenses* que du *panem*. La tâche est moins difficile....

Mais fermons cette parenthèse. Quels ont été cet hiver les meilleurs films offerts à la population moscovite? A part *Le Chemin de la Vie* dont je ne parlerai pas ici puisque tout Paris a pu admirer ce chef-d'œuvre, il y en a deux qui attirent les foules : *Les Œuvres et les Hommes* de Matcheret et *Vstretchny*[1] (je laisse le titre en russe, car il est intraduisible en un mot) réalisé par deux jeunes metteurs en scène communistes, Ermler et Youtkievitch.

Les Œuvres et les Hommes, c'est un poème visuel et sonore à la gloire de l'*oudarnik*. Voici le scénario du film :

Un spécialiste américain arrive en U. R. S. S. pour travailler dans un des « géants » du plan quinquennal. C'est un

1. On appelle *Vstretchny* à Moscou le plan revisé que telle ou telle usine oppose au plan primitif et officiel qui lui a été soumis, en augmentant bien entendu les chiffres de production exigés par le pouvoir central.

gaillard robuste, bien en chair, flegmatique, convaincu de sa supériorité, de l'excellence de la technique américaine. Il n'est venu là-bas que pour faire de l'argent et rentrer chez lui avec une somme rondelette. Sur les chantiers du « géant », il constate immédiatement que la cadence du travail soviétique est lente, qu'en Amérique on verse le béton trois fois plus vite qu'en U. R. S. S. et que le meilleur *oudarnik* de l'entreprise, Zakharov, ne possède nullement la technique nécessaire. Quand on lui dit que l'U. R. S. S. veut rattraper et même dépasser l'Amérique, il éclate de rire : les bolcheviks prétendent faire mieux que le pays le plus avancé, le plus industrialisé du monde? Avec de pareilles cadences de production? Avec des *oudarniks* aussi primitifs que ce Zakharov? C'est de la folie...

Zakharov est piqué au vif. Il ne peut supporter qu'on se moque de lui et de son pays. Et il exige que l'Américain fasse la preuve de ce qu'il avance. Le spécialiste yankee relève le défi et démontre qu'on peut remplir et soulever un seau de béton en trois minutes au lieu de neuf. Les ouvriers russes sont déconfits et Zakharov grince des dents. Il est découragé et il se met à boire pour noyer son chagrin et sa honte. Toute la nuit, il s'agite dans sa chambre comme un lion en cage, il ne sait que faire pour sauver son honneur et celui de l'U. R. S. S. Enfin il en arrive à conclure qu'il faut « posséder la technique », selon le fameux mot d'ordre de Staline, qu'il faut s'instruire et lancer ensuite un défi au secteur commandé par l'Américain Clynes.

Donc, conformément au principe de l' « émulation socialiste », la brigade de Zakharov provoque la brigade de Clynes. En même temps, sous la direction d'un ingénieur soviétique, Zakharov complète son instruction technique et consacre à son perfectionnement ses moindres loisirs. Vous devinez que les chiffres de la production de la brigade de Zakharov montent, montent sans cesse et finissent par dépasser ceux de la brigade de l'Américain. La joie éclate sur tous les chantiers. On porte en triomphe le vainqueur Zakharov, ses hommes reçoivent des primes et M. Clynes, cet Américain, si sûr de lui et si méprisant jusqu'ici pour les Russes, est tellement abasourdi par sa défaite qu'il ajourne son départ pour les États-Unis et

qu'il est prêt à avouer que les bolcheviks sont des *gentlemen*...

D'après le critique des *Izvestia*, ce film donne de l'*oudarnik* une image plus vivante, plus vraie que les précédents où, toujours par excès de zèle communiste, on représentait l'ouvrier modèle comme un « individu en béton armé », un « chevalier socialiste sans peur et sans reproche ». Mais l'artiste qui incarne le rôle est allé trop loin dans l'autre sens. Avec lui, Zakharov devient une espèce de Scythe barbare qui ne sait pas dire deux mots de suite, qui, lorsqu'il se met en colère, hurle comme un possédé et a de l'écume aux lèvres. Il y a un tel contraste entre ce déséquilibré violent et l'Américain si calme et si sûr de lui que le spectateur finit par se demander si la victoire de Zakharov est sérieuse et durable. Et le critique du journal officiel de Moscou conclut :

« Après ce nouveau film, nous devons répéter encore une fois que le plus grand sujet de notre époque, la peinture des *oudarnik*, des héros du plan quinquennal, n'a pas encore trouvé son expression véritable à l'écran. »

Ce « grand sujet » a naturellement tenté d'autres cinéastes et c'est encore au plan quinquennal qu'est consacré le film *Vstretchny* que les Moscovites applaudissent depuis le XVe anniversaire du régime. Vous êtes de nouveau transportés dans une immense usine, cadre favori de l'art soviétique. Une petite erreur des ingénieurs y a créé une situation tragique et il est à craindre que le plan de production ne puisse être exécuté. Tous les tableaux du film montrent les efforts faits par les ouvriers, les spécialistes et la cellule du parti communiste pour réparer l'erreur et éviter la catastrophe.

Comme dans *Les Œuvres et les Hommes*, il y a un personnage central : c'est le vieil ouvrier Babtchenko qui depuis trente ans travaille dans l'industrie et qui, naturellement, a pris de mauvaises habitudes sous l'ancien régime au service des capitalistes. Il a de la routine, il connaît sa machine « comme sa barbe », il travaille « à vue de nez », sans instruments de mesure. Un beau jour, son œil fait une erreur d'un dixième de millimètre et son métier est à moitié démoli. Il noie son chagrin dans la vodka, c'est sa première réaction instinctive, mais l'atmosphère nouvelle créée à l'usine par le régime des Soviets va le régénérer. Quand la faute des ingénieurs risque

de provoquer une catastrophe et de ruiner tout le programme de production, il se jette avec ardeur dans la bataille, mobilise la « vieille garde » ouvrière et finit par sauver la situation. Resté jusqu'alors à l'écart de la vie politique, il décide d'adhérer au parti communiste et on le voit boire un dernier petit verre de vodka en l'honneur du « nouveau communiste Babtchenko ».

Autour de ce personnage en haut relief s'agitent quelques figures typiques : le secrétaire de la cellule communiste, un gaillard qui aime un peu trop la vodka et fait la cour à la femme de son ami, mais qui connaît les ouvriers de l'usine par leurs noms et sait faire régner l'harmonie entre les communistes et les « sans-parti »; un jeune ingénieur communiste qui dans sa passion exclusive pour la technique est enclin à sous-estimer l'enthousiasme des masses, sa femme qui se bat elle aussi pour la réalisation du plan, etc. Une musique de scène accompagne la projection, mais elle est dominée le plus souvent par le bruit rythmé des machines. Notons que pour la prise de vue on a construit spécialement une usine métallurgique avec tous ses ateliers sans oublier les turbines. Les studios de Moscou rivalisent, on le voit, avec ceux de Hollywood. Dans ce domaine comme ailleurs, l'idéal n'est-il pas en effet de rattraper et, si possible, de dépasser l'Amérique?

Comme le théâtre, le cinéma soviétique s'efforce donc, avec les moyens puissants dont cet art dispose, d'exciter l'enthousiasme des foules pour le plan quinquennal, de montrer en images saisissantes la beauté du sacrifice de l'individu à l'œuvre collective de l'édification socialiste. D'autres films documentaires sont, bien entendu, consacrés aux grandes réalisations du régime : « Dnieprostroï », « Magnitostroï » etc., à la vie des kolkhozes et des sovkhozes et à la révolution provoquée dans la production agricole par les tracteurs. Sur l'écran l'industrialisation et la collectivisation font des merveilles et l'on se garde bien de faire voir, autour des usines modèles, des logements sordides d'ouvriers ou, dans les villages, des paysans à demi affamés qui cachent leurs maigres réserves de blé pour ne pas les livrer à l'État. L'U. R. S. S. vue au cinéma est un pays privilégié où règne la prospérité, où l'on ignore le chômage et ses misères et, pour mieux souligner le

contraste, on fabrique des films sur l'Occident qui tendent à démontrer que la vie est un enfer dans les « pays capitalistes ». C'est le cas du dernier film sonore que Poudovkine est en train d'achever : *Le Déserteur*, qui montre le port de Hambourg en pleine crise, le marasme dans les chantiers navals, l'esprit de plus en plus révolutionnaire des masses, la terreur policière et le progrès des idées fascistes dans les milieux dirigeants. On imagine sans peine l'aide puissante que le cinéma, monopolisé comme la presse et servi par des artistes excellents, apporte au gouvernement de Moscou.

***

Si paradoxal que cela paraisse de prime abord, le plan quinquennal et les progrès de l'industrialisation vous poursuivent jusque dans les salles de concerts de Moscou... Sans doute, les orchestres symphoniques jouent encore Beethoven, Wagner, Debussy, Stravinski et autres musiciens anciens ou modernes. Il faut bien faire entendre, provisoirement, de la « musique bourgeoise », puisque la musique prolétarienne est encore dans l'enfance. On l'exécute d'ailleurs fort bien, car l'art musical a toujours été très en honneur en Russie. Mais de même qu'on s'efforce de réaliser dans un avenir prochain l'indépendance économique de l'U. R. S. S., de même on tient à se soustraire dans la mesure du possible à l'influence musicale des « pays capitalistes » occidentaux. L'U. R. S. S. *fara da se*, semblent dire les nouveaux dirigeants de Moscou, champions du *risorgimento* communiste...

Déjà certains communistes à l'oreille fine ont fait une sélection dans la production bourgeoise occidentale. Dans une revue de l'Académie communiste intitulée *L'Esthétique marxisto-léninienne*, un certain Keldych est allé jusqu'à dresser la liste des bons et des mauvais compositeurs, selon que leurs symphonies, leurs sonates ou leurs mélodies sont ou non « en harmonie avec l'œuvre d'édification du socialisme ». Parmi les « bons » figurent Beethoven, Schubert, et, en partie, Wagner, Moussorgski, Brahms. Parmi les mauvais : Mendelssohn, Schumann, Chopin, Tchaïkovski, Debussy. Ce critique ne nous révèle pas les raisons subtiles de son classe-

ment, mais il nous dit d'une part que « les orchestres des usines et des kolkhozes ne trouvent pas le style qui convient à l'exécution de Chopin » (on le croit sans peine) et d'autre part que généralement la musique de Beethoven excite « un vif enthousiasme de classe »...

C'est à l'occasion du XVe anniversaire du régime qu'on a mobilisé tous les compositeurs modernes et qu'on leur a commandé des symphonies et des cantates célébrant les conquêtes du bolchevisme et les merveilles de la *Piatiletka*. Voici les principaux résultats de cette mobilisation :

Le compositeur Miaskovski (bien connu déjà sous l'ancien régime) a écrit une *Douzième Symphonie* consacrée aux kolkhozes et à la réorganisation socialiste de l'agriculture. Elle comprend trois parties : la première décrit les villages d'autrefois et le dur labeur des paysans opprimés; la seconde expose les luttes pour les kolkhozes; la troisième est un chant à la gloire du socialisme triomphant et de la nouvelle vie des paysans. Il paraît que Miaskovski, qui avait subi longtemps l'influence de Tchaïkovski, a réussi cette fois à s'en affranchir; dans sa nouvelle symphonie, symphonie pastorale *up to date*, il n'y a pas la moindre trace de la mélancolie de l'auteur d'*Eugène Oniéguine*. C'est, dit le critique des *Izvestia*, une œuvre saine, optimiste, dont la force de persuasion s'exprime surtout dans le final majestueux qui célèbre la beauté du travail collectif.

Un autre musicien, Alexandre Krein, a composé un « dithyrambe symphonique » sous le titre *L'U. R. S. S., brigade de choc du prolétariat mondial*. Ce titre est une formule de Staline et la critique reconnaît que la tâche du compositeur était extrêmement difficile. Celui-ci s'en est tiré de la façon suivante : tandis qu'un acteur lit des fragments d'un discours de Staline, l'orchestre joue une marche triomphale au rythme lent, dans le style des compositions wagnériennes. Cette synthèse de la parole et du son n'a pas été complètement réussie, si l'on en croit M. Braudo : « Le sens profondément révolutionnaire des paroles de Staline, dit-il, obligeait le compositeur à faire un effort plus grand dans le domaine symphonique. »

Sur commande des éditions d'État *Muzgiz*, un certain

Gladkovski a écrit une symphonie qui a pour titre : *La Lutte pour la Paix* et qui est dédiée à l'armée rouge à l'occasion de son XVe anniversaire. Un autre, Youdine, a consacré la sienne à l' « Union des Jeunesses communistes » qui, elle aussi, a quinze ans d'existence. Lenine en personne a été l'objet d'un « poème symphonique » de Chebaline. Pour orchestre et chœurs, on dit beaucoup de bien de *La Marche de la Faim* de Victor Biely. L'auteur a pris comme leit-motiv l'*Internationale* jouée en sourdine. « Sa musique, dit le critique des *Izvestia* déjà cité, sonne comme une expression concentrée de l'énergie révolutionnaire refoulée dans le cœur des ouvriers de l'Occident. On sent nettement qu'à l'heure de la révolte de ces ouvriers l'*Internationale* éclatera avec une puissance et une vigueur inouïes. »

Les éditions *Muzgiz* ont publié récemment plusieurs recueils curieux : *En Occident*, mélodies qui évoquent la lutte des classes dans les pays capitalistes; *Les Colonies crient*, chansons de Youdine qui ont pour thème la révolte des prolétaires indigènes contre leurs oppresseurs; et le compositeur Jarkovski a même écrit un « Hymne des ouvriers des usines Schneider-Creusot ». Touchante sollicitude pour les frères de France...

On ne recule vraiment devant aucune difficulté en U. R. S. S. Qu'on en juge : un trust artistique au nom d'ailleurs peu harmonieux, le *Vsioroskomdram*, ayant ouvert une sorte de concours de musique moderne, plusieurs compositeurs se firent fort d'écrire l'*histoire musicale des usines*... C'était manifestement une réplique à l'entreprise de Gorki qui avait eu l'idée, en 1931, de faire raconter, par les ouvriers eux-mêmes, « l'histoire de leurs luttes et de leurs victoires ». L'initiative a été saluée avec sympathie dans la presse. On a félicité V. Cherbatchev qui s'est attaqué à l'« histoire de l'usine d'Ijorsk » depuis l'époque de Pierre le Grand jusqu'à nos jours, et l'infatigable Youdine qui a pris pour sujet l' « histoire de l'usine Poutilov » de Leningrad (devenue aujourd'hui le *Krasny Poutilovets*, c'est-à-dire le « Poutilovien rouge »). Plusieurs musiciens ont été attirés enfin par le « Dnieprostroï », la plus imposante réalisation du premier plan quinquennal.

***

Cette revue rapide des créations nouvelles au théâtre, au cinéma et au concert, suffira pour montrer à quel point l'idéologie communiste a pénétré les diverses formes de l'art en U. R. S. S. Nous avons à dessein négligé l'aspect artistique de ces créations pour insister sur les motifs de l'inspiration des dramaturges, des cinéastes et des musiciens. Cette inspiration, est-il besoin de le dire, n'est pas libre. Il lui est interdit de se permettre des fantaisies. Il n'y a pas de place en U. R. S. S. pour des intellectuels individualistes qui prétendraient vivre à l'écart de la politique et des batailles sociales. La neutralité est considérée comme un crime presque aussi grand que l'hostilité déclarée. L'artiste doit être un partisan, se jeter dans la mêlée, aider Staline et le parti communiste à faire triompher leurs conceptions.

Dans les pays occidentaux où l'art serait, d'après les dirigeants de Moscou, entièrement au service « de la bourgeoisie et du capitalisme », il n'est pas rare de trouver des artistes qui déclarent la guerre à la « société bourgeoise », qui développent des thèses communistes ou anarchistes. Ils le font librement, leurs œuvres ne sont pas confisquées et ils n'ont rien à craindre pour leurs personnes. En U. R. S. S., toute opposition intellectuelle au régime est réduite au silence, toute création artistique non conformiste est étouffée, car la censure veille sur toute la production et elle est infiniment plus systématique et plus sévère qu'à l'époque des tsars. « *Le sens de la vie est de servir la révolution*, dit Maxime Gorki ; *de nos jours, il ne peut y avoir d'autre sens.* » Que peuvent donc faire ceux qui n'admirent pas sur toute la ligne la révolution, ou plutôt ceux qui ne veulent pas être de simples instruments de la propagande officielle? Ils n'ont plus qu'à se taire, à abdiquer ou à s'exiler... S'ils ont eu la chance d'échapper à la prison.

ANDRÉ PIERRE

A LA RECHERCHE D'UNE POLITIQUE DE L'AIR

I

COUP D'ŒIL SUR L'EUROPE

Dans le domaine de l'air, comme dans les autres, trois grandes nations, dont les jeux et les ambitions représentent pour nous la paix ou la guerre, nous entourent : l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie.

En ce qui concerne la politique britannique, ce qui frappe l'observateur, c'est la fermeté de ses desseins et la stabilité de ses lignes générales. En 1918, un ministère de l'Air fortement charpenté est organisé. La guerre, en effet, a apporté à l'Empire Britannique deux grandes leçons.

La première, c'est l'accroissement imprévisible des possibilités militaires du sous-marin et de l'avion. En bloquant la mer où s'affirmait jusqu'alors la toute-puissance anglaise, les sous-marins de l'Allemagne ont failli étouffer tout un peuple. Dans une guerre future, l'avion ne se proposerait pas autre chose que de parachever l'œuvre d'asphyxie du sous-marin. Des ondes marines et des airs, deux terribles engins ont donc surgi. Désormais, l' « insularité » britannique n'est plus qu'un mot.

Le second fait, grave entre tous, fut la tendance centrifuge manifestée par les Dominions. Les uns avaient grandi, le loyalisme des autres s'était attiédi. Aussi bien, isolés dans un monde économique qui n'était plus fait à leur usage exclusif,

les Britanniques se prirent à réfléchir. Or, s'ils sont parfois en retard d'une idée, ils ne le sont jamais dans l'action. Il fallait défendre le cerveau de l'Empire contre toute invasion céleste. Qu'à cela ne tienne! L'antidote de l'avion, c'est l'avion, d'où la constitution d'une puissante aviation de *Home Defence* s'efforçant de transposer dans un domaine nouveau la fameuse doctrine du *One Power standard*[1], appliquée à la Marine pour la gloire de l'Angleterre. Il fallait souder étroitement les parties de l'Empire : l'avion permettrait à la pensée de Downing Street et aux traites commerciales, de circuler rapidement. Pas une conférence impériale ne s'est réunie sans que le problème de l'air, problème de défense et de circulation impériale, n'ait été scruté et résolu en quelques-unes de ses parties.

Dans cette œuvre, la Grande-Bretagne allait opérer à l'inverse de la France. En 1920 elle liquide l'aviation née de la guerre afin de la reconstruire méthodiquement. Elle aménage des écoles, des aérodromes, des usines, après quoi elle organise quelque 70 escadrilles, qui ont pour mission essentielle d'interdire le ciel anglais et plus particulièrement le ciel de Londres. Seconde préoccupation : la flotte. On constitue pour elle une puissante hydraviation stationnée, soit dans la métropole, soit à Malte et à Singapour. L'effort de circulation et de liaison avec les Dominions est non moins grandiose. Deux voies sont ouvertes à travers quatre continents : Londres-Les Indes et l'Australie; Londres-Le Cap à travers l'Afrique. L'idée qui préside à l'organisation des lignes est que toutes sont un facteur vital dans la défense de l'Empire. Sans doute, leur ruban est-il encore parfois en formation. Là, les tronçons ne sont qu'une ébauche; en d'autres points ils sont raccordés. Qu'importe d'ailleurs : la vision britannique embrasse le globe; de lents et persévérants efforts lui ont donné des moyens techniques très sûrs. Bref, l'étude de l'aviation de nos voisins nous rappelle opportunément que l'Angleterre ignore les engouements qui versent un peu de chaleur et de poésie au cœur du peuple, mais qu'elle ignore aussi les désillusions et les renoncements prématurés.

1. Principe de l'égalité des forces maritimes ou aériennes anglaises avec celle des deux nations européennes susceptibles de s'allier contre l'Angleterre.

***

Et l'Allemagne? Une rapide synthèse de l'après-guerre révèle les lignes directrices de sa politique aéronautique. Trois phases, étroitement liées, sont à considérer.

La première s'étend de l'Armistice qui désarme le ciel allemand, à l'année 1925 qui rend au Reich une liberté technique passionnément désirée. En effet, la Convention d'Armistice contraignait notre adversaire à nous livrer la majeure partie de ses forces aériennes. Peu après, le traité de Versailles lui imposait d'arrêter ses fabrications. La constitution d'une aviation de guerre lui était, en outre, rigoureusement interdite. Cependant, dès 1921, une certaine liberté de fabrication lui était rendue, mais l'Allemagne en usait aussitôt de telle manière que, un an plus tard, les Alliés édictaient, sous forme d'un ultimatum, des restrictions supplémentaires résumées dans neuf règles impératives. Pratiquement, l'existence d'une aviation quelconque était interdite au Reich. Et la lutte recommençait, plus âpre que jamais.

C'est alors que l'Allemagne transfère méthodiquement à l'étranger ses industries aéronautiques. Elle outille les cerveaux, en créant des laboratoires, en formant des ingénieurs, en éduquant une ardente jeunesse. C'est l'époque de la résistance dans la Ruhr. Face à la France, l'ennemie de chaque heure, le Reich attaque franchement pour se libérer des neuf règles. Il sait d'ailleurs choisir le point sensible. Comme nos avions allant vers Prague doivent survoler la Bavière, chaque atterrissage forcé aboutit à une confiscation ironique...

La France cède en 1925. Les élections du 11 mai 1924 ont amené d'autres hommes au pouvoir. Ils vont essayer, vis-à-vis de l'Allemagne, une politique de détente et d'entente. Après d'obscures tractations diplomatiques, la commission interalliée de contrôle aéronautique est supprimée. Si toute aviation militaire reste interdite au Reich, il peut construire des avions et aménager des lignes internationales. Devant lui la route est libre. La seconde phase commence : elle s'étend de 1925 à 1930 et va provoquer en France une insurmontable inquiétude.

Car, dans le secret des laboratoires, les savants et les ingénieurs ont travaillé ferme. Ils sont prêts à lancer sur le marché mondial des types d'avions originaux et de gros tonnage. L'expansion industrielle sera donc la caractéristique essentielle de cette phase. Le monde scrute avec envie les productions du génie technique d'outre-Rhin et s'en inspire. D'autre part, dès après la guerre, de nombreuses petites compagnies de transports aériens sont nées. En 1923, sous l'égide du gouvernement, elles se groupent, de gré ou de force, en deux puissantes sociétés. En 1926, la fusion totale est opérée au sein d'une société unique, la *Lufthansa*, dont la mission sera de prolonger sur un autre plan, à l'aide de grosses subventions, la volonté d'expansion industrielle. Elle va en Chine, en Perse, en Amérique du Sud. Un peu partout des capitaux allemands (prêtés par l'Angleterre et les États-Unis) sont investis dans des affaires de navigation aérienne. De plus, un réseau dense de lignes est créé à l'intérieur de l'Allemagne.

Les causes profondes de cette activité se devinent aisément : dans la coulisse, le grand État-Major mène le jeu. Estimant que, seul, un renversement des valeurs militaires admises en 1918, permettra de s'évader des servitudes des traités de Paix, il oriente résolument l'organisme militaire du Reich vers des solutions stratégiques et techniques neuves : une armée apte à l'offensive foudroyante, une puissante aviation de choc, utilisant au maximum le potentiel industriel de la Nation. Les résultats sont clairs. Dès 1930 les experts les plus modérés constatent que cette aviation allemande, vaincue, brisée, opprimée, est apte à transporter d'un seul jet, à 350 kilomètres de ses bases, quelque 250 tonnes d'explosifs.

Mais voici la crise économique. Pendant cinq ans, l'Allemagne a fait du gigantisme, elle a « américanisé » sa vision du monde. Or, sous les coups du déficit budgétaire et des restrictions monétaires, son industrie aéronautique chancelle. De grandes usines ferment leurs portes ou tombent en léthargie, les subventions officielles diminuent. Et puis, quelle qu'ait été la vigueur des interventions diplomatiques, la *Lufthansa* n'est point parvenue à tisser autour du globe les grandes voies de communications qu'elle envisageait. Elle a su conquérir la première place en Europe par le volume du trafic, mais dans

l'organisation des grandes voies internationales, elle subit plus d'un mécompte : échec des lignes vers la Chine et vers l'Orient méditerranéen; échec vers l'Amérique du Sud. Un peu partout, les points d'appui sont tenus par d'autres.

L'histoire nous enseigne que lorsque tout va mal outre-Rhin, il convient de surveiller attentivement nos voisins et notre commune frontière. Nous vivons actuellement la troisième phase de cette passionnante histoire aéronautique de l'Allemagne d'après-guerre. Poursuivant ses desseins, le Reich accentue aujourd'hui la vitesse de sa marche en avant. La crise économique ne sera pas éternelle. En attendant qu'elle s'achève, il consolide ses gains et cherche à les étendre par une virulente politique d'égalité des droits militaires. Et ce n'est pas par une circonstance fortuite que Gœring, bras droit du Chancelier Hitler, est devenu le créateur et le chef du ministère de l'Air allemand. Il s'agit de continuer et peut-être même de parachever la préparation de l'instrument des revanches décisives.

***

L'Aéronautique italienne présente un certain nombre de caractéristiques auxquelles nous devons apporter la plus vive attention. C'est que la volonté de puissance de l'Italie fasciste est un des grands faits nouveaux de l'Europe d'après-guerre. Au sommet de l'État : Mussolini. A la base : Mussolini. « J'ai imposé, disait-il récemment, à notre nation une discipline de guerre. Vous me demandez : « Mais la guerre n'est-elle pas terminée, n'a-t-elle pas fini par une glorieuse victoire en octobre 1918? » Ma réponse, c'est qu'en effet, la guerre militaire est finie, mais que la concurrence des nations dans l'arène de la civilisation mondiale est une guerre encore, et que cette autre guerre continue... »

En 1923, lorsque Mussolini prend le pouvoir, le désordre et l'indiscipline règnent dans tous les rouages de l'État. L'aviation est en plein marasme. Pas de buts, pas d'usines, pas d'escadrilles ni de lignes commerciales; la technique est incertaine, le budget dérisoire. Depuis, les choses ont bien changé.

Un des premiers gestes du Dictateur fut d'organiser un Commissiariat spécial, puis, en 1925, un véritable Ministère

de l'Air confié à M. Italo Balbo. De cinquante-six millions de lire en 1920, le budget est passé à sept cent millions. A aucun moment, le but poursuivi par le fascisme n'a été dissimulé. Il se résume à traduire dans les faits l'idée que l'Italie n'a pas besoin de garanties pour sa frontière des Alpes. Elle s'occupe de développer son armée, sa marine, sa force aérienne. Elle se tient prête, et, pour elle, tout le reste n'est que discussions académiques.

Dès 1926, les ailes italiennes sont montrées à travers le monde. Il s'agit, par une politique de prestige, d'exalter le sentiment national et de donner à l'Europe l'impression qu'il y a du nouveau à Rome. L'effort technique de nos voisins est d'ailleurs le plus prodigieux qu'il nous ait été donné d'observer dans l'Europe d'après-guerre. Hormis deux ou trois firmes, l'Italie ne disposait pas, à proprement parler, lors de l'avènement du fascisme, d'une industrie aéronautique. Il s'agissait donc pour elle, d'en créer une purement nationale, et capable de pourvoir à tous les besoins du pays. En quelques années, les prévisions ont été dépassées. Aujourd'hui, non seulement l'Italie construit de bons avions, elle tient aussi la tête de la production mondiale dans le groupe des moteurs de grande puissance. Les appareils qu'elle a exposés au dernier salon français de l'Aéronautique étaient parmi les plus originaux et furent des plus remarqués. Certes, on ne peut dire que, dès maintenant, son industrie dépasse la nôtre; pour qu'elle soit au même niveau, plusieurs étapes restent à franchir, mais il est permis d'affirmer que, parfaitement orientée, elle recèle d'ores et déjà un puissant potentiel d'action et de création.

Nos voisins, au contraire, n'ont pris que tardivement conscience de l'intérêt que pouvait présenter la navigation aérienne commerciale. Ce n'est qu'au moment où les buts de l'impérialisme méditerranéen du fascisme furent précisés que la constitution d'un réseau de transports aériens devint l'objet d'une active politique. Ce réseau comprend essentiellement deux grandes lignes impériales. L'une contourne les « divins rivages », de Naples à Barcelone-Brindisi-Athènes et Constantinople; l'autre va vers Tunis et Tripoli. Ses bases aériennes donnent par ailleurs à l'Italie une sécurité suffisante.

Se tenir prêt dans tous les domaines militaires, tel est le *leitmotiv* des dirigeants de l'Italie fasciste. Des manœuvres retentissantes, montées d'après les théories du célèbre général Douhet, ont montré que l'Aéronautique italienne entendait être une pointe acérée. Certes, pour se hausser jusqu'au rang de l'Aéronautique française, elle a dû accomplir un grand travail de création. Mais elle a manifesté une telle activité qu'il est de notre devoir, sans doute, de nous poser la question : est-ce le signe d'une veillée des armes? En tout cas sous peine d'un réveil décevant, la France ne doit plus ignorer cette volonté tendue vers un but unique : la puissance.

***

En avons-nous assez dit pour faire saisir la grandeur du drame aéronautique de notre époque, drame politique bien plus que technique? Partout en Europe, la concurrence vitale, partout l'image de la guerre, pendant que dans le même temps ô ironie, les nations s'assemblent pour désarmer la terre et le ciel.

L'Europe croit que la France détient la primauté militaire. L'Angleterre enfle ses budgets aéronautiques, renforce et augmente ses escadrilles. L'Allemagne exige la liberté totale de son ciel. Les Italiens jouent au grand jour un jeu dangereux. Passons sous silence la Russie et la Pologne. Mais il suffira d'affirmer que ces deux pays étudient, observent, et sont eux aussi en plein cœur du drame.

Ce drame est doublement politique. On n'a guère observé jusqu'à présent que l'accroissement des aptitudes militaires de l'aéronautique va modifier peu à peu, et profondément, les rapports politiques des nations. L'avion permet en effet des concentrations de forces aux points les plus favorables pour l'attaque. Par suite, il donne à l'esprit d'offensive une primauté nouvelle sur l'échiquier stratégique de l'Europe. Il rajeunit en les rendant plus redoutables, les alliances politiques et les coalitions militaires. Ainsi, l'Allemagne, l'Italie, la Hongrie pourraient s'unir et rassembler un après-midi d'été, sur les bases rhénanes, toute l'aviation disponible. Que restera-t-il de Nancy, des voies ferrées, des ponts et des routes nécessaires à notre mobilisation?

Observons encore un autre fait. Jusqu'à présent, le progrès technique mondial s'est développé sur un plan unique, et, pour ainsi dire, public. Ce qu'une nation obtenait, une autre pouvait l'obtenir. C'était affaire d'argent. Mais le progrès actuellement dépend de travaux de laboratoire que l'on peut garder secrets. Bientôt, nul ne saura ce qui se passe vraiment en Europe, ni ne connaîtra ce qui s'y prépare. Ceci dit, regardons la France...

II

LA POLITIQUE DU PREMIER MINISTRE DE L'AIR

L'Aéronautique française était en pleine enfance, quand la guerre éclata. Elle en sortit transformée de fond en comble. Or, la paix ouvrait des voies nouvelles, indiquait des buts différents : la France victorieuse devait maintenir la stabilité de l'Europe. Il lui fallait « l'armée de sa politique » et, par suite, une importante aéronautique militaire. De plus, la géographie politique présentait des exigences particulières. Détentrice d'un empire colonial achevé, la France ne pouvait point ne pas utiliser l'aéronautique pour relier la métropole à ses colonies. Des pionniers ne manquèrent point d'y songer. En quelque cinq ans un réseau était ébauché, des habitudes prises, des engagements consacrés. Ajoutons encore qu'il fallait suivre le courant frénétique de recherches techniques provoqué par la « religion de l'air » et par l'esprit de concurrence qui s'emparait des nations. Enfin, la guerre laissait derrière elle, comme une lourde hypothèque, le pire désordre administratif de l'État. Il venait de loin. En juillet 1915, un Sous-Secrétariat de l'Aéronautique avait été créé, pour remédier à l'insuffisance des matériels fournis aux Armées; supprimé en 1916, il fut rétabli en 1917, supprimé à nouveau en 1919, rétabli en 1920 et supprimé définitivement en 1926.

L'Aéronautique française se trouvait alors répartie entre les trois Ministères qui l'utilisaient. Ils disposaient du personnel, commandaient et géraient le matériel qu'une Direction générale, rattachée au Ministère des Travaux publics

étudiait, fabriquait et achetait, tout en administrant l'Aviation civile. Toute politique à longue échéance était, en fait, interdite aux pouvoirs publics.

Le désordre et le trouble des esprits s'étant aggravés d'année en année au point de devenir un danger pour le pays, M. Poincaré décida en 1928 de créer le Ministère de l'Air que l'opinion publique réclamait depuis longtemps.

Les expériences de l'après-guerre n'avaient pas été tout à fait inutiles. En 1928, quelques principes de politique aéronautique se dégageaient des controverses. Il fallait réorganiser l'administration et vivifier la technique. Le moment était venu, semblait-il, de donner aux forces aériennes, la solidité et le mordant que leurs progrès et leur indéniable efficacité militaire exigeaient. L'Aviation de transport attendait un statut ménageant son avenir et les finances publiques. Les chefs pouvaient compter sur l'enthousiasme des troupes. Bref, les lignes théoriques de notre renaissance semblaient clairement établies.

Pour organiser le Ministère de l'Air, deux solutions s'étaient présentées au Gouvernement de M. Poincaré. Sous un nom plus pompeux, on pouvait reconstituer l'ancien Sous-Secrétariat d'État. Mais ç'eût été maintenir la dispersion des responsabilités entre le Ministère de l'Air et les ministres de la Guerre, de la Marine et des Colonies, cause profonde de tous nos maux. C'était néanmoins la thèse des États-Majors de l'Armée et de la Marine, qui déniaient au Ministère de l'Air le droit de gouverner les forces aériennes.

L'autre solution consistait à réunir sous une autorité unique les éléments épars, civils ou militaires, parce qu'ils sont étroitement solidaires les uns des autres dans leur technique comme dans leur gestion. Ce fut la thèse soutenue par M. Laurent-Eynac et que le Gouvernement adopta.

Par décret du 2 octobre 1928, le Ministre de l'Air recevait autorité sur l'Aviation militaire, l'Aviation maritime, moins l'Aviation embarquée, l'Aviation civile, le Service technique et industriel, l'Office national météorologique.

Tout était à faire, mais tout pouvait être tenté. Les matériaux étaient réunis à pied d'œuvre, et l'euphorie financière qui s'ouvrait avec la stabilisation du franc et les gros excédents budgétaires, permettait d'agir vite et bien. De plus on pouvait

beaucoup espérer de la clarté de vues et de la fermeté de M. Laurent-Eynac qui avait été sous-secrétaire d'État de l'Aéronautique pendant de longues années.

***

La « Technique », c'est-à-dire la combinaison de la science du savant et de l'art de l'ingénieur est le fondement même de l'aéronautique. Tout ce qui la concerne est d'une importance qui n'a cessé de grandir. Inutile de retracer ici le prodigieux « boom » provoqué par la guerre. C'est par milliers que les avions, les moteurs, les « matériels[1] » de toute sorte furent commandés. En 1918, par exemple, les usines fournissaient 5 000 avions et 8 500 moteurs. L'État, seul client, payait sans compter. Une énorme industrie était lancée et lorsque les canons se turent, d'importants progrès techniques restaient acquis. Nos avions avaient triomphé de leurs redoutables adversaires, la renommée de nos ingénieurs était mondiale.

Un premier fait symbolique, et combien méconnu, se dégage de la guerre et se trouve à l'origine même du principal problème d'organisation, devant lequel le Ministre de l'Air fut placé. L'ouverture des hostilités coupait l'Aéronautique militaire en deux tronçons. Le Service technique de contrôle et d'achat restait à l'intérieur du pays, les escadrilles allaient au front. Les deux tronçons grandiront sans lien entre eux à la cadence des besoins du front, et la muraille administrative qui séparera l'ingénieur et l'aviateur ne cessera de s'élever. La paix la rendra définitive. En 1920, le Service technique est absorbé par un Sous-Secrétariat d'État civil, au moment même ou l'Aéronautique des armées rentre dans le cadre de l'organisation militaire du temps de paix. La rupture organique est complète entre des éléments qui doivent collaborer aux solutions d'un même problème.

Dès lors deux politiques techniques coexisteront : l'une civile, qui tiendra compte des nécessités d'ordre industriel, l'autre spécifiquement militaire, conçue en considération de

1. Nous adoptons une fois pour toutes ce terme du langage « aviateur », qui désigne tout élément du matériel aéronautique : moteur, aile, hangar ou avion même. On en peut contester l'élégance, mais dans le domaine où se situe cet exposé, on en doit reconnaître la commodité.

besoins tactiques, ignorés des ingénieurs civils. Leur équilibre sera toujours incertain. Le Service technique et les utilisateurs vivront dans une sorte de rivalité organisée, et leurs fonctions réciproques dans la production et l'entretien des matériels chevaucheront dans des doubles-emplois onéreux. Des délais incroyablement longs devront s'écouler entre le moment où un matériel sera l'objet d'un projet et le moment où il entrera en service dans les escadrilles.

Autre fait. L'État, principal client de l'industrie, devenait le contrôleur universel. Ce contrôle, il ne cessera jamais de le développer et les Conventions internationales l'aideront à le renforcer. Pas un matériel aéronautique ne prendra l'air, sans être homologué par un service officiel. Ainsi, l'État aura toutes les faiblesses d'un client anonyme et insoucieux des prix, et toutes les manies d'un contrôleur soupçonneux.

Le troisième fait, d'une importance extrême, concerne l'industrie. La Guerre laissait derrière elle d'immenses stocks de matériels, sur lesquels les forces aériennes pouvaient vivre pendant longtemps. Mais si l'État ne passait plus de commandes, l'industrie aéronautique risquait de s'effondrer. Or l'État, qui ne pouvait maintenir en temps de paix, sous les armes, toutes les escadrilles nécessaires au moment d'une mobilisation éventuelle, s'intéressait vivement au sort d'une industrie, dont la force et la vigueur devaient précisément lui permettre une mobilisation rapide et ample. Dès 1920, il reprend ses achats et inaugure, sans plan ni méthodes, une politique systématique de soutien des entreprises. En huit ans, environ trois milliards sont dépensés pour l'achat de matériels de série dont l'utilité sera parfois contestable. L'industrie aéronautique ne démobilise donc pas. Une riche clientèle militaire, achetant par gros paquets, se présente à elle. Loin de s'adapter aux temps nouveaux par un effort persévérant, cette industrie vivra dans la facilité relative que lui procure la répartition annuelle de plusieurs centaines de millions.

Dernier fait qui n'est que la conséquence de ce qui précède : lors de la création du Ministère de l'Air, l'Aéronautique française traversait une crise aiguë de création et de qualité. Nul ne pouvait en nier l'étendue et la profondeur. Déchirant le voile d'encens qui enveloppait « la première aviation du monde », la traversée de l'Atlantique par Lindbergh, avec

un avion de 230 CV. avait provoqué, en France, un vaste mouvement d'opinion. Il était apparu que la crise provenait moins d'un manque d'argent et de moyens, que de méthodes déplorables. En dix ans, l'État avait passé commande de 468 prototypes[1] d'avions ou d'hydravions, et de 37 prototypes de moteurs. Ce n'était donc pas la volonté de création qui manquait. Le mal venait des profondeurs de la guerre. Pendant quatre ans, l'industrie avait fait n'importe quoi, n'importe comment. Elle persévérait dans la paix, car tout l'y conviait : la politique de soutien et la concurrence malsaine qu'elle provoquait, la fébrilité de l'État, sa manie de réglementation étroite, grâce à laquelle il espérait faire échec aux pressions si diverses qui s'exerçaient sur lui. Certes, il eût été injuste d'accuser nos ingénieurs. Dans aucune partie de leur art, ils ne révélaient d'infériorité fondamentale, et ce n'était pas de leur faute, si notre Aéronautique était devenue une pure affaire financière.

La mission que recueillait le premier Ministre de l'Air était donc particulièrement lourde. Il lui fallait rétablir dans une administration simplifiée, des contacts féconds entre les techniciens et les utilisateurs militaires; il devait remédier, dans un délai aussi court que possible, à la crise de création et, pour cela, vivifier l'organisme technique tout entier. Comme on va le voir, c'est à quoi M. Laurent-Eynac s'employa.

Tout d'abord, une Direction générale technique, organe d'études et de décision, devait agir au nom du Ministre dans le cadre de l'Administration centrale. Un Service de recherches, assisté d'un Conseil supérieur et de plusieurs instituts de Mécanique des fluides, procéderait aux recherches scientifiques et industrielles; un Service technique élaborerait les programmes de matériel qu'un Service des fabrications ferait construire en série. Enfin un Service des bases serait spécialement chargé de toutes les questions concernant l'infrastructure, et un Service de la sécurité, assisté d'une Commission supérieure, aurait pour mission d'aborder toute étude et de prendre toute mesure susceptible d'accroître la sécurité de la navigation aérienne.

A ce dispositif, venait s'ajouter une série de commissions

1. Premier exemplaire d'un type d'avion déterminé par un programme et qui n'est adopté par l'Etat et construit en série, qu'après des essais systématiques.

plus ou moins temporaires, soit : une Commission d'examen des projets d'appareils nouveaux, une Commission d'admissibilité des appareils prototypes, une Commission d'admission des appareils prototypes, une Commission de contrôle des constructions de série, une Commission des marchés, le tout dominé par un Conseil supérieur des constructions aéronautiques. Le but d'un tel mécanisme était d'éviter les divergences de vues entre les services techniques et les Forces aériennes. Les commissions seraient donc composées d'ingénieurs civils de l'État et d'officiers. Mais bien entendu, les Forces aériennes gardaient leurs services et leurs cadres techniques propres : section de matériel, inspection, direction du ravitaillement, entrepôts, magasins, parc, écoles, etc.; un vaste organisme administratif se surajoutait à l'organisme civil et militaire déjà existant. Les cadres d'ingénieurs étaient augmentés en conséquence. Des arrêtés, des décrets des lois de finances donnaient à l'organisation technique l'apparence de cohérence administrative qui lui était indispensable.

Quelques termes essentiels pouvaient résumer la politique que M. Laurent-Eynac se promettait de poursuivre : qualité du matériel, puissance industrielle, prix de revient bas, sécurité accrue.

La qualité devait surtout être recherchée, et c'était la bonne voie, par l'amélioration des matières premières métallurgiques; on obtiendrait la puissance industrielle par la concentration des entreprises et leur décentralisation géographique. On espérait ainsi constituer une industrie aéronautique « lourde », concentrée dans un petit nombre d'entreprises, appuyée sur de puissants capitaux, et géographiquement bien située eu égard aux exigences de la défense nationale. Quant à l'abaissement des prix de revient, la rationalisation des fabrications, et la standardisation des types devaient y pourvoir. Pour le surplus, c'est-à-dire la crise de création, le Ministre entendait y parer par la mise en commande massive de matériels nouveaux.

Le deuxième « département » du Ministère de l'Air, en les forces aériennes, exigeait lui aussi des soins immédiats. Un problème de matériel, un problème d'organisation générale se présentait à l'attention du Ministre.

En 1928, le matériel de l'Aéronautique militaire était en voie

de renouvellement dans chacune des subdivisions : chasse, renseignement, bombardement de jour et de nuit. L'avion Bréguet 19, et l'avion Potez 25 remplaçaient l'avion Bréguet14 conçu en 1916. L'avion Nieuport 62 et un avion Gourdon-Leseurre allaient remplacer l'avion Nieuport 29, réalisé en 1918. Enfin, un avion Lioré et Olivier remplacerait les avions Farman-Goliath, nés également après la guerre. Les matériels nouveaux avaient été exécutés sur la base d'un programme élaboré en 1923. Pendant plusieurs années, l'État les avait examinés. Mais lorsqu'ils arrivaient dans les escadrilles, en 1928-1929, ils ne nous donnaient plus sur les avions étrangers similaires, la supériorité, ou l'égalité relative indispensable.

L'Aéronautique maritime se trouvait pour sa part dans une situation bien plus fâcheuse encore. Elle manquait positivement de tout. Pendant des années, le Ministère de la Marine qui semblait sous-estimer les possibilités de l'avion dans la guerre navale, n'avait demandé au Parlement que de modestes crédits. A la fin de 1928, il disposait d'un peu moins de cent avions. Les magasins étaient vides. Il est certain que si les circonstances l'avaient exigé, nous n'aurions pu, à ce moment-là, mobiliser une aviation maritime capable de faire face à l'aviation italienne en Méditerranée.

Mais derrière les causes apparentes de notre infériorité, il convenait de bien voir les causes profondes. En effet, les matériels devaient répondre à des exigences tactiques et stratégiques autant qu'à des commodités nouvelles d'utilisation. Quelles étaient ces exigences? Les États-Majors avaient-ils une doctrine d'emploi des forces aériennes? Ils en avaient une, c'était celle que la guerre avait élaborée et que l'armistice avait permis de codifier. C'est à elle qu'en toute prudence, ils se tenaient. On pouvait donc craindre que le programme d'avions prototypes fût fondé non sur les nécessités clairement entrevues de la guerre future, mais sur des expériences périmées.

En ce qui concerne l'organisation générale des Forces aériennes, en décembre 1928, six projets de loi étaient prêts, car M. Laurent-Eynac avait voulu faire diligence. Les textes assez timides, constituaient néanmoins le point de départ d'une rénovation attendue de tous.

Mais le ministère de l'Air ne se composait point seulement des Services techniques et des forces aériennes. L'Aviation marchande était son troisième domaine, à l'organisation duquel M. Laurent-Eynac ne manqua pas de s'appliquer.

Tout d'abord, les services administratifs allaient être réunis sous une seule Direction. L'extension du réseau de communications aériennes était envisagée. Paris devait être relié avec toutes les capitales d'Europe et l'on volerait de nuit entre Paris et Londres, Paris et Berlin, Paris et Marseille. L'Aéropostale étendrait son rayon d'action de Toulouse à Santiago du Chili, les Antilles et la Bolivie. Une autre compagnie irait de Paris à Saïgon et plus tard, à Tokio. A partir de 1930, une ligne transsaharienne relierait la métropole au Congo et ultérieurement à Madagascar.

Pour éliminer la concurrence entre les entreprises, la planète serait divisée en trois réseaux : un réseau d'Orient, un réseau continental, un réseau d'Occident et d'Amérique. Un réseau métropolitain était même étudié. On le réaliserait par tranches successives, avec le concours des Chambres de Commerce.

Comme l'équipement des lignes laissait fort à désirer, on l'améliorait par la création de nombreux terrains d'atterrissage, par un réseau radiotéléphonique et par des stations radiogonométriques. Bien entendu, toute la gamme des avions nécessaires à une aussi vaste entreprise, était incluse dans les programmes de prototypes : avions postaux de petit tonnage, trimoteurs, multimoteurs pour la traversée de la Méditerranée et de l'Atlantique-Sud, avions coloniaux, etc... Par ailleurs, le régime d'exploitation donnerait lieu à de sérieuses modifications. On s'inquiétait en effet de la multiplicité des compagnies, de la précarité de leurs budgets, de la prépondérance des constructeurs dans les conseils d'administration, de l'absence de toute vue d'ensemble. On espérait qu'en 1932, la France aurait complété ses liaisons aériennes de telle façon que, vraiment, ses avions circuleraient dans tous les ciels du monde.

Une vie frémissante allait circuler dans les artères de l'Aéronautique française.

ANDRÉ LANGERON

(*A suivre.*)

AUTOUR

DU PROBLÈME DES DETTES

Nous examinons ici le problème des dettes en soi, en soumettant à nos amis américains, abstraction faite des questions d'ordre économique, des raisons de renoncer en tout ou partie à leurs créances de la guerre mondiale sur les Alliés : raisons d'équité ou de fait, raisons de sentiment même basées sur des données statistiques. C'est de la statistique sentimentale que nous voudrions qu'ils fissent. C'est davantage : c'est l'examen général des dépenses de guerre, du coût général de la guerre, examen que la Trésorerie américaine vient de faire en ce qui touche le gouvernement des États-Unis dans ses rapports sur les années fiscales 1930 et 1931.

Ce que nous suggérons, ce n'est pas l'annulation des dettes fixées par l'accord Mellon-Bérenger, ce n'est pas la discussion d'un débit de compte — lequel débit est réglé — c'est l'examen, en contre-partie, d'articles de crédit qui n'ont jamais été discutés à fond à raison de l'opposition de la Trésorerie américaine qui, en 1926 et 1929, s'est retranchée derrière le mur des *bonds* payables à vue signés par notre ambassadeur M. Jusserand au nom du gouvernement français, c'est l'examen d'articles de crédit qui n'ont jamais été calculés, à raison du manque de statistiques en ce qui concerne les bénéfices retirés par les États-Unis des achats des Alliés, à raison aussi des retards apportés à l'établissement des comptes de guerre.

Le débit du compte est réglé par l'accord Mellon-Bérenger du 29 avril 1926 pour la France, par les accords intervenus en 1923 et 1925 entre les États-Unis et leurs autres associés de guerre le 19 juin 1923 pour la Grande-Bretagne, le 14 novembre 1925 pour l'Italie, le 18 avril 1925 pour la Belgique. Ce débit est égal au montant de *bonds*, de traites payables à vue représentant, avec les intérêts, les avances des États-Unis à leurs associés.

Le crédit du compte n'est ni établi ni réglé.

M. Fr. Piétri, cherchant à évaluer en 1926 le montant de l'impôt américain perçu sur les bénéfices de guerre réalisés à l'occasion de nos achats et y renonçant faute de statistiques, a exprimé le regret que « jamais la théorie du compte ne soit sérieusement intervenue dans nos débats avec les Alliés ». (2e séance de la Chambre des Députés du 19 juillet 1929, *J. Off.*, p. 2675.)

C'est aussi l'opinion d'une élite d'Américains et notamment de M. Oswald Chew, président de l'Alliance française du groupe de Philadelphie, auteur d'un livre paru aux États-Unis avant les accords sur les dettes : *The Stroke of the Moment*, traduit en français en 1931 seulement, bien tardivement, car cet ouvrage documentaire de premier ordre n'a pas été répandu en France comme il méritait de l'être[1].

La difficulté du moment, comme disait Oswald Chew en 1923, n'est pas aplanie en 1933. La question est rouverte. C'est le moment de reprendre la lutte ou la controverse.

Ce n'est donc pas l'annulation des dettes que nous demandons. C'est l'examen d'un arrangement qui complète les accords Mellon-Bérenger et autres, en contre-partie des bénéfices en excédent de la normale, « excess profits », que les États-Unis ont retirés des achats des Alliés, des taxes qu'ils ont perçues sur ces bénéfices, des paiements déjà reçus par eux de leurs anciens associés de guerre, des dépenses faites pour eux par ces associés.

Nous voudrions suggérer à nos amis américains, sur des données nouvelles, fournies surtout par eux-mêmes, une solution équitable, croyons-nous, du problème des dettes.

1. Girard, éditeur, 1931, traduit de l'anglais par le professeur Giroud et le colonel Charles Jacob.

Nous en faisons juges nos « associés » de la guerre mondiale, *the world war*, comme ils se plaisent à l'appeler.

***

Pour la première fois, à notre connaissance, le rapport du Secrétaire du Trésor concernant l'année fiscale terminée le 30 juin 1931 donne la moyenne des bénéfices de guerre réalisés par les sociétés américaines, les *corporations*, et la moyenne des impôts perçus par la Trésorerie sur ces sociétés pendant les années de guerre.

Ces moyennes confirment et complètent, au point de vue notamment du rendement de l'impôt sur les bénéfices de guerre, les importants travaux de M. François Piétri, dont notre ancien ministre du Budget puis de la Défense Nationale a donné les principaux résultats dans une conférence faite au Comité National d'Études Sociales et Politiques, le 1er février 1926, conférence « aussi substantielle que suggestive », comme l'a écrit M. Louis Dubois, ancien président de la Commission des Réparations. (*Les Accords de Londres et de Washington*, p. 6.)

C'est incidemment que la Trésorerie américaine vient de donner ces chiffres. Elle les fait connaître à propos d'un projet de législation sur la taxation des bénéfices de guerre que le Congrès lui a demandé de préparer pour le cas où les États-Unis seraient de nouveau entraînés dans un conflit armé. Il est quelque peu piquant de voir les États-Unis envisager eux-mêmes l'éventualité d'une nouvelle guerre à une époque où il n'est question des deux côtés de l'Atlantique que de paix et de désarmement.

Aussi avons-nous cru devoir lire l'exposé des motifs du projet, où nous avons trouvé cette constatation :

Une comparaison du revenu net de toutes les sociétés ayant déclaré un revenu net pour les trois années précédant la guerre, — 1914 à 1916 inclus — avec le revenu net de ces sociétés pour les années de guerre — 1917 à 1919 inclus —, montre que le revenu net moyen de ces sociétés a été d'environ 6 milliards de dollars pendant les années précédant la guerre et que ce revenu moyen s'est élevé pour les années

de guerre à 9 milliards et demi de dollars. La moyenne du revenu net de ces sociétés a donc augmenté de 3 milliards et demi de dollars par an pendant les années de guerre[1].

En prenant ces chiffres pour base, nous devons calculer le bénéfice de guerre des sociétés américaines pour les trois années 1917 à 1919, à 10 milliards et demi de dollars. Et comme la fin de la guerre, aux termes de la proclamation du Président des États-Unis, en date du 14 novembre 1921, a été fixée au 2 juillet 1921, date à laquelle une résolution conjointe du Congrès mettant fin à l'état de guerre a été approuvée; comme les impôts de guerre ont continué à être perçus en 1921 et 1922, et même au delà, comme en 1921 et 1922 les États-Unis ont contribué à la reconstitution de la France et de la Belgique à concurrence de sommes très importantes, on peut comprendre dans les années de guerre au point de vue des « excess profits » — des profits en excédent de ceux d'avant-guerre — les années 1920 et 1921 au moins. Dès lors le total des bénéfices de guerre que les sociétés américaines ont réalisés pendant les cinq années 1917-1921, s'est élevé — au taux moyen de 3 milliards et demi de dollars par an — à la somme de 17 milliards et demi de dollars : 446 milliards 250 millions de nos francs au change de 25,5. Voilà le chiffre énorme de ces bénéfices de guerre réalisés par les sociétés, en excédent du bénéfice normal d'avant-guerre et compte tenu des intérêts et de l'amortissement des capitaux engagés pendant la guerre.

Quel est le montant des taxes prélevées par la Trésorerie américaine sur ces bénéfices de guerre?

Le même rapport sur l'année fiscale 1931 nous donne la réponse. L'assiette de l'*excess profits tax* créé par les lois de 1917 et 1918, a donné lieu à de grosses difficultés à raison du taux élevé de cet impôt et de défectuosités dans les évaluations et les systèmes comptables des sociétés contribuables. Des retards se sont produits dans la fixation finale des cotes en suite de plusieurs instances. Les rapports sur 1930 et 1931 font connaître qu'il a été fait sur cet *excess profits tax* pendant ces années encore des recouvrements tardifs qui ne sont pas achevés en 1932. Cette réserve faite, nous

1. Rapport sur l'année 1931, page 404.

notons que, d'après le rapport de la Trésorerie sur 1931, elle a encaissé du chef de cet impôt, jusqu'à fin 1921, une somme de 6 900 millions de dollars, chiffre qui est loin d'être complet à raison des retards dans l'assiette et la perception de l'*excess profits tax*. Car, dans leur ensemble, les taxes perçues pendant la guerre sur les seules sociétés « principalement les *war and excess profits taxes* — ont produit une moyenne de 2 milliards et demi de dollars, absorbant 70 p. 100 environ (plus exactement 71,4 p. 100) de l'augmentation moyenne du bénéfice réalisé pendant ces années de guerre en sus de la moyenne des bénéfices des années précédant immédiatement la guerre » (p. 404 dudit rapport). Donc, pour les cinq années d'état de guerre 1917-1921, le calcul donne, sur un bénéfice de guerre de 17 500 millions de dollars, un rendement de taxes s'élevant à 12 495 millions de dollars (312 milliards de francs). Il s'agit toujours des sociétés seules et des *war and excess profits taxes*.

On voit par ces chiffres de l'augmentation des bénéfices et des revenus pendant la guerre, et de l'augmentation corrélative du produit des taxes que, en dépit du magnifique effort financier qu'ils ont fait pour lever, équiper, créer de toutes pièces et transporter en France une armée de 2 millions d'hommes, la longue période de la guerre mondiale a été pour les États-Unis une ère particulièrement prospère.

Dans cet ordre d'idées, relevons les précieuses constatations de la Trésorerie de Washington. « Les années 1916 à 1919 inclus ont été des années de prospérité sans exemple, *years of unexampled prosperity*, et de profits supérieurs à ceux qui ont été jamais connus jusqu'à présent dans toute autre période de l'histoire du pays. » (Rapp. Trés. de 1921, p. 20.)

« Le *Revenue act* de 1921 a abrogé la loi concernant l'*excess profits tax* depuis le 31 décembre 1921; cette loi était justifiée comme une mesure de guerre. Pendant la période de guerre, lorsque chaque branche d'industrie produisait à sa pleine capacité et lorsque les prix et les profits étaient hautement enflés, *highty inflated*, la loi servit à produire au gouvernement un large revenu. » (Même rap. Trésorerie, p. 22.)

LES ACHATS DES ALLIÉS EUROPÉENS AUX ÉTATS-UNIS

Cela posé, quelle est la part de ces bénéfices et taxes qui provient des affaires faites par l'industrie et le commerce américains avec les nations européennes associées?

Pour déterminer cette part, il nous faut d'abord rechercher l'importance des achats faits par la France et ses associés aux États-Unis pendant la guerre.

Nous ne pouvons calculer le montant de ces achats d'après le montant des avances qui ont été faites par la Trésorerie américaine aux Alliés, avec obligation de les affecter à des achats aux États-Unis. Car une part importante des achats faits par les Alliés ayant été payée avec leurs ressources propres, l'examen de toutes les avances que le gouvernement fédéral leur a consenties ne peut donner le chiffre complet des achats qu'ils ont faits aux États-Unis. Écartons donc l'examen de tous ces emprunts et avances, bien qu'il ait été fait avec soin et d'une façon complète par M. Lucien Petit dans son *Histoire des Finances extérieures de la France pendant la Guerre.*

Notre méthode sera plus simple.

Nous considérons que le montant des achats faits aux États-Unis par les pays alliés est égal au montant des importations des États-Unis dans ces pays.

Nous sommes en droit de prendre, comme base de calcul des bénéfices réalisés sur nos achats par l'industrie et le commerce américains, le total des importations américaines en France indiqué par les statistiques douanières françaises, parce que ces statistiques ne comprennent pas les marchandises destinées à l'armée américaine et payées par le gouvernement des États-Unis, introduites en France en franchise à raison du principe d'exterritorialité.

Or, d'après les *Annuaires de la Statistique Générale de la France*, de 1915 à 1921 inclus, le montant des importations des États-Unis en France s'élève à 46 446 millions de francs qui, au change moyen de 7, équivalent à 6 687 millions de dollars. Mais, d'après le *Statistical abstract of the United States* de 1920 et celui de 1923, la valeur des marchandises exportées des États-Unis en France pendant ces années 1915 à 1921 n'est que de 5 028 millions de dollars.

Nous obtenons le chiffre de $ 6 787 millions en appliquant au montant des importations américaines en France afférent à chacune des années 1915 à 1921, d'après les *Annuaires de la Statistique Générale de la France*, les taux moyens de change qui concernent chacune de ces années.

Les différences relevées entre les chiffres des exportations américaines d'après les douanes des États-Unis, et les chiffres des douanes françaises, tiennent à ce que les statistiques américaines ne comprennent pas les dépenses de fret et quelques dépenses accessoires de commissions et manutentions dans nos ports.

Nous retenons dès lors comme base du calcul de nos achats aux États-Unis, ayant donné lieu à bénéfices de guerre, les chiffres français en en déduisant la part du fret afférente aux transports faits par vaisseaux non américains, ou bien les chiffres américains, en y ajoutant le montant du fret par navires américains. Ce que les statistiques permettent de faire.

Des exportations des États-Unis en France, passons aux exportations des États-Unis en Grande-Bretagne, France, Italie et Belgique : $ 20 792 millions, en Europe entière : $ 25 milliards, de 1915 à 1921.

LES BÉNÉFICES DE GUERRE RÉALISÉS PAR LES ÉTATS-UNIS SUR LES ACHATS DE LEURS ASSOCIÉS EUROPÉENS ET LES IMPÔTS DE GUERRE PERÇUS SUR CES BÉNÉFICES PAR LA TRÉSORERIE AMÉRICAINE.

Sur le montant de ces achats faits aux États-Unis par la France ou les Alliés européens, quelle est la proportion de bénéfices que les États-Unis ont réalisée? Nous prenons ici pour base de calcul les chiffres statistiques de M. François Piétri, qui ressortent notamment des travaux très importants faits en 1926 par M. l'Intendant militaire Diéderich. Cette proportion a été calculée, pour la France, principalement sur la base de l'augmentation des prix pendant la guerre par rapport aux prix d'avant-guerre, en passant en revue les diverses catégories de fournitures et d'après les quantités fournies pour chaque catégorie.

Ces longs et consciencieux travaux, dont nous ne pouvons donner ici que la conclusion, font état de majorations de prix qui se sont montées jusqu'au coefficient 10 pour les frets en 1917 et 1918, et même après l'armistice. Certains produits, comme les poudres, ont été comptés à des prix que M. François Piétri n'a pas craint de qualifier d'extravagants, ainsi qu'en témoignent des courbes désordonnées. Six fois le prix d'avant-guerre pour l'acide picrique. Le blé qui valait en 1915 85 cents le boisseau, a valu 2 dollars en 1918, 2,40 dollars en 1919. Pour les aciers Bessemer, les barres et poutres, cornières d'acier, notamment le fil de fer barbelé, achetés à concurrence de 20 802 000 dollars aux États-Unis par la France de 1915 à 1918, la moyenne générale des prix a été aux États-Unis, pendant le premier semestre de 1914, de $ 1,10, et de 1915 à 1918 de $ 3,60 les 100 livres anglaises. Le coefficient de majoration dépasse 3. (Étude faite en 1922 par le Ministère de la Guerre, en vue de fournir des éléments de discussion à M. Parmentier, délégué de la France aux États-Unis.) Ce sont les prix hautement enflés dont parle le rapport du Secrétaire d'État de la Trésorerie américaine de 1922 et dont le capital, la main-d'œuvre et le fisc américains ont profité.

La conclusion de M. Diéderich est que le bénéfice anormal attribuable à ces prix excessifs par rapport à l'avant-guerre, s'est élevé, en moyenne, à 43 p. 100. C'est un minimum.

Car le travail de M. Diéderich est basé sur les achats faits pour le gouvernement français par notre délégation financière aux États-Unis, laquelle a pu discuter les prix avec plus de poids que le commerce ou l'industrie privée.

Si nous appliquons cette proportion de bénéfice réalisé en excédent du bénéfice normal d'avant-guerre, ce taux d'*excess profits*, aux montants ci-dessus des exportations américaines en France, ou en Europe, d'après les statistiques américaines, nous aboutissons aux chiffres ci-après qui représentent les bénéfices de guerre réalisés par les États-Unis de 1915 à 1921 sur les achats des Alliés européens ou sur les achats de l'étranger motivés par la guerre.

Bénéfices de guerre : 1° sur les fournitures faites à la France : 2 162 millions de dollars (ou 2 918 millions d'après les chiffres de notre *Annuaire de Statistique Générale de la France*).

2° Sur les exportations faites dans le Royaume-Uni, en France, en Italie et en Belgique : 8 940,8 millions de dollars.

3° Sur les exportations faites en Europe : belligérants et neutres : 10 769 millions de dollars.

Dès lors, pour obtenir le produit des *war and excess profits taxes* provenant des achats de la France ou de ses alliés aux États-Unis, nous pouvons appliquer à ces bénéfices la proportion officielle indiquée au rapport de la Trésorerie sur 1931 pour les bénéfices des sociétés, qui seules ont payé l'*excess profits tax* de la loi de 1918.

Le rendement des taxes s'élève, d'après ce rapport à 70 p. 100 du bénéfice de guerre (la Trésorerie a perçu, en vertu de la loi de 1918, jusqu'à 80 p. 100 de ce bénéfice).

En appliquant ce taux de 70 p. 100, nous concluons que le montant des prélèvements de la Trésorerie américaine par la voie des *war and excess profits taxes* s'est élevé :

1° *Sur les achats de la France* :

A la somme de : 1 513,4 millions de dollars, d'après les statistiques américaines, (ou à celle de 2 042 millions de dollars d'après nos statistiques).

2° *Sur les achats des quatre principaux alliés européens, associés de guerre des États-Unis* : à la somme de 6 258,56 millions de dollars.

3° *Sur les achats faits par tous les États européens* : à la somme de 7 538,8 millions de dollars.

Cette proportion d'impôts de 70 p. 100 est donnée par la Trésorerie de Washington pour les années de guerre américaine, c'est-à-dire pendant l'application de l'*excess profits tax* des lois de 1917 et 1918.

Il conviendrait d'appliquer aux bénéfices des années de 1915 et 1916 un taux d'impôt moindre, mais qui ne nous est pas indiqué.

Nous sommes arrivés à des chiffres analogues : $ 6 225 à $ 6 468 pour les quatre Alliés, $ 1 504 à $ 1 595 pour la France, par un calcul plus serré des *war and excess profits taxes*, basé sur les impôts perçus de 1917 à 1921 seulement en ne tenant compte pour 1915 et 1916 que des différences proportionnelles entre le rendement des impôts perçus pendant ces

années et celui des impôts perçus sous le régime des lois de 1917 et 1918, en prenant les chiffres américains des importations en Europe et en y ajoutant le fret par navires américains, en appliquant d'ailleurs la proportion de 0,50 p. 100 des achats pour les *excess profits*, proportion qui nous paraît plus près de la réalité, que celle de 0,43 p. 100 à raison des coefficients très élevés de majoration des prix aux États-Unis pendant la guerre.

VERS LA COMPENSATION DES AVANCES PAR LES ACHATS DES ALLIÉS, PAR LES TAXES PERÇUES SUR LEURS ACHATS, PAR LES PAIEMENTS QU'ILS ONT FAITS

Or, quel est le montant des sommes avancées par la Trésorerie américaine aux Alliés et qui font l'objet de l'accord Mellon-Bérenger pour la France? Quel est le montant de la dette actuelle de la France et des Alliés vis-à-vis des États-Unis?

Pour la France, le montant des obligations qu'elle a souscrites pendant la guerre s'élève à 2 933 405 dollars — non compris les stocks, 407 millions de dollars — et au total, y compris les stocks, 3 340 millions de dollars. Et nous venons de voir que nos achats ont procuré aux États-Unis un bénéfice qui approche de cette dette : 2 162 ou 2 918 millions de dollars, et la Trésorerie, par la voie des impôts, a récupéré sur cette somme 2 042 millions de dollars ou 1 513,4 millions de dollars suivant les statistiques, ou 1 504 à 1 595 millions de dollars suivant notre second mode de calcul.

Passons maintenant à l'ensemble de la dette des Alliés vis-à-vis des États-Unis. Nous lisons dans le rapport de la Trésorerie de 1931, page 551, que le total de la dette des gouvernements étrangers, y compris les intérêts, s'élève au 15 novembre 1931, à 11 598 501 000 dollars, mais que les paiements reçus se sont montés à 2 627 580 000 dollars. Les dettes et les paiements des Alliés : France, Grande-Bretagne, Italie, Belgique, Pologne, Roumanie, Tchécoslovaquie et Yougoslavie sont compris dans les chiffres ci-dessus pour $ 11 165 833 000 et $ 2 595 947 000[1].

1. Non compris la Russie, dette : $ 8 317 953 000; paiements $ 8 748 000.

Mais tous ces chiffres comprennent des intérêts pour une somme considérable. Le tableau 58 du « coût en argent de la guerre mondiale pour le gouvernement des États-Unis » au 30 juin 1930 (p. 612 du rapport sur l'année 1930) nous donne le montant des obligations de l'ensemble des gouvernements étrangers, dues au 30 juin 1921. A cette date, le montant des obligations n'est compté que pour 7 740 millions de dollars; « le montant des paiements à recevoir en vertu de divers accords est ici calculé pour montrer leur valeur actuelle — *the present value*, — sur la base de 4 p. 100 par an. Les obligations acquises à concurrence du montant de la vente à crédit du surplus du matériel de guerre et du ravitaillement sont comprises dans ce chiffre » de 7 740 millions de dollars, qui était le montant des obligations au 30 juin 1921 avant les accords obtenus par la Trésorerie qui s'échelonnent de 1923 à 1926 (tableau 48, p. 543 rapport Mellon sur l'année 1931).

Comparons ces chiffres des dettes, c'est-à-dire des avances faites par les États-Unis à tous les gouvernements étrangers : 11 598 millions, ou en valeur actuelle : 7 440 millions de dollars, avec les bénéfices réalisés par les États-Unis pendant les années 1915 à 1921 sur leurs exportations. Il convient de prendre pour point de comparaison le chiffre de 7 440 millions de dollars plutôt que celui de 11 milliards de dollars, la différence concernant principalement des intérêts.

Les avances des États-Unis sont compensées si l'on prend comme point de comparaison les bénéfices et les taxes concernant les exportations faites par eux en Europe, (pays belligérants et neutres), bénéfices : 10 769 millions, et taxes : 7 538 millions de dollars. Les dettes de guerre des quatre principaux Alliés sont même compensées par les bénéfices réalisés sur leurs propres achats : 8 940 millions de dollars, et vraisemblablement compensées par des taxes perçues sur ces achats : 6 258 millions de dollars ou, d'après d'autres calculs, 6 225 à 6 468 millions de dollars, la somme de 7 440 millions embrassant l'ensemble des obligations en principal de tous les gouvernements étrangers, valeur au 30 juin 1921, et devant être diminuée des paiements ultérieurs faits par ces gouvernements.

En effet, à ces récupérations opérées par le fisc américain, il faut ajouter, pour examiner s'il y a compensation entre le débit et le crédit du compte à faire, le montant des paiements que la Trésorerie de Washington a reçus de l'Angleterre, de la France, de l'Italie et de la Belgique, d'après les accords conclus par ces pays avec les États-Unis, de 1923 à 1926. Le chiffre de $ 7 440 millions est la valeur en principal des obligations des gouvernements étrangers au 30 juin 1921. Depuis lors les quatre principaux Alliés européens ont fait aux États-Unis des paiements très importants qui s'élèvent à $ 1 623 millions[1].

Au surplus le montant total des paiements qu'ils ont faits tant sur leur dette consolidée que sur leur dette non consolidée s'élève, au 15 novembre 1932, en y ajoutant les paiements faits le 15 décembre suivant par la Grande-Bretagne et l'Italie, à $ 2 644 millions, soit 67 milliards 422 millions de francs.

Sans tenir compte ici des intérêts capitalisés dans les accords passés entre les États-Unis et leurs associés européens, la proportion des intérêts, dans ces paiements est de 73,7 p. 100. Sur le total des paiements : $ 2 644 millions, les intérêts s'élèvent à $ 1 949,7 millions pour un capital de $ 694,7 millions[2].

L'énormité de ces intérêts surprendra le lecteur. Elle met en pleine lumière la rigueur de la Trésorerie des États-Unis pendant la guerre et surtout l'après-guerre.

Nous estimons que la totalité des paiements faits aux États-Unis par les Alliés européens peut être portée au crédit de ces Alliés *sans distinguer l'imputation faite par la Trésorerie américaine soit au remboursement du principal, soit au paiement des intérêts.*

1. Rapport de la Trésorerie sur 1931, p 551.

2. Le paiement différé par la France le 15 décembre 1932 concerne une somme de $ 19 261 432 afférente uniquement à des intérêts.

L'état des paiements faits par les gouvernements étrangers aux États-Unis, p. 437, rapport sur 1932, comprend les paiements faits par la France au titre des intérêts pour $ 221 386 302, intérêts sur la dette non consolidée et pour $ 38 650 000, intérêts sur la dette consolidée.

Cet état ne comprend donc pas les intérêts capitalisés dans l'accord Mellon-Bérenger, à concurrence de $ 735 millions, ces intérêts n'étant pas dès lors payés.

Nous estimons en effet, que, suivant le mot de M. Édouard Herriot, la réclamation d'intérêts sur des subsides de guerre est une « nouveauté historique », et qu'elle n'a pas de raison d'être. Nouveauté historique, parce que l'Angleterre n'a pas demandé d'intérêts à l'Autriche et à la Russie pour les subsides qu'elle leur a donnés pendant les guerres napoléoniennes. Nouveauté qui n'a pas de raison d'être, car les *Liberty bonds acts* qui ont consenti ces avances aux gouvernements étrangers ont autorisé la Trésorerie à les accorder pour « combattre les ennemis des États-Unis, en vue d'assurer la défense nationale ».

Les Alliés ont donc été les remplaçants des États-Unis depuis la date de déclaration de guerre des États-Unis à l'Allemagne jusqu'à l'entrée en campagne de l'armée américaine. Les Alliés ont assuré la défense des États-Unis comme la leur avec ces avances qui étaient dès lors des subsides de guerre.

Subsides de guerre remboursables avec intérêts, d'après ces lois, dont le dispositif contredit les motifs.

Mais le paiement d'intérêts par l'emprunteur — puisqu'emprunteur il y a — ne se comprend économiquement, légitimement, que si l'emprunteur peut employer les fonds, qui lui ont été prêtés, à un travail productif lui-même d'intérêts, lesquels alors sont la contre-partie des intérêts servis au prêteur. La législation budgétaire du Reich lui interdit d'émettre des emprunts dans un but non lucratif. Or, ici, l'emprunt a été fait non pour faire un placement ou pour exécuter un travail productif, mais pour faire la guerre, pour faire œuvre non de construction mais de destruction.

Nous enfermons M. Mellon dans un dilemme : ou les avances aux alliés ont été des subsides de guerre, ou elles ont été une affaire.

Si elles ont été des subsides de guerre, par définition même, en tant que subsides, elles ne sont pas remboursables et *a fortiori* elles ne peuvent porter intérêt.

Si elles ont été des affaires, elles ne sauraient avoir été conçues par des hommes d'affaires judicieux.

M. Poincaré a dit au moment de la ratification des dettes en 1929 que l'on ne saurait taxer d'opération abusive ou absurde un emprunt fait par une commune, parce qu'en additionnant

les annuités du prêt on voit que la commune s'est engagée à rembourser trois fois le capital qu'elle a emprunté à long terme. C'est qu'en effet, disait M. Poincaré, une commune emprunte pour faire des travaux productifs.

Mais l'opération est abusive et absurde si une contre-partie d'intérêts ou de loyers, ou de taxes quand c'est un service public qui emprunte, ne vient pas permettre à l'emprunteur de payer des intérêts au prêteur, en suite d'un emploi productif.

Or les avances n'ont pas été faites aux alliés pour un emploi, pour des travaux productifs, ni pour une affaire commerciale, ou industrielle, mais pour un placement à fonds perdus dans le gouffre des dépenses de guerre. Demander ici des intérêts à l'emprunteur est abusif et absurde. Économiquement l'affaire n'est pas équilibrée.

C'est pourquoi la Trésorerie des États-Unis a lâché pied sur les intérêts qui ont été réduits déjà, et l'on dit que le président Roosevelt serait disposé à annuler ces intérêts. C'est le vœu exprimé par M. Jusserand dans la belle adresse aux Américains qui, en juillet dernier, a été son testament d'ambassadeur à Washington.

Toutefois, contre l'imputation sur le capital des paiements d'intérêts ou, ce qui revient au même, contre la suppression des intérêts, on peut faire valoir que les États-Unis ont dû emprunter eux-mêmes pour faire les avances aux Alliés européens et qu'ils ont dû payer un intérêt, des arrérages aux souscripteurs; que ce sont les capitalistes, les épargnants américains qui, avec un magnifique empressement, ont souscrit aux emprunts de la Liberté, sur le produit desquels ont été consenties les avances, lesquelles portaient intérêt au taux payé aux souscripteurs.

A cette objection, nous ferons deux réponses : la première c'est qu'il y a eu synchronisme entre les avances aux Alliés et les achats faits par eux aux États-Unis, et même que les Alliés ont fait leurs achats sur leurs ressources propres pour des sommes importantes en 1915 et 1916, avant les avances qui ont commencé en avril 1917, que, par conséquent, l'économie américaine a récupéré sous forme d'*excess profits* le montant des avances dès qu'elles ont été faites, avec obligation de les employer en achats aux États-Unis, ou que

cette récupération a même eu lieu au préalable pour les achats faits par les Alliés en 1915 et 1916 avant les avances.

Le synchronisme de la compensation en capital des avances et des achats payés entraîne la compensation des intérêts et des arrérages.

Rentrés en possession des capitaux prêtés, le commerce, l'industrie américaine ont dû leur faire produire des intérêts.

Du point de vue de la Trésorerie de Washington, la compensation des avances par la perception des *excess profits taxes* a été quelque peu tardive. Mais la Trésorerie, qui a fait dans cette perception un effort digne d'éloge, ne peut reprocher aux Alliés les retards qu'elle a apportés au recouvrement après des encaissements énormes, qui d'ailleurs ont été faits dès avant les accords, alors surtout — et c'est notre deuxième argument — alors surtout que la Trésorerie depuis la fin de la guerre, du 30 juin 1919 au 30 juin 1930, a pu réduire la dette publique américaine d'une somme de $ 9 300 millions, égale ou supérieure même au montant des avances aux Alliés (rapport de la Trésorerie sur 1931, p. 17).

Et les dépenses faites par les Alliés pour le compte des États-Unis, dépenses dont nous allons calculer le montant, ont été engagées dès la déclaration de guerre des États-Unis à l'Allemagne, au moment même où les avances ont été consenties. La compensation, de ce chef, mettait obstacle, à due concurrence, à une revendication d'intérêts.

Pour toutes ces raisons, nous estimons que la totalité des paiements faits par les Alliés aux États-Unis peut être portée au crédit de leur compte, savoir pour les quatre Alliés $ 2 644,44 millions, la part de la France, s'élevant à $ 486 millions, dont en capital $ 225,9 millions.

Et, soit dit en passant, s'il n'était pas légitime ou équitable de demander des intérêts pour les avances, la thèse de M. Mellon est bien fragile et même manque de base, d'après laquelle les États-Unis nous auraient accordé une réduction de moitié de notre dette en réduisant l'intérêt des bons émis pendant la guerre en représentation des avances, et en allongeant les délais de paiement.

LA COMPENSATION PAR LES DÉPENSES DE GUERRE DES ALLIÉS FAITES POUR LE COMPTE DES ÉTATS-UNIS

Ce n'est pas tout. Les Alliés ne peuvent-ils demander que soit porté à leur crédit dans leur compte de guerre avec le gouvernement fédéral un troisième article : la dépense faite par eux pour le compte des États-Unis depuis leur déclaration de guerre à l'Allemagne, 6 avril 1917, jusqu'à leur entrée en campagne, mi-juillet 1918? C'est la thèse indiquée notamment par Piatt Andrew à la Chambre des Représentants de Washington, le 2 février 1926, par M. Jusserand et que M. Édouard Herriot a soutenue en 1929 à la tribune de la Chambre des Députés.

Le 17 juillet, M. Herriot disait :

« Il y a un argument qui est infiniment plus fort, selon moi, que celui du taux des fournitures à nous faites... par les États-Unis. (P. 2 596, 2e séance de la Chambre du 17 juillet 1929.)

» Il n'est pas possible que cet argument ne touche pas, même à la dernière heure, nos amis américains, s'il leur est présenté avec la modération convenable. Cet argument est le suivant : entre le moment où les Américains sont entrés dans la guerre dans les conditions qu'a rappelées hier avec tant d'émotion M. le Ministre des Affaires étrangères et le moment où ils sont venus, en effet, sur les champs de bataille, il s'est écoulé une certaine période, un an et plus.

» Pendant cette période, juridiquement, les États-Unis sont belligérants. Et qu'est-ce que l'or pendant cette même période? Ce n'est pas autre chose que l'une des armes de la guerre. Car la guerre, par malheur, ne se fait pas seulement avec des armes, elle se fait aussi avec de l'or. »

La guerre a été faite pendant cette période de préparation américaine avec l'or américain. L'or des avances a été la contribution des États-Unis belligérants à la guerre commune, contribution en or à défaut de contribution sur le champ de bataille en hommes, en munitions, en usure et destruction de matériel. Mais si cet or américain n'a pas été un subside de guerre, si les États-Unis doivent en être remboursés, alors, pendant cette période de préparation américaine, la guerre

a été faite avec l'or des Alliés européens, avec leurs soldats, leurs armements, leurs munitions.

Que leurs dépenses communes de guerre aient été payées avec l'or américain, s'ils doivent le rembourser, ou qu'elles aient été payées avec leurs ressources propres, peu importe; les Alliés européens ont fait des dépenses pour le compte des États-Unis, en les remplaçant. Ils ne doivent pas les supporter en définitive. Ils doivent en être crédités.

Pendant cette période de quinze mois, les armées des Alliés, leurs flottes ont remplacé les forces militaires américaines.

Le Congrès a compté sur eux pour défendre les États-Unis; c'est en vue d'assurer « la défense nationale » que le Congrès a consenti les avances aux Alliés. Le libellé des *Liberty bonds acts* est formel. Ces emprunts de la liberté émis pour faire les avances aux Alliés, à quoi étaient-ils destinés sinon à la défense de la liberté des mers, de la liberté du commerce américain supprimée par la guerre sous-marine allemande?

Quand un État déclare la guerre à un autre État, c'est qu'il est prêt à la faire, c'est-à-dire à combattre, ou bien qu'il compte sur d'autres pour combattre à sa place.

Pendant ces quinze mois d'attente tragique de l'armée américaine, que serait-il arrivé aux États-Unis si nos armées n'avaient pas tenu bon, si, le front forcé, ces armées avaient été vaincues, et si les États-Unis comme l'Angleterre, la France, l'Italie, la Belgique, avaient dû traiter?

A quelles conditions?

L'Allemagne n'aurait-elle pas imposé au plus riche de ses ennemis une contribution écrasante?

Oui, les États-Unis ont compté sur les armées des Alliés en 1917, en 1918 même, puisque leur grand effort militaire n'a été donné qu'après la ruée allemande de mai et juin 1918, seconde bataille de la Marne.

Nous avons remplacé les États-Unis pendant cette longue et dramatique période. Nous nous sommes battus pour eux. Nous avons dépensé pour eux. Cette dépense doit nous être remboursée, car en vertu du quasi-contrat de gestion d'affaires droit français — en vertu des contrats tacites — droit américain — toute dépense utile faite pour autrui avec son assentiment même tacite doit être remboursée à celui qui a

pris en main la cause de celui qui, pour un motif quelconque, n'a pu lui-même gérer ses affaires.

Mais comment calculer cette dépense à porter au crédit du compte des Alliés? Ce calcul, nous pouvons le faire depuis la publication récente des comptes de guerre, publication étonnamment récente pour la France — 1929 et 1930 pour l'exercice 1917, novembre 1932 pour l'exercice 1918, alors d'ailleurs que les États-Unis n'ont publié leur compte de guerre qu'en novembre 1930.

On nous objectera que le gouvernement fédéral a fait un effort financier énorme pour préparer son armée. Cet effort, nous le connaissons depuis le rapport de la Trésorerie sur 1930, parvenu en France en 1931. Ce rapport a publié le compte en argent du coût de la guerre mondiale pour le gouvernement des États-Unis. Compte qui s'élève en dépense nette à $ 26 milliards au 30 juin 1921. La guerre a coûté à la France $ 39 milliards, dommages de guerre compris, et notre population continentale est de 43 millions, recensement de 1926, tandis que les États-Unis ont une population de 110 millions d'âmes, recensement de 1923.

Par habitant, la dépense de la France est de $ 907, celle des États-Unis de $ 239. La charge de la guerre a été pour la France quatre fois plus lourde que pour les États-Unis. Le gouvernement fédéral ne peut-il prendre sa part des dépenses de guerre faites à sa place, pour son compte, pendant les quinze mois d'attente angoissée de l'armée américaine?

Nous avons calculé ces dépenses. La Grande-Bretagne, la France, l'Italie et la Belgique ont dépensé, pendant quinze mois de guerre, sur la base de leurs budgets militaires des années 1917 et 1918, une somme de 27 milliards de francs pour des effectifs aux armées s'élevant à 7 487 000 hommes. La quote-part proportionnelle à rembourser par les États-Unis à leurs associés s'élève — sur la base des effectifs américains qui ont été au front, 1 390 000 hommes — à une somme qui approche de $ 5 milliards, déduction faite des taxes de guerre recupérées par la Trésorerie sur les achats des Alliés, taxes comprises dans le premier article de crédits de notre compte.

A cette somme, on peut ajouter, en équité, une quote-part

des dommages aux personnes, calculée d'après la dépense française, que seule nous connaissons, sur les bases proportionnelles, pendant quinze mois, des effectifs aux armées américains et français en en déduisant la part déjà versée par l'Allemagne. De ce chef, les Alliés peuvent réclamer aux États-Unis une somme de près d'un milliard de dollars, 986 millions, pour les pensions et allocations, dont 393 pour la France. Enfin, celle-ci, qui a été le champ de bataille principal des belligérants, peut réclamer aux États-Unis une quote-part de la charge des dévastations qu'elle a subies et ce proportionnellement à la durée de la guerre pour les États-Unis, soit vingt mois, et proportionnellement à leurs effectifs aux armées, déduction faite encore des versements allemands. Nos calculs aboutissent ici à une quote-part américaine de $ 1 190 millions. Et pour les dommages aux personnes et aux biens, les États-Unis ne sont-ils pas particulièrement responsables, puisque c'est le moratoire Hoover, qui, après le plan Young qui l'avait déjà réduite, a compromis la créance des réparations?

Tous ces articles de crédit aboutiraient et au delà à la compensation totale des dettes interalliées vis-à-vis des États-Unis, puisque, au montant de la valeur actuelle en 1921 des dettes de tous les gouvernements étrangers envers les États-Unis, soit $ 7 740 millions, au montant des avances en capital faites aux Alliés $ 9 230 millions, ou même au montant des dettes admis par les accords, qui s'échelonnent de 1923 à 1926, $ 10 913 millions, nous pouvons opposer des crédits s'élevant, pour les impôts de guerre incorporés au prix des achats faits aux États-Unis par les quatre Alliés européens, à une somme de $ 6 225 millions, pour les paiements déjà faits par ces quatre Alliés, à une somme de $ 2 644 millions, pour la quote-part des dépenses de guerre faites par eux à titre de remplaçants de l'armée américaine, ou à raison de la réparation des dévastations du champ de bataille commun, à une somme de $ 7 000 millions, soit ensemble à près de $ 16 milliards.

Et dans un compte de liquidation de la guerre entre les États-Unis et la France seule, celle-ci pourrait inscrire, en face de son débit de $ 3 340 millions ou des $ 4 025 millions de l'accord Mellon-Bérenger, des articles de crédit s'élevant,

au titre des impôts prélevés par la Trésorerie sur ses achats aux États-Unis à une somme de $ 1 500 millions, au titre de la quote-part des dépenses militaires faites pour le compte des États-Unis à $ 2 milliards 900 millions y compris les dommages aux personnes, et à une somme de $ 1 190 millions pour les dommages aux biens, sans compter les $ 486 millions déjà payés par la France aux États-Unis. D'où, mieux que l'annulation des dettes, des soldes créditeurs d'un ordre de grandeur de $ 5 milliards au profit de l'ensemble des quatre alliés, Grande-Bretagne, France, Italie et Belgique et de $ 2 milliards au profit de la France.

Et si l'on conteste le droit pour les Alliés européens de porter à leur crédit le montant des impôts de guerre perçus par la Trésorerie sur leurs achats aux États-Unis, l'addition des deux articles de crédit : paiements faits aux États-Unis, dépenses de guerre faites pour leur compte, donne une somme suffisante pour établir la compensation des dettes pour la France, celle des avances en capital pour les quatre Alliés.

CONCLUSION

Nous ne demandons pas l'annulation des obligations remises aux États-Unis en représentation des avances qu'ils nous ont consenties; nous ne demandons pas l'annulation de ces obligations qui portent la signature de la France.

Nous disons que ces obligations sont compensées, en ce qui touche la France comme en ce qui concerne l'ensemble des Alliés, par trois articles de crédit. Nous disons d'abord que les dettes européennes sont éteintes dans leur ensemble par une compensation statistique ou comptable avec les bénéfices de guerre réalisés par les États-Unis, et même avec les taxes de guerre perçues par le gouvernement des États-Unis sur la part de ces bénéfices provenant des achats des nations européennes alliées. Nous disons simplement que nos paiements de fournitures ont compris chacun une part de compensation d'avance. Nous alléguons un mode de remboursement par le crédit de notre compte de guerre. Il y aurait, jusqu'à due concurrence, double emploi — en dépense de

notre part, en recette pour la Trésorerie américaine, — si nous remboursions aujourd'hui les avances.

On a objecté que cette thèse touche aux contrats passés avec nos fournisseurs américains, avec le Gouvernement américain lui-même qui s'est entremis entre ces fournisseurs et nous. Ces contrats, nous les respectons. Bien que nous ayons payé ces fournisseurs au prix fort, tout est réglé entre eux et nous.

Mais tout n'est pas réglé entre le gouvernement américain et nous. La Trésorerie fait connaître, officiellement, par le rapport du Secrétaire de la Trésorerie sur 1931, après les accords avec les Alliés, le rendement des *war and excess profits taxes*, la proportion des bénéfices de guerre des sociétés, la proportion, reconnue par rapport à ces bénéfices, des impôts par lesquels le gouvernement a partagé lesdits bénéfices avec les fournisseurs en en prélevant 70 p. 100. Le gouvernement des États-Unis ne saurait se plaindre que nous en prenions acte et que nous tirions des conclusions de ces constatations officielles, de la reconnaissance officielle d'un bénéfice en excédent de la normale et des conséquences fiscales de ces bénéfices.

On pourra nous objecter encore que, nous aussi, nous avons perçu une contribution sur les bénéfices de guerre et qu'elle a pu porter sur des achats américains, qu'il en a été de même de l'Angleterre. A cela, nous répondrons que les importations de France aux États-Unis, de 1915 à 1921, s'élèvent à $ 776 millions, tandis que les importations américaines en France, non compris celles faites par le gouvernement des États-Unis pour son armée, se sont élevées à $ 6 787 millions pendant ce même laps de temps; qu'au reste le produit de la contribution sur les bénéfices de guerre ne s'est élevé en France qu'à 7,5 p. 100 du rendement de l'*excess profits tax*, 4 413 millions de francs-or contre 62 500 millions de francs-or, $ 883 millions en France contre $ 12 500 millions aux États-Unis.

Nous reconnaissons que notre argumentation est ici discutable au point de vue du droit dont jouit tout État d'imposer librement ses ressortissants.

Nous venons de montrer d'ailleurs que les dettes sont compensées même en écartant du crédit des comptes le montant

des *excess profits* et des taxes prélevées par la Trésorerie sur les achats européens ou français. La compensation des avances ou des dettes ressort de leur comparaison avec les chiffres des paiements déjà faits aux États-Unis par les Alliés, qu'ils soient imputés au capital prêté ou à ses intérêts, si l'on y ajoute les dépenses faites par les Alliés pour le compte des États-Unis pendant l'attente tragique de leur armée.

Nous faisons appel aux principes de la morale « dynamique » bergsonienne en demandant au sentiment américain de s'élever au-dessus de la morale « statique » de la Trésorerie de Washington qui n'a voulu voir que les *bonds*, les obligations signées parvenues « à maturité ».

La vérité, c'est que les États-Unis et les Alliés ont été associés pour un but commun. C'est le fait, c'est aussi le droit, qui doit marcher de pair avec l'équité.

Entrés en guerre avec l'Allemagne, les États-Unis n'ont pas voulu être qualifiés d'alliés de la Grande-Bretagne, de la France, de l'Italie et de la Belgique, mais d'associés de ces ennemis de l'Allemagne.

Ils ont fait leur guerre. Ils l'ont faite par intérêt national, celui de la liberté des mers, pour résister à la politique allemande d'hégémonie mondiale, par dignité nationale. Ils ont fait leur guerre, mais en s'associant à la nôtre. Nous nous en tenons à cette situation juridique d'associés des États-Unis, laquelle ressort clairement du préambule des lois des 24 avril et 24 septembre 1917 qui autorisent les emprunts de la liberté et dont nous rappelons les termes :

« *Dans le dessein de pourvoir plus efficacement à notre sécurité et à notre défense nationale*, porte ce préambule, le Secrétaire du Trésor est autorisé à faire ouvrir des crédits par les États-Unis à tous les gouvernements étrangers qui seront en guerre avec les ennemis des États-Unis. »

Les crédits sont ouverts, les avances sont consenties pour pourvoir à la sécurité, à la défense des États-Unis.

C'est le lien légalement établi entre la guerre nationale américaine et les avances aux gouvernements en guerre avec l'Allemagne, c'est le lien social légal entre les États-Unis et les Alliés.

La société, mais c'est la mise en commun de certaines

ressources, ici de toutes les ressources nationales. Quel en a été le but? Gagner la guerre! Le compte général de liquidation de cette grande société créée pour gagner la guerre n'a pas été établi; des experts officiels devraient en être chargés. Les belligérants ont tous fait leurs propres comptes de guerre. Que l'on compare ces comptes et qu'on fasse ressortir les soldes.

On a parlé, à propos des dettes, de la sainteté des contrats. Mais les contrats, les obligations nées des contrats, ou des quasi-contrats qui leur sont assimilés, ne sont que des éléments des comptes. Nous ne croyons pas seulement à la sainteté des contrats. Nous croyons à la sainteté des comptes établis et définitivement arrêtés par l'ayant compte et le rendant compte ou apurés pour une autorité érigée en arbitre des parties en cause.

Ces comptes, selon le vœu d'Oswald Chew, il faut les établir. C'est ce que nous avons cherché à faire.

***

Quoi qu'il arrive, n'oublions jamais que, par le seul fait des avances qu'ils nous ont consenties pendant la guerre, abstraction faite de la question de leur remboursement ou des intérêts, les États-Unis nous ont donné le moyen de la continuer.

Aussi bien, ce n'est pas seulement le service d'argent que nous retenons comme raison profonde de nos sentiments d'amitié envers les États-Unis, c'est le service qu'en frères d'armes associés ils nous ont rendu en unissant leur cause à la nôtre, se battant comme nous, en venant, sans souci de leur commerce, de leurs affaires, dans un élan admirable, exposer leur vie avec nous sur les champs de bataille; c'est cette confraternité d'armes qui est la mise en commun non seulement de l'argent, mais des vies. Voilà l'association totale dont la France n'oublie pas la grandeur. Et ce sont les droits et devoirs des associés entre eux que nous demandons aux États-Unis d'examiner en toute équité, sur la base des données statistiques nouvelles contenues dans les derniers rapports de la Trésorerie de Washington et dans les comptes de guerre.

VICTOR DE MARCÉ

ABSENCE[1]

Il passait sa petite main boudinée, aux ongles noirs, dans le crin brillant de sa barbe en dardant sur Haudouard ses yeux tour à tour malicieux, fulgurants et provocants.

— Et mes orchidées, Ramoncito, — demanda Lupé. — Leur as-tu donné à boire?

Elle courut vers l'angle du cloître où étaient massées dans des tonnelets et des paniers à salade, des fougères, capillaires et orchidées destinées à sa maison de Tenayuka. Elle inspecta ses fleurs, l'une après l'autre, ouvrant du doigt, comme on joue avec un chat, les gueules tigrées dont les mouchetures orange et safranées s'accordaient à l'ambre de ses mains, de ses bras, de son visage penché.

— Venez voir, Justito, — appela-t-elle... — Voilà ma favorite.

C'était la plus épanouie, dressée comme un serpent sur sa liane, avec une gorge béante jaune et feu. Lupé caressa le panache incliné d'une large fougère, désigna des cils à Haudouard d'autres fleurs, plus singulières encore que les orchidées : l'une sortait d'un pot, entre deux lances comme une flamme héraldique, du même rouge brique que son foulard; d'autres, cocardes violettes et blanches au centre de petits soleils verts, constellaient un arbuste.

— Ce sont mes fleurs, — dit-elle. — Les fleurs de Mexico.

Qu'il était étrange, ce monde floral, en vérité fait pour elle! Formes, couleurs parlaient par un langage de symboles précis

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mars et 1er avril.

et pourtant indéfinissables de cette vitalité drue, agressive et subtile qui perçait dans les gestes et mouvements de Lupé, dans tout son être, et faisait d'elle, une créature aussi à part que l'orchidée ou le puma. Elle appartenait à une flore et à une faune aussi mystérieuses et fermées que le cosmos volcanique de Salazar. Haudouard entrevit un instant, au milieu de la petite serre du cloître, les singularités de ce monde inconnu. Il en éprouva une sensation soudaine de dépaysement.

— Donnez-moi de l'eau, — dit-elle.

— Où l'eau? Si je savais où sont les chambres...

Son impatience le reprenait : la lettre était ici, quelque part. Où? Mais insoucieux de leurs bagages laissés sur le bord de l'escalier, ni Mac ni elle ne semblaient songer à quitter cette galerie.

— Ici.

Elle lui montra une grosse jarre près d'une porte. Une écuelle de laque y flottait. Il la rapporta pleine.

— Jetez sur la mousse... Comme cela.

Elle arrosait par chiquenaudes. Puis elle lui fit admirer la jatte qui était décorée à l'intérieur d'un cheval rouge, d'un ciel bleu et d'entrelacs de petites fleurs.

Comment trouver sa chambre et sa lettre, s'isoler avec Anne dix minutes? Ensuite il pourrait regarder, aimer tout ce que Lupé voudrait.

Il fallut contempler la dernière acquisition de Salazar, une poterie tarasco qu'il apporta amoureusement dans ses mains grassouillettes : un personnage ventru, en terre rouge, à tête plate et nez crochu qu'il offrit à Lupé.

— Pour toi, *preciosa*; pour toi, *linda*; pour toi, ma belle...

Ils échangèrent, ravis, de nouveaux abrazos. Juste saisit l'occasion.

— Où puis-je trouver mon courrier, Lupita?

— C'est tellement pressé, cette lettre?

Ils lui désignèrent sa chambre, de l'autre côté du patio. Il se retint pour ne pas courir, referma sa porte, — non sans entendre à son adresse un nouveau « *Choquante!* » de Ramon Salazar.

***

26 avril.

Mon petit Juste... dix jours affreux. Vraiment je n'imaginais pas que j'aurai si mal, ni ce que signifiait « séparation », solitude. C'est heureux pour toi car je ne sais comment je t'aurais laissé partir si j'avais prévu ces jours sans toi, ces nuits sans sommeil où je t'appelle... M'entends-tu? me réponds-tu? Sens-tu tout ce qui t'accompagne de regret, d'amour, d'impatience déjà...?

Il respire... Tout ce qu'il a vécu, elle l'a vécu ; elle a connu le même déchirement, les mêmes affres.

... Pour toi non plus ces jours n'ont pas dû être bien heureux puisque déjà tu t'alarmes. Hier, à quelques heures de distance, tes deux radios m'ont apporté ton anxiété. Mes rencontres avec Odet! Comment as-tu pu croire?... Sur le moment je t'en ai horriblement voulu... Puis j'ai couru au télégraphe — tu as dû avoir ma lettre à la Havane — j'aurais voulu que tu fusses rassuré à l'instant même...

Anne... Anne admirable. Comment a-t-il pu craindre, douter?

Je ne ferai rien qui puisse t'être désagréable. Depuis ton départ, je ne me suis montrée que chez les Odet, Madeleine de Pranges, au déjeuner Offenheim, très brillant, à un cocktail Acker, très ennuyeux, au concert avec Laure, — c'est à peu près tout... Ah! si, dîner chez Goehl. Absolument mortel.

Il s'assombrit. Six jours de désespoir et autant de cocktails. « A peu près tout? » Mais la suite le rassérène.

Il faut que tu fasses un bon et beau voyage. Aime bien ce Mexique que Lupé va te donner, mais tâche qu'il ne soit pas trop méchant pour moi. Que les peaux ambrées ne te fassent pas oublier la peau blanche de ton filiou. Serre-la contre toi, et tâche d'entendre les petites prières que je te fais tous les soirs, tous les matins...

Merci, filiou. Merci, Anne... Il est envahi d'elle. Il l'entend. Elle est là. Il s'assied sur le lit, s'étend, ferme les yeux.

***

— Alors?

Lupé est entrée, une interrogation mi-rieuse, mi-sombre dans le regard. Elle lui tend ses bras nus pour qu'il se lève... Est-ce pour dormir qu'il est venu à Mexico?...

Elle a passé un pyjama fleuri et feuillu comme un jardin d'été dont les larges manches, les jambes flottantes, à chacun de ses pas, frissonnent.

Brossées, lissées, des boucles encadrent de jais l'ovale de ce chaud visage. Il voudrait n'avoir pas d'yeux pour ses grâces importunes, pas de toucher.

— Venez voir *el lorito*...

Voir son perroquet... Il a bien le cœur aux perroquets!

Il est beau pourtant, l'ara vert avec sa queue orange, sa tête bleue. Lupé le promène sur son doigt, sur son bras, sur son épaule. Les arabesques des colonnes font, autour d'eux, un décor flamboyant et niellé de palais castillan. Nouvelle Espagne. Et ce carré de ciel, au-dessus d'eux, lumière d'Anahuac, ardente soie tendue à craquer...

Salazar active le déjeuner. Il faut tourner avec lui autour des terrines où mijotent les *frijoles*, les haricots rouges qui fondent en chocolat, goûter la *mole* : « *Muy piquante* », du feu pour la bouche... Il n'y a pas assez d'avocats pour le *guacamole*. « Courez vite au marché avec Ramoncito... » Ce serait une fête, ce marché, s'il regardait : les avocats violets, les ananas mielleux avec leurs coiffures peau-rouge, et qu'il faut tâter au derrière comme les melons, les chapelets de piment, gousses d'or et de sang caillé. Ils reviennent les mains pleines. La nappe est mise sur la table d'une grande salle capitulaire. Des épis de maïs fument sur un plat d'argent; les mangues, les sapotilles, les mameis en trophée dans des plateaux. Au centre, avec des grappes rouges, des feuilles sombres et de menues fleurs blanches, Lupé a dressé les emblèmes de Mexico à sa façon.

... « Aime bien ce Mexique qu'elle va te donner »...

— Tenez... prenez-les chaudes. Voici comme il faut tenir sa *tortilla*...

***

Sieste... Du patio foirail déserté monte un chant nasal, perçant, puis gémissant vers l'azur vide. La natte de roseaux est épaisse et fraîche. Hudson polit avec une pierre dure les *idolitos* que Salazar a apportés : de petits dieux plats en jadéite. Devant lui des livres, des *codices* où il peut à loisir feuilleter les hiéroglyphes de l'écriture aztèque ou maya, les noms antiques des villages et des temples. Hudson commente en frottant ses cailloux verts. Salazar, à quatre pattes, siffle et appelle...

— Satrapito!

... Sortir. Expédier un télégramme à Anne. Elle le sait arrivé. Elle s'inquiète à son tour. La rassurer ce soir, lui dire que tout est bien.

— Un petit tour en ville tout à l'heure, Lupita.

Lupita rêve. Elle a son dialogue avec le feu du ciel et ce gros nuage échancré d'argent qui avance sur l'arête du toit plat.

« Qu'est-ce qui vous presse? dit son silence. N'êtes-vous pas bien? Où voulez-vous courir quand vous avez tout à portée. » Elle allonge le bras, glisse sa main dans la sienne. Il se détend, s'abandonne. Jouir en paix de l'instant.

— Satrapito...

Un petit caméléon que Ramon va chercher dans les fougères. Lupé essaie sur l'animal les reflets du satin chair. Le voici confondu aux fleurs soyeuses. Sur son bras doré à présent. « Fais comme lui, dit une autre pression de main, change; prends mes couleurs et mon humeur; sois avec moi. »

... Ils resteront là tout le jour à flâner, comblés par le vide de ces heures. Mais lui s'impatiente. Sortir, télégraphier, se hâter de voir...

— Et quand irons-nous voir le musée, Lupita, les églises?

— *Mañana.*

... *Mañana* qui veut dire demain, un jour, plus tard, quand le cœur nous dira, « quand tu ne demanderas pas une chose pour en faire une autre. Je devine si bien ce qui t'appelle en ville en ce moment ».

Il insiste, parle encore du temps court dont il dispose, des gens à voir, des plans à faire. Qu'ils l'excusent! Il sortira seul; il faut qu'il passe à la banque, dans des ministères où il a des lettres à déposer. Le nuage tourne à l'orage dans les yeux de Lupita. Elle s'accoude, face à lui, le scrute... Pourquoi est-il venu à Mexico?

***

« *Un mystère éclatant pèse sur cette ville. Dès l'arrivée, elle communique, avec la netteté des sensations physiques, sa nervosité, l'électricité de son ciel brillant et déchiré, une sorte d'angoisse aussi, tension de l'altitude peut-être. Appel dans le vide, cri suspendu...* »

Pour qui écrit-il? Pour Anne?... pour lui-même? Il ne le sait encore. Il se hâte de se délivrer de son butin.

Il a erré, couru jusqu'au soir et n'a rejoint les Hudson qu'à la nuit au *Sanborn's* où Salazar avait, à son intention, convoqué des amis — Forster, un Américain, et un jeune poète mexicain. Ils viennent de rentrer après un tour dans un bal populaire, le « Salon Mexico » d'où une bagarre entre les patibulaires amateurs de *dansons* les a chassés.

Il a trop vu, trop entendu. S'il ne les fixe pas, tout de suite, ces images du premier jour se voileront.

« *Violence de Mexico. La lumière même est coléreuse — elle éclate sur les murs, dans les yeux brillants des gens de la rue, sur les vitres des cars lancés à mort par les chofers, sur les petits bus rouges ou trapus, qui foncent avec une rage aussi révolutionnaire que le nom des avenues — los Insurgentes, avenida Juarez. Arrière-plan de volcans que l'on croit voir parfois tout proches, dans l'encadrement des blocs...*

» *Affairement yankee mêlé de débraillé colonial, de nonchalance andalouse : assaut des vendeurs de billets-de-loterie, cris des marchands de journaux aux manchettes meurtrières, un rythme assez fou de précipitation pour le plaisir, de fureur destinée à tromper l'indolence. Entre les étalages américains, français, anglais, chinois convoités sans indulgence, se glissent d'humbles échoppes d'eaux-de-fruits, de* dulces *en bocaux verts, jaunes, orange, devant lesquels les agités du trottoir font une pause, étanchent leur candide soif mexicaine.*

» *L'air du loisir se retrouve en de dormantes petites places espagnoles — façades roses, rinceaux, fontaines, fenêtres à grilles; sous les arcades de San Domingo où les écrivains publics tapent sur des machines préhistoriques, « en tous styles », des lettres d'affaires et d'amour; au Volador. Mais derrière cette nouvelle Espagne, la vieille Amérique : le panthéon des dieux indiens au musée national (tous les monstres à plumes et à écailles, à têtes de morts et à serpents et leurs masques humains de cristal ou d'obsidienne); le sommeil de Chapultepec, pareil au silence de forêt, où des arbres plus vieux que Montézuma portent des barbes de mille ans...* »

Étrange ville qui ne se laisse entrevoir que par ses contrastes, deviner que par ses antagonismes. (Ainsi les figures mexicaines quand elles avouent leurs mélanges de sang, les complexes légués par les atavismes hostiles.) Frontons chamarrés des palais castillans, murs purpurins des églises forteresses, dômes jaunes et verts qui jettent dans le ciel des lueurs d'Arabie, orfèvrerie de stuc et balustres moisis des colonias de Napoléon III et de Maximilien, victoires ailées de Porfirio Diaz, buildings, coffre-forts des banques américaines... Derrière ces oppressantes architectures, une seule note pure et forte : la chaux crue des bas quartiers, vêtement blanc taché de sombre comme celui que portent les Indios aux crins noirs.

Il revoit le baroque paysage qui s'est offert à lui en sortant du télégraphe : le lourd Opéra penchant sur ses fondations, sa coupole béante encore couronnée d'échafaudages à l'abandon; en face, le gratte-ciel qui porte au zénith, cri de guerre de la vieille Amérique, le défi publicitaire du *Ciment toltèque*; leur vis-à-vis andalou, sous son revêtement de faïence bleue, Sanborn's, l'antique *Casa de los Azulejos*; et à l'autre bout de l'avenue, par delà les candélabres à globes blancs du parc Juarez, fermant ses perspectives d'un arc funèbre, la haute carcasse du Palais de fer.

« *Dans ce puzzle de styles et d'influences, où trouver l'axe, où chercher le cœur de Mexico? Passé, pas loin du Zocalo où méditent les autocars, dans une petite rue éventrée : au fond de l'excavation sous les gravats du chantier, les bases d'une pyramide et une rangée de terrifiantes gueules de pierre. Le gouvernement national révolutionnaire ramène au jour les ser-*

pents à plumes. Se rappeler la prédiction citée par Hudson : « Quand le principal temple des Aztecs reviendra à la lumière de Tenochtitlan, le peuple ancien reprendra ses droits. » Révolution Calles et Obrégon... Réveil du Mexique indien... »

Réveil du Mexique indien. C'est là le thème qui le séduit, la donnée de l'étude à faire, de l'enquête à poursuivre au cours de ce voyage.

Il se rappelle la discussion passionnée qui a agité leur dîner au Sanborn's : pour eux — Salazar, Hudson, Lupé, leur ami Forster — un seul élément compte, au Mexique, l'élément indien, l'*Indio*, le peuple laborieux et inventif des villages qui a gardé l'héritage des temps précolombiens, une culture que la domination coloniale n'a pas détruite. A les croire, l'Occident n'a modifié au Mexique que la surface, n'a atteint qu'une aristocratie fossile. Les formes introduites par l'Espagne dans les arts populaires, les fêtes, le folklore ont été reprises, digérées, recréées par le fond primitif.

De ce débat où ses objections sur les inévitables influences européennes ont soulevé les protestations des Mexicains, il cherche à retrouver les données et les formules : une certaine phrase d'Hudson — à propos des fresques révolutionnaires de Diégo-Rivera sur « le courant continu de forces et de culture qui, partant des arts préhispaniques, aboutit aujourd'hui à l'élaboration d'une peinture, d'une musique, d'une littérature spécifiquement mexicaines »; et cette opinion du silencieux Forster : « Dans tout Mexicain il y a un révolutionnaire et un artiste, un destructeur et un créateur. Dans le génie de Mexico entre une dose égale de passion et d'abstraction. »

Il voudrait noter tout cela, les réactions de chacun, l'effervescent nationalisme de Lupé. C'est avec elle, évidemment, qu'il faudrait aller aux sources, entrer dans le pays, pénétrer le milieu indien. Avec elle, truchement idéal, indispensable, nécessaire.

Mais aura-t-il le temps? Et elle, ne se découragera-t-elle pas de le guider, en le sentant si pressé, si peu disponible de cœur, d'esprit même?...

Le voici ramené à son dilemme; sa pensée dévie. Il laisse en suspens sa plume sur la page commencée. Il est tard... Il n'a pas encore écrit à Anne. Lui envoyer ces premières notes?...

Pourquoi faire? Ce ne sont pas des impressions de voyage qu'elle attend... Quel intérêt y prendra-t-elle?

« Quel intérêt? » Un instant la question l'arrête, mais il l'élude pour ne pas admettre qu'il y a là une partie de sa vie à laquelle Anne ne participe guère, qu'elle ne prête attention à ses curiosités, à son goût des pays que professionnellement, pour l'aider à revoir des articles à livrer.

Il reprend sa lettre, la relit : « Dix jours affreux... Je n'imaginais pas que j'aurai si mal... Pour toi non plus ces jours n'ont pas dû être heureux. » Déjà il se pénètre de ce sentiment cruel et triste, se met, pour lui répondre, à l'unisson. Comment pourraient-ils être vraiment heureux, ces jours sans elle? Déjà il oublie les émotions de l'arrivée pour ne parler que de l'impatience du retour. Elle lui manque trop pour qu'il puisse goûter pleinement ce pays. D'ailleurs il est un peu déçu. Il rentrera en septembre, peut-être en août. Il a tellement hâte... qu'elle ne s'alarme pas surtout quant à Lupé. Le Mexique ne lui rend point cet attrait qu'il avait jadis. Du moins il ne le sent plus...

A mesure qu'il écrit, il passe inconsciemment d'un mode à un autre. Singulier pouvoir imparti aux mots de créer, ou déformer les sentiments. La chaleur d'âme qu'il donnait tout à l'heure à ses découvertes, à ses amitiés, à ses projets, il la leur retire à présent au profit de son amour et réduit d'autant son goût du voyage. Les charmes, les bonheurs de la journée, il en dépouille Lupé, le pays, pour rassurer Anne sur la fidélité de sa pensée, et déjà ne les voit plus que sous le jour terne et triste où il les lui décrit : « *Une ville hybride métisse... un paysage attendu de terre sèche et d'agaves... Taches de sang dans l'escalier au Salon-Mexico.* »

Il dormait; un mouvement inconnu pénétra dans son sommeil et l'éveilla : une sorte de roulis au fond duquel lui parvenaient de sourdes commotions.

Il ouvrit les yeux, reconnut les murs de la cellule et les piliers du cloître figés de lune. Cependant l'étrange ébranlement persistait. Par le battement de la porte ouverte, par un fracas de verre et de poteries qui s'écrasaient au sol dans la pièce voisine, il paraissait que ce tangage entraînait tout le

couvent. Des pas couraient sur la galerie; il entendit un cri, des chuchotements apeurés :

— *El terremoto...*

Sur son seuil une servante de Salazar en chemise voûtait le dos sous ses nattes grasses et défaites. Il sauta hors de son lit, pris à peine debout d'un vertige, mais déjà le vacillement cessait, semblait rentrer dans la pierre. Le visage de la fille, sous la lividité lunaire, gardait une expression d'animal effroi. Un instant, il se sentit gagné par cette peur qui semblait attendre un nouveau spasme de la terre, l'engloutissement du monde sous leurs pieds.

Sur les toits horizontaux, le ciel clair et les astres brillaient pourtant en un éclat d'extraordinaire placidité. Il songea au volcan dont il avait, la veille, entrevu entre deux blocs le profil de mauvais présage.

Mexico se rappelait. Il se recoucha.

IV

LA VALLÉE

Xochimilco... Il était encore tout imprégné de la douceur de cet après-midi à la dérive à travers les jardins flottants : les *chinampas*.

Sur le vieux lac des Chichimèques, de simples radeaux couverts d'un peu de terre devenus des îles, ont pris racine, se sont boisés d'eucalyptus et de peupliers qui abritent les huttes d'un peuple furtif et jardinier.

... Barques et pirogues venaient à la rencontre de leur chaloupe, chargées à profusion de glaïeuls, d'œillets, de roses écarlates qu'une Indienne accroupie leur vendait au passage et qui venaient par bottes s'accrocher sous l'auvent. Sur les allées d'eau de ce labyrinthe, les reflets des arbres sveltes se mêlaient au bleu du ciel et aux nuages. Près de Lupé, à l'avant, un vieil homme poussait à la perche, sous son aube brune bordée d'une grecque noire et blanche. Les vivres du marché, la barbacoa, les avocats, les ananas entaillés couvraient la table de leur abondance dédaignée. La main sur sa guitare, Salazar par moments sortait de sa somnolence par

un chant qui perçait leur quiétude. Protégeant d'un lys d'eau ses yeux du soleil, Lupé rayonnait. « Voici les douceurs secrètes de ma terre, disait son silence, les joies et les bombances de ce monde que tu avais cru brutal et dur. » Parfois, près d'eux, plongeant entre les racines de la berge, filait un corps cuivré. Paradis indien...

Une semaine avait passé, marquée de journées sans ombres, de courses radieuses à travers la Vallée. Il s'acclimatait, au pays, à elle.

A San Juan Teotihuacan, devant les pyramides, il l'avait vue resplendir, révéler en une ferveur inintelligibl d'elle-même son accord avec l'esprit du lieu.

Sun... everything! « Le soleil... tout ». Elle avait jeté ce cri, lorsque du champ d'agaves où les autres s'attardaient, le monument solaire était sorti, pareil en la poussée obtuse de sa masse tronquée, en sa flambante solitude, aux volcans lointains.

Elle l'avait entraîné presque à la course, à l'assaut des cinq étages de la pyramide hérissée de saillants aigus, comme à la rencontre d'un dieu. « *Anda... Hurry up.* » Le dieu était en haut : le soleil qui régnait sur les grands mouvements de cette terre fauve inondée de brûlante fécondité. Et c'était au dieu qu'elle ouvrait les bras.

Aux quatre coins de l'étendue, leurs yeux croyaient suivre de cortèges guerriers, les processions des prêtres et sacrificateurs qu'autrefois ces autels ramenaient, par cycles, demander un nouveau soleil, la promesse d'une nouvelle vie. Au nord, baignée d'ombre sur deux faces et sur une autre d'un reflet, la *Lune*, la pyramide jumelle, apparaissait, plus obscure et comme tassée au fond d'un silence interplanétaire. *Soleil, Lune...* Lupé avait eu un sourire étrange : « Et vous, petit homme, au milieu... » Il s'était souvenu de son poème.

Bordé de tumuli, le solitaire chemin des Morts descendait d'une pyramide à l'autre. Au terme de cette voie sacrée, le temple de Quetzacoatl imposait la sévère géométrie de son enceinte quadrangulaire. C'était là qu'ils avaient passé l'après-midi, errant des plates-formes aux autels mineurs qui, au niveau des murs bas, jalonnent les esplanades de l'immense et solennel enclos. Hudson commentait les sens divers du dieu changeant,

du protéiforme Serpent à plumes : « Mystérieuse déité d'une religion abstraite et non soumise aux figures, Quetzatcoatl était l'eau et le vent, le reptile et l'oiseau, mais aussi, prêtre et roi, astronome et sage, le prophète que les premiers Aztecs avaient vu fuir sur un bateau aux ailes blanches. Un Messie en somme... le Messie éternel et toujours renaissant de Mexico, événement de gloire au sein des catastrophes. »

Juste écoutait l'archéologue, mais quant au sens vivant du dieu caché, Lupé, par ses silences et les visions que, de temps à autre, le Leika sur l'œil, elle captait, lui en apprenait davantage.

Lupita... N'était-ce qu'illusion, chimère? Il y avait dans ses expressions, ses mouvements, les signes d'une intuition fervente des forces et des grandeurs extra-réelles, la preuve d'une sensualité mystique par où elle rejoignait le culte le plus antique de sa race. Dans le meilleur comme dans le pire, l'Indienne cachée sous l'Américaine révélait ses origines : par sa vivacité, ses ardeurs, par les rêves qui la prenaient parfois devant certaines formes érotiques — les colonnes du temple de Mitla, par exemple, dont elle montrait de parlantes photographies. Quel dieu, quelles étreintes cosmiques la hantaient alors? Se souvenant de la phrase de Forster, il apercevait en elle « le mélange de passion et d'abstraction dont est formé le génie de Mexico ». Dans ce lieu inspiré, au milieu des vastes monuments géométriques, elle semblait atteindre d'instinct au sens profond de leurs symboles, à la passion abstraite qui les a créés. Grâce à elle, il avait l'impression de déchiffrer le dialogue de feu figuré par *sa* pyramide : l'échange de la terre et du ciel, du volcan et du soleil.

Devinait-elle le cheminement de sa pensée? Elle lui avait donné une fléchette d'obsidienne trouvée dans un champ d'agaves. Cette pointe de lave vitrifiée avait la transparence, l'obscurité marron du verre fumé et, sur ses facettes, un éclat noir impénétrable.

— ...Vos yeux ont la couleur de l'obsidienne, Lupita... Regardez votre soleil.

— Regardez-le aussi, — avait-elle répondu. — Et n'ayez pas peur.

***

C'était de tout cela, de ces accords passagers, de ces clartés soudainement projetées sur le mystère de Mexico que leur intimité se ranimait depuis qu'il se laissait conduire.

Ils avaient passé, à deux reprises, à la maison qu'Hudson avait louée pour ses recherches à Tenayuka près d'un petit temple récemment découvert dans le voisinage d'un hameau indien. De la capitale où ils avaient, chez Salazar, leur second pied-à-terre, une Ford qu'ils conduisaient à tour de rôle permettait en deux ou trois heures le va-et-vient.

C'était une bâtisse simple, mais spacieuse aux murs roses et au toit plat où, grâce à quelques meubles de cèdre, des serapes, de grosses nattes de roseau, des laques, leurs collections précolombiennes, Lupé avait introduit l'air de Mexico, renforcé çà et là de souvenirs d'Océanie. Objets et couleurs, assemblés avec cet excès d'amour, ce trop-plein de goût qui était son goût, composaient une symphonie presque trop riche qui, par comparaison, faisait paraître, dans le souvenir d'Haudouard, l'atmosphère d'Anne bien indigente.

Il devait bien se l'avouer : — était-ce indifférence, manque d'inspiration, défiance d'elle-même? — Anne n'apportait rien à un intérieur, moins qu'à tout autre à l'appartement qu'elle partageait avec Langle. Il songeait à des meubles mesquins, à des objets mièvres, — certaines fleurs à l'aquarelle en particulier —, qu'il n'avait jamais pu la décider à enlever de sa propre chambre. « A quoi bon? disait-elle, vous savez que je n'ai pas de goût à cet appartement. »

En aurait-elle pour un autre, pour le leur. Il se le demandait malgré lui, craignant inconsciemment de reprocher à Anne une insuffisance de personnalité dont il lui était arrivé déjà de prendre ombrage. Il réagissait aussitôt : Anne se ferait le goût, et l'amour des choses lui viendrait quand la vie leur serait commune. Il n'avait pas le droit de lui tenir grief du milieu trop sévère où elle avait vécu. N'avait-elle pas puisé dans ce milieu des qualités plus rares et que Lupé ne possédait pas?... D'ailleurs n'y avait-il point beaucoup de bric-à-brac dans les richesses de Lupé?

Sur la voie de ces réactions contre Lupé au bénéfice d'Anne,

la bonne foi pourtant l'arrêtait à temps. Anne elle-même, se disait-il, serait plus juste.

Le premier soir où il avait couché à Tenayuka, Lupé était venue aménager pour lui la pièce qui, d'ordinaire, servait de living-room. Elle avait sorti d'un coffre ancien, peint d'un paysage de ville aux personnages naïfs, ses plus fines serapes et de molles *sabanas* de laine. Dans le tas elle avait choisi, pour couvrir son divan, celles dont les damiers et les losanges fondaient le mieux, sur lachaux des murs, leurs bruns et leurs blancs. Elle en avait imposé une qui différait des autres par des motifs animaux — oiseaux, têtes de cerf — formés sur le fond gris et noir de petits carreaux aux couleurs vives dont la bigarrure au premier abord l'avait heurté.

— Vous verrez, — avait-elle dit. — C'est la meilleure.

De fait, quand il avait été seul, la stylisation de ces figures, la qualité des coloris lui avaient, avec un peu d'attention, révélé la rareté de cette pièce. Du même coup il avait pris garde aux gerbes odorantes disposées dans les jarres, découvert un à un d'autres soins délicats à lui destinés, une terre cuite zapotèque pour laquelle il avait l'après-midi montré du goût, une boîte de laque remplie de cigarettes. Hudson ne fumait pas. Elle non plus. Il n'avait pu, en guise de gratitude, retenir cette pensée : « Quelle femme précieuse pour la vie de voyage!... » Quelle compagne idéale elle eût pu être! Celle qui va droit aux bons objets, s'échauffe de tout, saisit l'essence d'un paysage ou d'une figure, meuble la maison de ses trouvailles, en un mot celle qui « apporte ». Si elle était libre... Mais par tous ces soins, ces attentions qui ne visaient que lui n'indiquait-elle pas qu'elle pouvait être libre?

Aussitôt, dans une poussée de remords qui lui avait mis le sang au visage, il s'était ressaisi. Anne... Il devait à Anne de n'avoir point de ces pensées.

Le lendemain matin, levée la première, Lupé lui avait apporté, avec le chocolat battu, les mangues encore toutes fraîches de l'arbre qui couvrait les marches de la véranda, ainsi qu'une grosse papaye orangée qu'elle avait fendue et vidée de son plasma de graines noires, pour qu'il eût de ses mains la chair parfumée au goût de tilleul.

Il l'avait complimentée de la belle couverture et de la

poterie, ce petit dieu-lare auquel il devait une si bonne nuit.

— C'est à vous, — avait-elle dit et, comme il refusait :

— Ils ne sont pas à Mac. Ils sont à moi... Vous les emporterez un jour, si vous partez de Mexico. Allons, *get up*. Il faut que je développe nos films de Xochimilco.

***

A l'heure de la sieste, elle s'allongeait sur la véranda dans les mailles souples de son grand hamac de lin. Elle était fière de son beau hamac « yucateco » aux raies orange et roses, aux blancs fils capillaires qui avaient été tramés comme une dentelle pendant des semaines par les mains noiraudes des femmes mayas du Yucatan.

— *Come on*, — disait-elle... —Il y a place pour deux! et même pour trois. C'est un lit de famille.

Il avait appris à s'y loger près d'elle, en ciseaux. Hudson les faisait parfois chavirer en s'asseyant dans la poche du filet soyeux; mais d'ordinaire il préférait trafiquer seul dans ses rayons d'isoles, polir des bouts de jadéite ou récurer des masques terreux. Ou bien il avait affaire aux péons de Tenayuka qui venaient lui vendre leurs trouvailles. Il y avait, derrière la haie de cactus-organos qui fermait leur enclos, des discussions mystérieuses, d'interminables marchandages, après lesquels Hudson s'enfermait dans son cabinet du mirador pour classer ses acquisitions ou rédiger des rapports.

La liberté de sa femme « sauvage » n'affectait point sa sérénité américaine, ne le détournait jamais de son unique préoccupation. Pourvu qu'elle lui livrât à temps les photos de bas-reliefs ou de pierres sculptées dont il avait besoin, elle pouvait prendre ses loisirs comme elle l'entendait, s'emparer de la Ford et filer où il lui plaisait. Il semblait ravi de la présence de Juste qui la distrayait. On eût dit qu'il ne prenait garde à elle que lorsqu'elle revêtait les colliers aztèques ou mayas qu'ils avaient reconstitués de très anciennes jadéites, turquoises ou serpentines, achetées, une à une, au cours de leurs tournées. Lupé en avait tout un musée : les uns aux larges plaques gravées qui portaient l'effigie de Tllaloc ou de Huitzilopotchtli, d'autres faits de petites jambes bleutées

disposées en auréole, d'autres en hérissons de corail... Sur elle, ces joyaux fossiles revivaient, se chargeaient de puissances neuves, la paraient comme une fille d'Inca. A l'examen qu'Hudson leur faisait subir, Juste se demandait si elle était pour lui beaucoup plus qu'une sorte de mannequin pour parures archéologiques, ou mieux une pièce de bonne époque, un très beau spécimen de beauté indienne moulée sur le canon toltec ou nahua qu'il avait découvert, avec sa chance de collectionneur, dans la foire californienne.

Élevée loin de son père, un ingénieur américain qui, au cours d'un séjour aux pétroles de Tampico, avait fait souche demi-indienne, Lupé, après des années de couvent à Guadalajarra, était allée achever tant bien que mal son éducation en Californie... C'était à Los Angeles qu'Hudson l'avait épousée, trois ans auparavant, pour l'emmener dans son grand péricle à travers le Pacifique. Ils faisaient besogne à part, lui avec ses pioches et ses rapports, elle avec son appareil et ses pinceaux. Besogne à part, chambre à part, toujours les meilleurs amis du monde malgré les courroux passagers de Lupé. Il en avait toujours été ainsi, avait-elle autrefois confié à Juste.

Il arrivait à Haudouard pendant les siestes ou les promenades de l'interroger sur son passé, sa vie d'enfant à Guadalajarra, dans le couvent d'indianitas qui l'avait imprégnée à jamais de la nostalgie natale, et aussi sur son premier amour, ce Français qui, à San Francisco, avant son mariage, l'avait, disait-elle, rendue à moitié folle.

— Comment était-il, cet Assas? — redemandait Juste pour la vingtième fois.

Un Français... Un cinéaste d'une quarantaine d'années qui travaillait à Hollywood. Pourquoi l'avait-elle tant aimée? Est-ce qu'elle savait? « *May be because you Frenchmen you are the only men to know how...* Il avait un peu votre figure et vos manières. » Il faisait ce qu'il voulait avec les girls à Hollywood. Intelligent, très artiste... Elle en était horriblement jalouse. Ce qui était curieux, c'était que dans les commencements ils avaient tardé à s'accorder. Elle l'avait aimé trop violemment pour être adroite.

— Comme avec vous! — lâchait-elle à l'improviste.

Il faisait mine de ne pas entendre.

— Et après Assas? — demandait-il.

Well... Quand, dans un accès de jalousie elle avait rompu avec lui, elle avait cru qu'elle en mourrait. Puis elle avait rencontré Hudson, elle s'était calmée. Il savait le reste. Avec le voyage, les Samoa, sa peinture, la photo, elle avait pris conscience d'elle-même, de ce qu'il lui fallait pour être heureuse : le travail, les pays... Mexico, surtout Mexico.

— Jamais de Mexicain?

Avant d'aller en Californie, elle avait failli en aimer un. Un général qui sortait de la révolution. Elle avait cru que c'était une force de la nature, un vrai révolutionnaire, et ce n'était qu'un politicien, juste bon à se pavaner dans de grosses automobiles et à venir donner des mañanitas à la guitare sous les fenêtres du couvent...

— Alors depuis le Français... personne?

— *Yes.*

Sa voix était franche, péremptoire.

— *You...*

Lui, quoi lui? Il gardait le silence, puis :

— Je voudrais bien voir vos peintures d'enfant, Lupita. Celles du couvent de Guadalajarra, vous savez...

Elles étaient si charmantes, ces peintures, surtout la ronde des couventines indianitas, toutes figées dans leurs longues robes blanches et magenta avec leurs couronnes de pompons blancs, leurs tresses noires et leurs yeux longs, fendus, animaux et mystiques, qui regardaient devant eux, butés et graves — comme ceux, au même instant, de Lupita.

***

S'il interrogeait, elle répondait net. Mais elle ne parlait jamais la première depuis qu'il feignait l'oubli du passé, — de ce passé de Samoa et de Paris qui, fondu en un souvenir à peine réel, représentait selon les heures ou les humeurs tant ou si peu.

Seules, des pressions furtives dans leurs promenades, ou par hasard, une caresse brève entre deux portes prouvaient qu'elle

n'avait rien oublié — ni lui non plus. Mais il refusait d'y prendre garde. Il aimait Anne. Lupé, c'était jeu, rêve, amitié passionnée... Mexico peut-être?

Rien de plus... Du moins il voulait le croire. Parfois, pourtant, à la fin des siestes moites, dans le vis-à-vis du hamac, en la voyant couchée dans la nuit de ses boucles bleues sur l'étincelant réseau, l'épaule offerte à ses perruches, l'ombre rameuse des fougères jouant sur le soleil de ses yeux errants, une ancienne tentation, plus subtile qu'un simple désir, le reprenait. Il sentait de nouveau dans un vague vertige tourner sur lui le vol de l'oiseau de feu, de l'élément fuyant et fou que les doigts de chair ne peuvent saisir et que l'esprit pourtant ne peut étreindre que par les sens, les sens épais, les sens bornés, les sens aveugles et nécessaires. Et sa soif de boire à la source chaude de ce mystère recommençait à l'altérer.

Alors il s'arrachait aux mailles qui l'emprisonnaient, se mettait debout.

— Allons voir les Indiens, Lupé.

Avant d'obéir, elle le fixait, cherchant à lire la raison de ce retrait. Puis elle se levait, sortait sans rien dire, et, comme portant seule le poids de ce silence, elle poussait la barrière, prenait le chemin semé de cailloux et d'échardes mortes qui longeait les orgues épineux. Il la suivait vers le village, trouvant lui aussi assez dur d'affronter, par pénitence, les flammes du ciel impavide. Un destin sans tendresse les divisait. Qu'y pouvaient-ils? Sur le rougeoiement de la terre aride, il regardait fondre les ombres des zopilotes qui, honteuses, glissaient entre eux.

***

— *Buenos dias, hombre.*

Ils arrivent aux cases, simples amas de pierre où gîtent des nichées de femmes aux tresses grasses et d'enfants bistrés aux yeux luisants. Certaines de ces masures datent des temps aztecs, d'autres ont été bâties avec des moellons de la pyramide qui domine les enclos pierreux. Des chiens galeux dans ces cours aboient aux chevilles. Un gros dindon qui a l'air cousin des zopilotes, fait la roue. Accroupi, son éteignoir de

paille sur le nez, un homme rêve, son regard obscur fixé sur ses orteils qu'il remue entre les courroies boucanées de ses sandales, des brins de paille dans la main : l'*Indio triste* dans son colloque avec les ombres et les êtres de lumière qui errent et se posent au fond du jour transparent.

— *Adios...*

Salut morne, perdu dans ce grand silence béant qui sous le ciel des pyramides, unit les morts aux vivants, ouvre au cœur contracté par une éternelle attente — grâces, miracles, catastrophes — un abîme peuplé de voix surnaturelles et familières.

Mais Lupé entre dans la cour. Elle a retrouvé son allure libre et décidée.

— *Don't bore them...*

« Ne les embêtez pas. » Il s'apprêtait à photographier. Il ne faut pas... Chez « eux » elle est chez elle. Ce sont des hommes de sa race; elle connaît leurs façons et leurs secrets, leurs politesses et leurs ruses. Elle sait où est l'idole que Mac n'aura pas, car c'est une pierre qui leur sert toujours. Elle connaît la place où l'on ne doit pas aller : là-bas, sous le grand arbre à gousses où perchent les buzzards; il y a là, dans une margelle de cailloux, une certaine souche à demi brûlée aux bras écourtés qui pourrait bien être un Christ noir... Surtout ne pas leur en parler.

Ils la connaissent eux aussi, la *niña*. Sous sa courte robe de soie, ils ont deviné depuis longtemps une femme de leur sang. L'homme se soulève, éploie comme une aile sa serape terreuse aux blancs ramages, dégage du sombrero ce regard sans axe dont la caresse effleure avec suspicion le nouveau venu, comme un serpent se coule sous la feuille.

— *Como le va, señoritita?... Vamonos.*

Et les femmes de sortir pliées en rejetant sur leur épaule le pan bleu nuit ou violet dindon du rebozzo. Au cou et aux manches de leurs robes sales, une petite broderie que Lupé guigne de l'œil. Elles se font humbles, empressées.

— *Por servirla, niña.*

Timbre chantant, musique dolente de ces voix soumises. Elles tendent l'une après l'autre de longues mains roides, cérémonieuses comme à une apparition. Pour un peu elles la

prendraient pour une nouvelle madone de la Guadalupe, pour Tonantzin, la vierge déesse jaillie du maguey dans des brocards et des auréoles ou tous autres costumes qu'il lui plaît pour venir visiter *los pobres Indios*. Lupé... Guadalupe.

— *Quien es el señor, Guadalupe?... Por servirle, señor. Vamonos.*

Qu'ils entrent! Les femmes s'agenouillent à nouveau devant le pétrin en pierre de lave, roulent la pâte de maïs qu'elles tapent dans leurs mains levées de chaque côté des épaules... Pat... Pat... Pat... Pat... On est venu leur acheter des tortillas, mais on a le temps. On parle tandis que les mains claquent, que la fumée de l'âtre empouacre et fait pleurer les yeux. Les histoires viennent... La niña connaît-elle la chanson du petit pot de terre que la fillette aime tant « *tanto... tanto* », que lorsque l'eau bout, elle entend parler sa mère morte?... La *llorona* a passé l'autre soir, derrière leur grande maison. Est-ce qu'elle l'a vue, la femme-vampire aux longs cheveux qui glisse aux fins de jour, mortuaire et méchante dans les champs d'agaves?

Lupé est tout oreilles, accroupie elle aussi sur ses talons, le menton dans la coupe de ses mains.

C'est maintenant qu'il faudrait écouter, regarder, saisir au vol le secret... Mais où est Juste? Est-ce la *llorona* qui l'a saisi? Il n'entend pas. Il est loin, très loin... Dans son beau pays de France.

***

Ils rentrent... Elle est contente à présent. Elle a trouvé une petite fille à faire poser cinq minutes devant son carnet, une étrange petite tête ronde aux yeux effrayés, posée entre deux nattes, sur un corsage à fleurs et une robe à gros plis.

— Si l'on partait à Taxco demain, Justito?

A Taxco, dans l'état de Guerrero où sont les mines d'argent. Une région très fantastique. Forster a sa maison à Taxco. Forster... leur ami qui était au Sanborn's. Bien trop intellectuel, Pat, mais il est tellement fou de Mexico. D'ailleurs ils trouveront une posada mexicaine qu'elle connaît, pleine de fleurs. Chez Alicia, où ils descendent toujours, elle et Mac.

— Mac viendra?

— Non. Il veut travailler. Il n'a rien fait tous ces jours-ci.

Juste hésite, se tait. Il est inquiet... de lui-même, d'elle. Si Mac ne vient pas... Et puis il y a cette lettre qu'il attend. Il est sans nouvelles depuis plus de huit jours. Cela devient invraisemblable. S'il part, quand l'aura-t-il, sa lettre?

Lupé insiste.

— Salazar viendra avec nous. On prendra sa voiture et son chauffeur... on pourra coucher à Cuernavacca en partant dans l'après-midi. Il faut que vous voyez Cuernavacca, le pays de Zapata, le plus grand révolutionnaire qu'il y ait eu à Mexico.

Il s'interroge. La lettre sera demain sans doute chez Salazar. Et puisque Ramon vient aussi...

— Entendu. A Taxco, *mañana*, Lupita.

Il lui presse la main. Le soleil oblique la revêt. Elle luit tout entière des jambes au visage dans sa robe vert scarabée, le long de la palissade de cactus dont la lumière fauve allume les piquants, fait saillir les côtes coupantes.

Un mystère chaud envoûte l'enclos, coule sur le tronc lisse des bananiers, emplit d'ors sournois le manguier ténébreux. Sur la véranda elle se jette dans le hamac, reprend son carnet, trace une nouvelle esquisse qu'elle lui tend enfin avec un regard absorbé et malicieux : la figure de la petite fille transfigurée en Lupita; dans le fond le volcan, à droite la pyramide. Un soleil cruel derrière le visage. Et s'érigeant d'en bas sur la poitrine, centrant le dessin, un *organo* emblématique... symbole de virilité.

Lupita...! Que veut-elle dire?

V

LE FEU AUX POUDRES

— ... Dans le train oun jour y'avais una senora, grossé dame très chic à côté de moi, muy pomposa. Dormait et ronflait oun poquito. Tout d'un coup fait : Heu... Comé vomir... Qué croyez-vous? Allait mourir!... Yo ténais dans

mes bras oun cadavre de grossé dame. Pas même entendou la balle du fousil. Les Cristeros qui tiraient sur lè train...

Vingtième histoire macabre de Salazar. A côté du chauffeur, Ramon tourné vers eux, le coude passé sur le dossier s'excite à conter ses souvenirs des dernières années de révolution. Haudouard observe la mimique du peintre-poète, la navette de ces prunelles visionnaires qui glissent sans arrêt de Lupé à lui. Mobilité reptilienne du regard mexicain. Un peu de sadisme dans la grimace.

— Une autre, Ramoncito — demande Lupé... — N'écrivez pas ça, — ajoute-t-elle.

Une autre... Il a tellement d'histoire de mort et de *calaveras*, dans son sac, el Ramoncito. La mort à Mexico ne fait pas horreur comme dans les pays amollis, bourgeois et dégénérés; elle ne dégoûte pas. Elle a partie liée avec la vie, comme l'amour, la politique, le jeu et la téquila. *Un jefe politico* fait des combines avec les « gringos » et trahit le peuple. Révolution, massacres... Les péons de Zapata mettent le feu aux haciendas et rôtissent la plante des pieds aux « gachupins ». Pancho Villa fait danser ses prisonniers. Un jour, à son tour, il a quatre-vingts balles dans son gros corps et, cadavre, le bon géant rit déjà du corrido que l'on chantera en son honneur... Les curés ne veulent pas se faire enregistrer. Un peu de plomb au señor cura... Les Cristeros, sous la bannière du Christ Roi, sont bien plus sauvages. Quant à l'amour... Lisez les éditions du soir du *National* et du *Grafico*.

— Ramon, raconte-lui la mort de Quejara...

Elle en redemande, la petite Mexicaine. Il faut bien tromper l'ennui de la route qui glisse, luisante à travers des croupes brunes, désertiques. Sans arbres, sans hommes, sinon de loin en loin des postes de soldats couverts de manteaux de feuilles — car à mesure que l'on monte, une bruine froide mouille les crêtes et les combes.

Juste n'écoute plus. Il a depuis le départ de Mexico un souci en tête que ces anecdotes violentes ne chassent pas, Salazar n'avait pas de lettre pour lui cet après-midi. C'est inexplicable? Où Anne a-t-elle écrit? Car elle a sûrement écrit... Et il en a maintenant pour quatre jours au moins avant de retourner à Mexico.

Le voici replié sur lui-même malgré la main de Lupé qui cherche la sienne.

— *Where are you?* Ce sont les histoires de Ramon qui vous tracassent. N'ayez pas peur!

Peur? De quoi aurait-il peur? Croit-elle qu'il tient plus à la vie qu'un Mexicain? S'il n'y avait pas Anne... Cependant ces atrocités lui causent un malaise singulier qu'il s'étonne qu'elle ne partage point. A moins que ce ne soit simplement le froid humide des hauteurs qui l'ait saisi...

Mais déjà, à mesure que la nuit tombe et que l'auto descend vers Cuernavacca, la chaleur remonte. De la douche on passe à l'étuve. Contre les fourrés qui enferment la route à présent, la pulsation verte des lucioles donne le voltage des électricités qui chauffent la nuit. Les paumes de Lupé sont moites et se resserrent par spasmes dans les siennes. Et cet obscur attouchement où il s'absorbe accumule en lui un trouble désir.

***

Wait, — a-t-elle dit... — Je reviens.

Sa chambre à l'Hôtel Colonial de Cuernavacca, une grande pièce nue, aux murs peints de rose et de vert tendre, presque propre malgré les trous dans la moustiquaire.

Elle est venue l'aider à fermer ces trous avec des épingles après que Ramon les a laissés. Ils ont éteint l'ampoule trop brutale pour prendre le frais sur le balcon, en écoutant la marumba, le bizarre xylophone qui mène le bal sur la plaza. Tout à l'heure, ils étaient dans cette foule chaude, sous les troènes du square quand la panique s'est produite, parmi les filles et les garçons — à cause d'un mauvais petit serpent, glissé exprès dans l'herbe, près de la fontaine par un péon. Ils sont rentrés... Elle est venue... Non, elle n'avait rien prémédité. Ni lui. Mais sous cette chaleur trop lourde, cette musique tintinnabulante, ces parfums douceâtres et suffocants, cette liesse triste au dehors, ils ont cédé. C'est l'énervement de la soirée, de la nuit lascive qui l'a poussée dans ses bras quand elle s'est appuyée à lui dans la fenêtre, brûlante, sous la soie humide de sa robe. Il n'a pas résisté. Leurs bouches se sont

prises. Mais de quel sursaut brusque elle s'est dégagée!...

Elle va revenir. Devant la porte grand ouverte, les feuilles tachées et tigrées des plantes qui bordent la rampe du péristyle s'éclairent de la lumière groseille du patio. Il guette sans pensée. Ce désir devait un jour ou l'autre éclater, s'assouvir. Ensuite il en sera délivré. Son regard s'hypnotise sur la galerie d'en face où elle a sa chambre. L'auvent du toit porte une ombre ondulée sur le mur rose. Pourquoi s'est-elle échappée?

La voici. Elle ne rallume pas. Elle s'approche. Qu'a-t-elle dans la main? Une lettre...

— Donnez-moi ça, *d'abord.*

Il ne faut qu'un instant à Juste pour comprendre. La lettre d'Anne... La lettre qu'il attendait. Aux lueurs de la place, il reconnaît l'écriture de l'enveloppe.

Il la dévisage et voit dans ses yeux, sur ses joues échauffées une expression singulière où se mêlent la provocation, la volonté tendue et aussi l'ombre noire de l'incertitude. L'étonnement, un commencement de colère le tiennent coi un instant.

— Quand est-ce arrivé?

— Ce soir...

Sa réponse est ferme, indiscutable. Sa voix dure et décidée.

— ... Avant de partir. C'est le gardien de Ramon qui me l'a remise. Tout aujourd'hui j'ai voulu la déchirer.

— Donnez-moi cette lettre.

Il y a encore un éclair d'assurance dans le visage de Lupé qui d'instant en instant s'obscurcit, se charge. Il la regarde en ennemie à présent : son désir est tombé d'un coup et fait place à une irritation qu'il sent croître. Il répète en écho, sourdement :

— Donnez-moi cette lettre.

Que croit-elle? Qu'il va lui sacrifier Anne...

Elle hoche la tête — lentement, deux fois. L'arc des sourcils se redresse hautain sur le front coléreux, cependant que les paupières abaissent leurs cils. L'obstination pâlit ses joues. Mais lui est plus résolu, d'instant en instant.

— Je vous prie, Lupé, de me donner cette lettre.

Elle a un brusque redressement, un mouvement de fierté

qui rejette en arrière un visage où il croit voir, où il ne voit que de la fureur — fureur qui se retient mais qui voudrait mordre sans doute. La lettre vole vers lui.

— J'aime Anne...

Il a prononcé ces mots à voix blanche, presque malgré lui. Elle est déjà sur le seuil de la porte.

— Moi, je la hais...

C'est franc. C'est net, irrémédiable. Il voudrait encore parer au désastre.

— Lupé!

— Vous ne me toucherez plus jamais. Vous m'entendez... Jamais.

Il la voit disparaître à travers les feuilles, en un écart fuyant de bête blessée. Il demeure, le cœur battant, attendant le reflux de sa propre colère. « Elle est en rage, pense-t-il. »

De l'autre côté du patio, le ciel est lourd d'étoiles basses. Des pas dans l'escalier. Une grande ombre vacille sur le mur d'en face. Il ferme la porte, allume, ramasse la lettre tombée. Elle ne l'avait pas ouverte.

***

Il la parcourt avidement, passant sur les nouvelles, cherchant à travers les lignes les mots qui le calmeront, lui verseront cette douceur, cette paix dont en dix jours la réserve s'est épuisée. Il les trouve, s'en abreuve. Elle répond à ces anxiétés du bateau : « *Je ne veux plus, mon amour, de ces imaginations folles. Tu sais que je n'aime pas beaucoup les serments, mais celui que je t'ai fait de te rester quoi qu'il arrive toujours fidèle, je le renouvelle avec la certitude et la volonté de le tenir. Aujourd'hui que je suis seule et loin de toi, il prend sa signification véritable. Jamais je n'ai senti aussi fort que je t'appartenais, qu'aucun autre jamais ne pourra avoir rien de moi. Loin de me faire découvrir des limites à l'amour que j'ai pour toi, la séparation m'a fait sentir jusqu'à m'en faire mal combien j'en étais envahie, emplie tout entière...* »

Il passe la main sur son front comme un homme qui vient de frôler un danger mortel. C'est de cela, de ces mots, de ce

bonheur que Lupé avait voulu le priver. Si elle haïssait Anne, il la haïrait, elle. Anne assez généreuse, assez grande, assez forte d'âme pout te laisser libre. « *Au moment où je te sens près d'arriver j'ai, je te l'avoue, de mauvaises heures. Mais je contiens mes accès de jalousie. Ne me fais pas trop de mal. Tu sais qu'avec Lupé tu es libre; du moins qu'elle te tienne éloignée des autres femmes — je t'en prie, cependant, ne me cache rien* ».

Il n'y aurait ni autres femmes... ni Lupé. Malgré la licence. Le sort en était jeté. Et c'était tant mieux.

« Filiou... » Couché, il relut cette lettre qui était Anne elle-même, son Anne tout entière, âme et chair. Puis ayant fait l'obscurité sous cette mousseline brillante qui avait failli voir son égarement, il étreignit convulsivement l'être absent, la forme blanche que son désir cherchait à susciter — lointaine et confondue déjà dans sa distance à l'image aux yeux clos, au front de marbre qu'Anne avait évoquée une certaine nuit.

***

Qu'est-ce que Taxco lui donnerait entre Lupé haineuse et Salazar hostile?

Il l'avait, en sortant de l'Hôtel Colonial, retrouvée sous les arcades, en compagnie de Ramon qui, l'œil en dessous, mouillait des tortillons frits dans du chocolat.

Voyant au bistre de son teint, au cerne de ses paupières, qu'elle avait mal dormi, il avait hasardé une phrase conciliante sur la lourdeur de la nuit. Sans répondre, ouvrant la porte de la voiture qui attendait le long du trottoir, elle lui avait simplement demandé de changer de place. C'était au tour de Ramon d'être derrière. Il était trop tard pour visiter Cuernavacca.

Cependant devant le Palais de Cortès elle avait touché l'épaule du chauffeur :

— *Momentito...* Le señor va voir les fresques.

Il l'avait crue calmée. Et dans la loggia, pendant que Ramon contemplait distraitement les âpres lointains de Morelos, il l'avait rejointe, après un regard aux peintures murales

— scènes de la Conquête, Indiens coiffés de masques de bêtes, supplices d'Inquisition — devant l'effigie de Zapata, le héros agrarien, représenté dans la même tonalité médiévale, en costume de péon à la bride d'un palefroi blanc. Mais l'admiration qu'il avait feinte à l'égard de son révolutionnaire favori était tombée à plat. Il avait insisté : « Terminons cette querelle, Lupita. Soyons amis — Fini, avait-elle répondu. — Écoutez, Lupé vous n'auriez pas dû prendre cette lettre... » Il s'était efforcé de mettre dans son ton un accent d'excuse plus que de reproche... Mais elle s'était détournée, l'air exaspéré, et avait été rejoindre Ramon.

La route décrivait des courbes fiévreuses tantôt à travers des bas-fonds de terre chaude où les villages se pressaient dans les masses feuillues des manguiers et des bananiers, tantôt sur des croupes désertes où flambaient dans l'air sec des touffes d'agaves, deci delà la houppe d'un aloès, parfois un grand arbre épineux chargé de gousses ou seulement les blocs concassés des pentes.

De sa place, Haudouard prêtait l'oreille aux phrases forcées que Lupé échangeait avec Salazar. Rien ne le concernait. Il essayait de la distraire avec des histoires aussi macabres que celles de la veille— le geste d'un officier qui, dans une hacienda, avait à bout portant brûlé la cervelle d'un Espagnol parce qu'il était trop laid, l'aventure récente d'un journaliste cubain assassiné à Mexico.

Cependant il les sentait ensemble contre lui. Que lui avait-elle confié? Pour ne pas laisser condenser cette hostilité, il tenta de s'absorber dans l'aride paysage qui s'ouvrait devant eux.

Ils entraient dans l'état de Guerrero, fameux jadis par ses mines d'argent, approvisionneuses de galions. Les espaces minéraux se soulevaient en un chaos surchauffé qu'arrêtaient sur l'horizon les cimes de braise des massifs montagneux. Cette houle de terres fauves ou rougeâtres, charbonneuses ou pailletées était uniformément enveloppée, sous le flamboiement solaire, d'une brume poudroyante pareille à une vapeur de forge. Parfois, aux abords de la route, jaillissait d'un arbuste distordu et sans feuilles une fleur jaune, vivace sur ces grisailles comme la flamme d'un gaz.

Où étaient la hautaine sévérité de la Vallée, le grandiose élan des volcans et des pyramides, dialogue souverain du feu du ciel et du feu du sol? Mexico révélait son autre face : ici c'était le déchaînement des forces premières, la trouble opacité, la fureur meurtrière d'un monde jalousement contracté sur ces violences, l'échange impossible entre la terre et le ciel aveugle : la volonté en proie aux luttes de l'instinct, la souffrance de la matière dans l'indifférence de l'esprit.

De quelles luttes était fait l'emportement qu'il sentait couver derrière lui? Gagné par l'agressivité des autres, il sentait le courroux de Lupé grandir, l'orage s'amasser entre eux.

VI

MARIHUANA

Dominée par un amphithéâtre de crêtes, enveloppée de contreforts et coupée de *barrancas*, Taxco échelonne, en gradins, un pêle-mêle ocre, rose et noir de murailles et de tuiles. Sur un saillant abrupt, avance, flanqué de hauts murs palatiaux, le bloc arc-bouté de sa Parroquia, fleuri de volutes, flambant de pinacles, sous la double houlette de ses tours panachées et la mappemonde de sa coupole à étoiles.

Au centre de la sierra argentifère, les fastes et délicatesses de ces architectures fleuronnées, la quiétude sous les lauriers d'Inde qui l'ombragent d'une plaza d'opérette peinte de rinceaux, mascarons et grilles, saisissent par un certain air de féerie, voire de folie, — la « folie » de ce Don José de la Borda qui, en même temps que les lingots des mines, fit sortir du sol, pompeuse et baroque, cette petite ville, aujourd'hui pauvre et désœuvrée. Conque vide laissée par les âges à la plus haute vague terrestre du royaume de Tetelcingo.

Tetelcingo... ce fut le nom que rappela Forster cet après-midi-là, quand, abandonné par Salazar et Lupé — souffrante, avait-elle prétexté — Juste suivit sur le cailloutis rond des ruelles, jusqu'à l'extrême-pointe de la ville, le silencieux fervent de Taxco qui s'était offert à le guider. Ce n'était que l'ancien nom du « real » minier, mais toute la magie du

précieux métal, les mirages fabuleux du grand paysage ardent et soulevé tenaient dans ces syllabes fêlées que Forster laissait passer entre ses dents, comme un aphone, en tirant sur son cigare éteint.

Curieux être que cet homme terne, sans âge, qui, scrupuleusement penché sur le réel, semblait ne percevoir que l'irréel et vivre dans le passé autant que dans le présent. Dans les rues il s'arrêtait devant les mosaïques de cailloux incrustés sur le seuil des portes : scorpions, bœufs, signes du Zodiaque, cercles enlacés. Il semblait déchiffrer ces figures comme des formules algébriques du secret de Taxco, sans souci des petits chevaux qui, en passant, bride abattue, les frôlaient de leurs étriers de cuir.

Vraiment un sourd-muet... Il portait sur le front une barre de tracas et une sorte de voile sur son regard bleu gris. Regard d'envoûté, d'homme absorbé par une recherche ou une hantise.

Ancien professeur d'histoire de l'art à la Nouvelle-Orléans, Forster, au cours d'un séjour au Mexique, s'était fixé au Taxco.

Déjà intrigué par l'homme, au Sanborn's, le soir de son arrivée, par la formule éclatante (« ce mélange de passion et d'abstraction qui compose le génie de Mexico ») échappée à son mutisme, Juste l'observait avec une curiosité qui le distrayait de ses préoccupations. Pendant le déjeuner, dans sa maison désordonnée où, pour peu que l'on fût du pays, l'on pouvait venir partager avec lui mole et frijoles en apportant une bouteille de cognac ou de tequila, maints détails l'avaient frappé : ses amis de l'endroit, bottés, éperonnés ou pieds nus, la présence à sa table du *moso*, Pépila, un magnifique garçon, moricaud, luisant, aquilin et fort arrogant. Dans leur bruit et leur fumée, la solitude concentrée de Forster faisait trou. Il buvait sec et ne s'arrêtait pas de tirer sur de longs cigares maigriots et très forts.

Cet air soucieux ne l'empêchait point de tout suivre sans paraître s'intéresser et de condenser en quelque sorte les propos et l'atmosphère de la table — atmosphère rendue d'ailleurs particulièrement lourde, presque intolérable par l'irritation rentrée de Lupé.

Pendant leur promenade, dédaignant de souligner le pitto-

resque évident des façades ou des fontaines, il n'était sorti de sa morosité que par des phrases brèves, nasillées dans la fumée, rarement achevées, clignements d'yeux ou pression de bras qui étaient autant d'allusions à l'abîme des tréfonds mexicains, atavismes, superstitions, complexes de l'âme primitive. « Avez-vous vu ces herbes sur le marché de la plaza, ces herbes que vendaient les femmes près de la tienda de Bertha? Ce sont des charmes... » Ou bien : « Il y a un village par delà ces montagnes : Tierra colorada. Je voudrais que vous entendiez une fois le bruit de leurs tambours, la nuit. » Ou encore il montrait un paysan qui passait, portant sur la tête un paquet enveloppé de linge blanc.

— C'est un enfant mort, — disait-il, — *Is n't it strange?*

Comme ils rentraient, il s'arrêta devant une échoppe où un artisan, un petit métis embroussaillé en combinaison bleue, ramassé sur lui-même, menuisait entre deux longues mains fines une pièce de bois.

— *Como esta usted, maestro...?*

— *Como le va, don Patricio?*

Juste nota la nuance plus familière de l'ouvrier qui nommait Forster à l'espagnole, comme un citadin de Taxco. Puis il entendit une conversation décousue où il s'agissait d'un masque de fête que sculptait le maestro, d'une danse du tigre que les gens de Tecapulco devaient offrir à la vierge Guadalupe, et enfin du moso Pepila qui courait après une fille de Taxco et qui avait emprunté dix pesos à la femme de l'artisan, « encore pour jouer sans doute ».

Don Patricio avait, en sortant de la boutique, un air tellement sombre, que Juste ne put retenir sa question.

— Qu'est-ce qui vous retient à Taxco, Pat?

La familiarité américaine régnait déjà entre eux. Une sympathie naissante aussi. Haudouard avait déjà connu dans d'autres pays de ces envoûtés par persuasion. Espèce attirante et exposée.

— *Well*, — fit Forster... — Est-ce qu'on peut dire pourquoi on aime quand on aime. Vous pouvez, vous?

Juste resta court. L'expression de l'Américain était celle d'un homme sous le coup d'une passion malheureuse. En quel être avait-il logé son amour de Mexico?

La figure de Pepila, du superbe gaillard que Forster faisait manger à sa table, revint à la mémoire de Juste.

— Bah, — fit-il — on se suggestionne. On se fait des idées, puis ça passe. On se libère.

Forster ne parut pas l'entendre. Les mots qu'il venait de prononcer dans le vide retombèrent lourdement sur Haudouard. Et lui, qu'avait-il fait de sa liberté?

***

Ils passèrent à la Parroquia pour donner un regard aux grottes d'or des retables qui avaient ruiné jadis l'opulent et dévot Don José, puis s'arrêtèrent en face de la posada où Lupé, le matin, avait retenu les chambres.

On ne l'y avait pas revue. Ils remontèrent vers la maison de Forster dont la véranda surplombait un étroit jardin en terrasse. Ils trouvèrent Salazar devant la table en train de jouer aux cartes avec Pépila.

— Où est Lupé? — demanda Haudouard.

Salazar ne répondit que par un mouvement d'épaules. Il ne savait pas. Forster s'enquit à son tour.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec Lupé?... *Is n't it strange?... Que paso,* Ramoncito?

Ramon glissa un bref coup d'œil sur Haudouard. Juste sentit qu'on le tenait pour responsable.

Pépila, sans quitter ses cartes, indiqua que la señora était restée couchée tout l'après-midi sur le lit de Forster. Elle était sortie tout à l'heure et s'était dirigée vers le mirador.

— Je vais la chercher, — dit Juste.

Il était impossible que cette brouille se prolongeât. Ils devaient avoir une explication. Que lui dirait-il? Il ne prit pas le temps d'y réfléchir. Il trouva l'entrée du mirador derrière la maison; une espèce de poulailler d'où une échelle montait vers la trappe qui donnait accès au belvédère. Il grimpa. Lupé était assise sur la pierre du garde-fou, contre un pilier, absorbée à regarder les chaînes qu'affleurait déjà le soleil descendant. Elle ne bougea pas quand il s'assit en face d'elle; il la vit, les paupières plus battues encore qu'à midi, le profil dur.

— Qu'y a-t-il, Lupita?... Laissez-moi vous parler. J'ai eu tort, Lupita... Mais vous aussi, comprenez-le.

Elle refusait de comprendre, persistait à se taire, mais il crut sentir pourtant, à un imperceptible battement de paupières qu'il l'atteignait, qu'elle cédait à demi, moins à ces vaines paroles qu'à une certaine caresse de sa voix. Il tenta d'en profiter.

— Il faut que nous soyons amis, Lupita.

Aussitôt elle se rétracta : le bloc de sa résistance se reforma. Elle écarta sa main qu'il essayait de prendre.

— « Amis » ne signifie rien pour moi.

Il resta déconcerté. Pour lui-même, dans son cas, que signifiait cet absurde mot d'amis? Ne l'avait-il pas poursuivie jadis? Et depuis qu'il était revenu près d'elle, ne fût-ce que par sa façon de la regarder, de la toucher, de la suivre, de jouir de sa présence, de cette lumière qu'elle portait sur les choses, par l'irradiation de ses désirs muets, et par ce geste enfin qu'il avait eu la veille, ne l'avait-il pas convaincu qu'il l'aimait? Se comprenait-il lui-même?... Cependant sa volonté de fidélité à Anne le fit tricher :

— ... Qu'avons-nous été d'autre que des amis, Lupé? Nous étions des amis autrefois.

Cette fois elle lui fit face, avec un regard large comme un miroir de vérité.

— Ce n'est pas vrai... Vous mentez et vous le savez. Ou alors vous avez toujours menti... Il a fallu cette lettre.

Elle mordit sa lèvre avec violence pour essayer, trop tard, de contenir la montée de larmes qui lui voilaient les yeux.

Ce fut son tour de faiblir devant cette peine qui se maîtrisait si mal.

— Je n'ai jamais menti ni autrefois, ni hier, Lupé. Si je ne puis me comprendre, si j'ai été divisé, si je le suis encore, ce n'est pas ma faute.

Aussitôt il comprit qu'il s'exposait, qu'il admettait un partage, une division plus dangereuse encore pour lui que pour Anne. Il se retrancha de nouveau derrière l'illusoire, la sotte formule.

— Vous êtes amie avec Salazar, avec Forster... Pourquoi pas avec moi?

Elle ne daigna pas répondre, détourna de nouveau vers les crêtes qui noircissaient sur les ardeurs du couchant un regard qui, le feu au-dedans, toute son eau volatilisée, redevint sec, oxydé, brûlant comme un métal sombre. Brusquement elle le fixa.

— Pourquoi êtes-vous venu?... Pour me rendre misérable?

Son accent rauque l'effraya. Il n'osa pas dire qu'il avait eu tort, qu'il n'avait jamais pensé pouvoir la rendre misérable. La vérité simple lui parut suffire :

— Pour voir Mexico avec vous, Lupé.

— Et elle?

— Elle m'a laissé venir. Elle m'a permis...

— Quoi?

Une telle violence émanait de Lupé qu'il n'osa dire quoi, avouer la licence assez dédaigneuse qu'Anne, en son indulgence, lui avait concédée. Il fut tenté cependant de lui proposer en exemple la grandeur d'âme de l'absente.

— C'est l'être le plus noble, le plus généreux.

Il n'avait pas prévu l'atteinte que chacun de ses mots portait. Elle força son visage à un sourire qui lui parut empoisonné.

— Le plus fidèle aussi?

Elle ajouta :

— Laissez-moi rire.

Cette ironie l'atteignit au vif; elle jetait en lui brusquement un doute, une peur atroce. Il réagit de toute sa force contre ce venin.

— Elle est au-dessus de vos insinuations, au-dessus de tous soupçons.

Il oubliait ceux qui l'avaient assailli sur le bateau.

— Elle est habile... Et vous naïf. Si elle vous aimait, elle ne vous aurait pas laissé partir.

— Elle m'aime d'un amour trop grand et trop haut pour que vous puissiez le comprendre.

Il n'avait plus peur de la blesser puisqu'elle avait attaqué Anne et son amour : il ne parlait d'ailleurs plus que pour lui-même, pour se rassurer et exalter Anne.

— Elle est d'une qualité de cœur et d'âme qui vous échappe. C'est trop rare pour vous, cela, je vois.

Il ne dominait plus sa colère, ne voyait plus les coups qu'il portait. Elle non plus, sans doute.

— Vous croyez... Pauvre garçon! C'est la femme la plus quelconque. Elle s'est faite votre servante pour vous garder... en attendant mieux. Une fille qui essaie dix amants pour en trouver un à épouser.

Il voulut lui imposer silence.

— Assez! vous entendez, Lupé. Assez!

Comment osait-elle proférer des paroles aussi odieuses, avec cet accent de vérité?

— Une fille... voilà ce qu'elle est. Une fille...

Il se leva, tellement hors de lui qu'il trébucha contre le garde-fou en cherchant l'échelle.

— Prenez garde... vous vous abaissez.

— Prenez garde vous-même, — lança-t-elle.

Fureur ou peine? Lui-même ne s'était pas entendu. Il la vit le regard si charbonneux qu'il eut peur d'elle. « Prenez garde! » Que voulait-elle dire?

Il se le demanda en redescendant vers l'hôtel, bouleversé par cette explosion inattendue.

***

... Elle avait menacé... Anne ou lui? Anne et lui, puisqu'elle ne pouvait atteindre l'un sans l'autre. S'il pouvait être sûr qu'elle ne menaçait que lui... Ses insinuations, ses invectives, sa jalousie révélaient le fond de sa nature. Comment n'avait-il pas pressenti le risque de l'affronter? Maintenant qu'il l'avait par mégarde déchaînée, à quelles représailles serait-elle tentée de se porter? La première chose à faire était d'écrire à Anne, la prévenir, la mettre en garde...

Contre quoi? Il ne le savait pas, ne pouvait pas savoir. Mais sûrement elle tenterait quelque chose, écrirait peut-être ou télégraphierait... Il fit mille suppositions. De cette rancune mexicaine que ne pouvait-il craindre?

Il déambulait sous les fenêtres de la posada au pied d'un terrassement sur lequel s'étaient assemblés avec le soir des groupes de péons. Tous les recoins et escaliers de la plaza,

parmi les chevaux sellés et devant les étalages des marchandes, étaient envahis d'Indios perchés sur les murailles, ou accroupis sous leurs chapeaux coniques, formes brunes pareilles à de lourds oiseaux nocturnes dont les yeux semblaient le guetter, le suivre.

Le sentiment d'un milieu hostile s'abattit sur Haudouard. Sous le choc que venait de lui donner l'alerte du mirador, les propos de Forster et son obsession, le paysage tourmenté qui l'environnait depuis le matin, se conjuguaient pour lui révéler ce que cette terre avait d'écrasant et de néfaste. Il se prit à maudire son voyage... Sous la mobilité de leurs humeurs, leurs politesses et leurs grâces, ces Mexicains dissimulaient les sombres violences, l'esprit de mort dont les histoires de Salazar étaient pleines... Chez cet homme, chez Lupé même, n'y avait-il pas une sorte de perfidie? Salazar le détestait, il en était sûr; il devait haïr en lui l'Européen... Sans doute Lupé s'était confiée à lui; il devait doublement partager sa rancune.

Il fit effort pour vaincre ce malaise : toutes ces craintes étaient absurdes. Il était puéril de se laisser impressionner par une sortie qui n'était, après tout, qu'une colère de femme impulsive. Si Lupé ne se calmait point, il achèverait seul son voyage et avancerait son retour.

Il rentra à l'hôtel, écrivit à Anne, prépara un télégramme où, l'avertissant de l' « explication orageuse », il lui demandait « pour sécurité » d'adresser désormais ses lettres poste restante. Puis il envoya un mot à Salazar où, prétextant la fatigue, il s'excusait de ne pas les rejoindre. Il lui demandait de lui faire savoir quand ils comptaient rentrer à Mexico.

***

Il les retrouva le lendemain soir dans une petite tienda de la place où Forster lui avait donné rendez-vous. Salazar avait fixé le départ au matin suivant. Pour le dîner d'adieu, l'Américain avait raccroché chez « Bertha » une personnalité éminente de Taxco, le docteur Jésus Cobral. C'était un puissant quinquagénaire, fortement métissé de sang indien, dont la

large figure impériale imposait par sa mansuétude. Son calme de pédagogue à voix douce, ses façons mesurées contrastaient avec le crin brillant de sa toison et l'éclat de ses prunelles injectées de violet. Lupé, dans le groupe, ne donna aucun signe apparent de rancune. Cependant quand, avec un feint enjouement, elle lui tendit la main, il eut la sensation physique de la violence qu'elle se faisait. Ils burent, avec le sel et le citron, selon les rites, les tequilas de Bertha, puis s'acheminèrent vers la maison de Forster.

Celui-ci, en passant sur la plaza, aperçut devant une baraque de jeux son Pépila très allumé... Il s'approcha et parlementa avec lui pour le décider à le suivre, puis revint la tête basse, le nez long, la mine aussi enfumée et tracassée que la veille.

— *God!* — soupira-t-il en rejoignant Haudouard.

Juste était d'humeur à subir la contagion de cet accablement. « Ce pays détraque », pensa-t-il. Il fut sur le point de le dire.

Sa journée avait accentué son désarroi de la veille, en y ajoutant la dépression de la fatigue et du temps perdu. Il avait erré seul toute la matinée dans Taxco et l'après-midi sur les pentes environnantes, d'une barranca à une autre, entre les cases de la montagne. Mais, malgré les *Adios* et les *Buenos dias* échangés, le mutisme des gens, leurs airs défiants et réfractaires lui avaient montré combien étaient essentiels les contacts que Lupé savait établir. Sans elle, il se heurterait, par tout ce pays, à une paroi aussi impénétrable que ce flanc de montagne dont il cherchait en vain les accès, que ce mur de roc où la lumière s'écrasait. Il ne trouverait, où qu'il allât, que cette terre à scorpions, ces végétations tranchantes et barbelées, la hargne de ces visages d'ombre aux regards glissants. Rien de plus... Un Forster s'était usé, pendant des années, à entrer dans leur intimité, à s'ouvrir des voies secrètes dans ce seul coin de Taxco. Qu'espérait-il, s'il laissait les Hudson, avoir de Mexico, à lui tout seul, en quelques mois? Il redeviendrait simple touriste, voyagerait pour rien. Avec Lupé, pourtant, ce n'eût pas été cet échec; libre, il aurait pu rester. Tout eût été différent. Libre sûrement, il aurait vu, compris, aimé autrement les choses. Libre... Mais est-ce qu'il était

libre? Est-ce qu'il souhaitait de l'être? Il fallait toujours en revenir là. Aucun pays sans Anne n'était possible. Désormais il aurait à choisir entre Anne et le voyage, entre son amour et sa liberté...

Le sentiment de ce conflit, de ce désaccord irrémédiable avait de nouveau sourdement insinué en lui une sorte de désespoir où il reconnaissait une ancienne et tragique impuissance devant le choix. Anne ne l'en avait-elle pas guéri? Son amour ne l'avait-il pas fixé?

Il avait tourné contre le pays l'irritation dont sa dépendance était, sans doute, la cause profonde : c'était ce voyage condamné par avance qui avait détruit son équilibre, ce Mexique...

Pendant le dîner, il s'efforça de lier conversation avec Cobral. Ce demi-indien était un médecin instruit qui avait fait des études en Europe. Ils parlèrent œuvres d'éducation, « stations d'incorporation », puis Cobral fit un petit cours sur l'action de certains rayons infra-rouges particuliers à la lumière solaire de Mexico qui, jouant sur la moelle et le cervelet, provoquaient les réactions violentes du tempérament indien.

— Expliquez par là les meurtres, les révolutions, — disait-il.

Pépila, entre temps, avait introduit deux petits chanteurs qui donnaient de la guitare sur la véranda. Joues dorées, voix fraîches :

— *Cuchi-cuchi-cuchichino... Cui... cui... cui...*

Refrain de la *Puerca*, la chanson de la truie, qui avait mis dans l'air une agréable détente. Forster réclama « la locomotive emballée : « *Vamonos* ».

« *Un train qui s'était emballé — sans prévenir, alla s'écraser — contre un aéroplane qui passait. — ... Avec toutes ses tripes par terre — le digne homme de l'air — il avait perdu la tête — cherchait partout son casque à cause du soleil.* »

Qu'ont-ils tous à rire? Ces couplets burlesques soulèvent une hilarité sans mesure. De nouveaux amis de Forster et de Pépila sont entrés. Ils occupent les dernières chaises et les bouts de bancs, garnissent la pièce mal éclairée de visages cuivrés, de chemises à carreaux, de cartouchières dont deux

ou trois se sont débarrassés en les jetant pêle-mêle avec les revolvers sous les lampes. Et les gosses de dégoiser, grattant leur instrument, à tue-tête, l'œil au ciel et le museau triste :

— *Au-dessus d'eux guettaient les zopilotes. — Et pendant que les mourants gueulaient — la locomotive sifflait — avec toutes ses roues qui tournaient.*

— *Hi... Hou... Que vacilada!*

Les rires éclatent, roulent, secouent les poitrines. Coups de poings sur la table. Cris. Un grain de folie dans l'air, plus la vision est macabre, plus les chanteurs moroses, plus la crise se déclenche.

Juste s'étonne, commence à comprendre. C'est bien la *vacilada,* la transe mexicaine brusquement jaillie des moments sombres et qu'une pointe d'humour enflamme en imaginations lugubres et folles. La petite fête les déchaîne tous jusqu'au pauvre Forster lui-même. Qu'est-ce que lui dit Ramon à l'oreille.

— *Marihuana ...?*

L'Américain approuve d'un clignement de paupières appuyé, lourd, entendu.

— *Marihuana.*

Un signe à Pépila et le moso s'éclipse avec deux ou trois garçons qui traînent leurs sandales derrière lui.

— *Marihuana?* — demande Cobral à Haudouard.

— Pourquoi pas?

Cela lui changera les idées. Et puis c'est Mexico après tout. Il faut tout voir.

Mais il aperçoit sur lui le regard coupant de Lupé qui se reporte aussitôt sur Salazar. Ils discutent. « Je dis non », entend Juste pour la deuxième fois.

— Est-ce très violent? — demande-t-il à Cobral.

Un imperceptible sourire sur la placide figure du docteur :

— Non... Buvez de l'eau si ça va trop fort.

Pourquoi Lupé se lève-t-elle? Qu'est-ce qui la prend, Elle sort sans dire adieu, saluée par un *choquante!* de Salazar qui fait ricaner sous son feutre un acolyte de Pépila.

Voix fraîches, voix dorées, ou plutôt argentines comme les guitares... Du jardin à présent, d'où elles arrivent, par

bouffées, avec une odeur de terre sèche, de nuit transparente et de fleurs chauffées[1].

La Cucaracha... La Cucaracha
La Cucaracha, la Cucaracha
Ya no puede caminar
Porque no tiene, porque le falta
La marihuana que fumar.

Pépila rentre. Il a la *marihuana* — de simples cigarettes dans un pot qui circule de main en main.

— Aspirez et gardez, — recommande Forster... — Puis faites ainsi....

Il fait décrire au chanvre qu'il vient d'allumer un petit circuit sous ses narines qui inhalent la fumée, sans en rien perdre. Six ou huit points rouges brasillent et tournent, Haudouard imite. L'odeur est celle du tabac mêlé de paille. A peine un étourdissement, si ténu que rien.

— C'est tout?

Il a déjà à peu près terminé sa cigarette. On lui en passe une autre.

Un rire jaillit à l'autre bout de la table. Un rire que rien n'a provoqué, à moins que ce ne soit le chant de la nuit[2].

Ya murio la Cucaracha
Ya la llevan a enterrar
Entre cuatro zopilotes
Y un raton de sacristan.

Par contre la figure de Cabral se fige; deux grands sillons brunâtres partent de la saillie du nez busqué, forment sur la base de sa large mâchoire un triangle très indien, une pyramide. C'est d'un empereur aztec qu'il a l'air, avec son broussailleux crâne en cimier, son front épais et les deux globes rouges de ses yeux très resserrés sous l'arcade des sourcils noirs.

1. Le Cafard... Le Cafard
Le Cafard... Le Cafard
Déjà il ne peut plus marcher
Parce qu'il lui manque, parce qu'il lui faut
La marihuana à fumer.

2. Il est mort le Cafard
On va le porter en terre
Entre quatre zopilotes
Et un rat de sacristain.

— Enlevez ça, — dit-il.

Son regard se porte sur les revolvers restés entre les verres. Un silence pèse. Puis des exclamations. *Choquante... Que barbarida!*

Les uns après les autres, les visages commencent à prendre une fixité singulière.

« J'ai tout mon contrôle, — pense Haudouard. — Tout ceci n'est qu'un jeu. »

— Enlevez... Ça peut donner des idées infra-rouges, — insiste Cobral avec un curieux effort d'élocution.

— Le docteur est prudent... le docteur Jésus est sage, — dit Haudouard pour parler. Puis une idée lui vient qui le divertit, lui paraît comique à énoncer... — Vous êtes l'empereur Netzahualcoyotl.

Sur les fortes lèvres de Jésus Cobral s'épanouit un sourire fin et doux comme la lumière qui brille à présent. Quand la phrase de Juste lui parvient et pénètre, après un temps qui paraît très long, dans les cavernes de ce crâne, le sourire s'élargit.

— Oui... oui, — acquiesce-t-il.

Ils sont à la limite du « jeu ». Haudouard s'en rend compte à la distance d'où paraissent venir les voix.

— Quand ils parlent à côté de moi, — remarque-t-il, — ils me paraissent tout proches et je ne les comprends pas. Quand je les vois me parler et les écoute, je les comprends, mais ils sont très loin.

Il y a un espace interplanétaire entre ces hommes accoudés. Lui-même se sent emmuré dans un bloc transparent de solitude.

« Ca y est... — pense-t-il. — Je lâche pied. »

La chose s'est produite tout d'un coup, sur un vacillement de paupières, avec une sensation d'alourdissement, puis d'abandon de son corps, dont il ne perçoit plus rien que la moiteur de ses paumes. Mais sa pensée décolle, allégée, grisée d'une illusion d'hyperlucidité, de lévitation, à grands coups d'ailes. Quand un dormeur croit s'éveiller au milieu de son rêve, les créatures et les phantasmes de ce rêve lui apparaissent avec la même extra-réalité que ses compagnons à Haudouard. C'est du haut d'un observatoire de rêve, avec des yeux de

dormeur — qu'il les contemple en ligne à travers l'écran de vapeur bleuâtre qui s'interpose entre un bord de la table et l'autre.

Cobral fait signe qu'il veut parler, mais il faut s'appliquer pour l'entendre. Ses mots cheminent, aussi lents que la lumière des astres.

— L'état marihuana... est... l'état Yogui.

C'est bien cela, ils sont yoguis, délivrés des dimensions, du monde extérieur. L'essence surnaturelle de chacun apparaît : Jésus Cobral est Netzahualcoyotl, la sagesse qui connaît l'illusion des apparences transitoires et périssables. Admirable marihuana. Étonnant Mexique!

A l'autre bout de la table, Pépila debout sur sa chaise tourne sur lui-mêpe, les bras étendus.

— *Soy un aquila.*

Évidemment il est un aigle[1]...

... Ya viene Doña Juanita
Ya viene el Diablito.

Rires hystériques au bout de la table.

— Toi et moi, cela ne fait qu'un, — dit encore Cobral.

Sa voix est détachée de lui, comme celle d'un ventriloque. Il répète deux ou trois fois pour qu'Haudouard comprenne. C'est la formule même : il n'y a ni toi ni moi puisque chacun a cessé d'être lui-même. Il n'y avait plus de Juste Haudouard. Pourtant le bout de sa cigarette lui brûle les doigts. Il en rallume une.

— Buvez de l'eau — dit Cobral. — Ne fumez plus.

Pourquoi?... Il a trouvé sa suprême liberté. En fumant il se retrouvera enchaîné à son corps. Le temps, l'espace, la dimension sont dans le verre d'eau. Le corps n'a pas d'ordre à donner à l'esprit. Seul l'esprit est libre. L'esprit seul peut dicter ses actes. Libre?... Mais est-ce l'esprit ou la marihuana?

Des fantômes échangent des mots qui sont à la fois incohérents et intelligibles. Fantômes ou figures d'écran?

1. Elle vient Doña Juanita
Il vient le petit diable.

Doña Juanita est le nom familier de la Marihuana,

— Qui suis-je? — demande Salazar à Forster.

La figure de l'Américain se crispe pour comprendre. Puis son front plissé s'éclaire.

— Le serpent et le feu...

Merveilleuse divination! Salazar coule sur la table le regard d'un œil mi-clos cependant que l'autre s'ouvre tout grand, fulgure sur le zigzag de son nez.

— Voilà le feu... — dit-il.

Il a un des revolvers sous la main. Encore des rires, des saccades de rire du côté de Pépila et ses amis... une nouvelle vacilada. Verres brisés.

— *A llevase la marihuanita...* (la voici, la petit Marihuana.)

Que veut-il faire avec ce revolver?

« Mon esprit est libre, ma volonté est libre », pense Haudouard par éclairs... Je le prouverais en tirant si j'avais ce revolver. Donc Salazar *peut* tirer... »

A lui le problème du libre arbitre... Il ne ressent aucune peur, seulement un vertige de curiosité. Mais le mot « vertige » tombe dans son cerveau comme une pastille gazeuse dans un verre d'eau. Le voici saisi par des torrents, des rapides. Où va-t-il?... Sueur aux mains.

— A Jouste... A Jouste, — profère Salazar.

Il a pris la crosse, il met l'arme en direction; se provoque-t-il lui aussi?

... On ne tue pas les esprits.

— Je suis désincarné, — dit Juste... — et Mexicain.

Il veut simplement dire qu'il n'a pas peur. Il regarde Cobral. Netzahualcoyotl est en méditation. « Si je dis feu, que se passera-t-il? » Crier : ıeu... Salazar allonge le doigt contre la gâchette. Il va très certainement tirer.

— *Soy Mexicano...* Feu.

Un cri, un bond. L'irruption d'un génie furieux qui fond sur Salazar. Il a l'arme arrachée des mains. Les six coups partent dans le ciel de la fenêtre et l'arme vole dans le jardin. Les cigarettes à présent. Les yeux s'écarquillent. C'est Lupé... Elle les interpelle, tous tant qu'ils sont : espèces de drogués, déments.

— Cobral, *please!...* — supplie-t-elle.

Ne va-t-il pas revenir à la raison, lui, le médecin?

Cobral boit, se lève. Lupé s'agite avec le verre, la cruche.

— Buvez...

Cobral a pris le bras de Juste. Que lui veulent-ils? Pourquoi boire? Cependant il se laisse emmener. Son double leur appartient, pour le moment... Mais la nuit est à lui, les étoiles qu'il peut cueillir, les tours roses, les tours en fleurs et en framboises que ses mains peuvent atteindre. Il n'a qu'à allonger les mains. Elles peuvent tout saisir... les macarons, les coquilles et toutes les boucles, et les joues des chérubins... et les voix d'anges, les voix d'argent de Tetelcingo qui le suivent, grelots d'argent, sillage d'argent.

... La cucaracha, la cucaracha
Ya no puede caminar...

Pourquoi Lupé est-elle toujours en colère?

— Jamais je ne pardonnerai à Ramon, — dit-elle.

Cobral, lui, est en train de retoucher terre.

— Il y a toujours le frein, — dit-il. — Vous freinez arrière, compris?

Mais il titube aussi, sa voix bégaie :

— Il n'aurait pas fallu boire de tequila... De l'eau sur la tête, tout le temps, et fermez la porte à clef quand vous partirez.

Ils l'ont étendu. Cobral s'en va.

. . . . . .

Pourquoi y a-t-il des grilles à la fenêtre? Pourquoi trouble-t-on la quiétude du yogui? Il survole la mer intérieure, la vie humaine et ces vicissitudes, les marées et les lunes qui la meuvent, les tempêtes qu'un grand calme sans mémoire peut effacer. Nuages et soleils, amours, désirs, tristesses... et vous, tous les états d'âme. Minutes, minutes, minutes. Tic tac, tic tac. Aucune trace ne demeure sur l'être qui n'est que moments.

Il voit clair, clair. Il entend clair, clair. Il est esprit pur, monade. Il s'est échappé des troupeaux humains, de sa défroque illusoire. Où est Anne? Ah oui, où est donc Anne?

Rien, rien... une méchante petite photographie. Très loin... Où est Juste Haudouard? Il a touché l'absolu. Il est Dieu. Tous les systèmes : Leibnitz, Kant, Schopenhauer, Hegel *et cætera*... tous dans quelques bouffées de marihuana.

Encore... Encore! Pourquoi essaie-t-on de le rendre à lui-même, de lui faire réintégrer ce corps flottant? Pourquoi ce linge humide qui coule sur son cou? Ah non... il ne rentrera pas dans cet homme obtus et divisé, dans cette forme instable où l'angoisse habite... Les hommes sont fous. La sagesse parfois les visite. Mais ce poids à la terre, cette lourdeur, leur soif et leur faim. Recommencer? Jamais... Revenir chez Forster... Le revolver... Marihuana... Anne! Anne? Silence... Distance... Où est Anne? Revenir chez Forster ou freiner? S'il freine, c'est qu'il n'est pas libre... A lui la liberté unique. Marihuana.

Pourquoi cette main qui, lorsqu'il se redresse, le rabat?

Lupé lui bassinait les tempes, l'enveloppait de linges qu'elle trempait et retrempait dans la cuvette. Mais l'eau n'apaisait point ce délire métaphysique. Elle s'évaporait sur son front en ébullition. La dynamo tournait à vide. Les mots ne captaient plus, dans leur tourbillon, les émissions de sa pensée.

... Fou... Si cela durait il resterait fou. On ne peut pas voir si clair et vivre. Le revolver ou l'eau? Il faut choisir. Encore de l'eau. Merci, Lupé!

Les minutes passaient, les heures... L'une fit bruire dans les tours de la Parroquia un carillon : feuillolement d'argent d'un grand arbre sonore, le hochet de Tetelcingo.

Il ouvrit les yeux. Au dehors, assez loin, deux détonations suivirent.

— Ils tirent, Lupé.

Elle ne paraissait rien entendre, l'enveloppait de son doux regard de nuit, velours et flamme... D'où revenait-il? Pourquoi l'avait-elle emmené?

Il balbutia, étranger encore au son de sa propre voix :

— C'est une affolante expérience... mais terriblement dangereuse. Terriblement... Merci, Lupita.

A son tour elle parut s'éveiller, se leva. De la porte elle toisa cet homme qui ne divaguait plus. Hors de risque, il n'avait plus besoin d'elle. Si hautaine était sa contenance, si aigu le reproche de ses yeux que, retrouvant mémoire et sens du réel, doute et crainte du futur, il pressentit obscurément son injustice envers elle.

Il entendit le tour de clé dans la serrure quand elle s'en alla.

TROISIÈME PARTIE

I

CACTUS

« Prenez garde... *Mala mujer* », — s'écria Salazar en écartant du bout de son fouet une lourde tentacule dentée qu'il laissa retomber derrière sa mule. Haudouard n'eut que le temps de pousser son cheval pour éviter la caresse vénéneuse de cette « mauvaise femme ». Le bain qu'ils venaient de prendre au fond du cañon semblait l'avoir peu réveillé. Partis le matin de Tecomavaca, à l'orée des forêts de cactus, ils venaient de s'engager à flanc de montagne à travers des fourrés épineux.

Ils avaient quitté Mexico l'avant-veille, Salazar délégué par son Département en tournée d'inspection dans la Sierra de Oaxaca, Juste admis à l'accompagner après s'être brusquement résolu à s'éloigner de Lupé.

Au lendemain de la nuit de marihuana, il avait fait sa paix avec l'artiste qui, encore nuageux et ravi de leur grande *vacilada*, l'avait chaudement congratulé de son défi devant le « baptême du feu ».

— Vous voilà presque Mexicain — avait-il dit. Aurait-il tiré, si Lupé n'était intervenue? Juste le lui avait demandé.

— *Quien sabé?* — s'était borné à répondre Ramon. Dans l'état où ils étaient tous, un « accident stupide » eût pu arriver. Mais il croyait bien se souvenir que la provocation de Juste l'avait « freiné », — comme disait Cobral.

A les voir échanger devant l'hôtel des tapes fraternelles, Lupé avait fait taire ses ressentiments contre l'un et l'autre. Et comme si l'incident de la nuit avait suffi à dissiper tous les orages, le retour à Mexico s'était effectué — Lupita assoupie près de Ramon au fond de la voiture — dans une atmosphère à peu près détendue. A l'Assomption où Hudson les attendait, ils avaient, d'un commun accord, évité de se trouver en tête-à-tête. Mac, sur ces entrefaites avait proposé un petit voyage aux lacs de Michocan; laissant Salazar qui avait son inspection à préparer, ils s'étaient embarqués tous les trois. Dans la contagion du flegme heureux d'Hudson, l'entente s'était rétablie.

Mais quelle entente pouvait-il y avoir entre eux, puisque après ces réconciliations, l'attraction qui les ramenait insensiblement l'un vers l'autre n'aboutissait qu'au heurt de leurs volontés? Volontés opposées d'avance dans un conflit sans issue : elle attendait de lui un reniement, un désavœu de son amour pour Anne qu'il était résolu à ne pas simuler, moins encore à consentir.

Jamais pourtant il n'avait été aussi près de céder sur ses restrictions mentales et sentimentales que dans les derniers jours qu'ils avaient passés sur les bords du lac de Patzcuaro.

Jamais autant qu'alors le voyage ne lui avait donné ce sentiment de s'engager dans les détours d'une existence double. Peut-être n'était-ce que l'influence léthéenne du lac, le grand mystère blanc qui baignait la petite ville étouffée de feuillages et l'immense nappe de mercure assoupie en un cercle de montagnes, de nuées, et d'ombres flottante . Dans ce rêve éveillé, Lupé seule avait place. Pendant qu'Hudson explorait, en quête *d'idolos* et de poteries, les villages de pêcheurs, les îles, les petites villes mortes des bords, le plus souvent il s'attardait avec elle sur les promontoires de sable ou ils repartaient seuls à la rame dans les roseaux. Il aimait la voir plonger, animale et ravie, dans cette vie chaude et

muette des herbes, des eaux, sœur des serpents nageurs qui, portant haut la tête, venaient de temps à autre escorter leur canot. Parfois, brusquement apparue, ses pales suspendues dans les clartés laiteuses, une barque d'Indiens les regardait passer. Lupé le reprenait dans les rets miroitants de ses silences; son regard dense et grave de nouveau le fascinait.

Pourquoi avait-elle rompu le charme? Un matin elle avait encore évoqué Anne. Pourquoi voulait-il revenir en Europe, lui qui était fait pour le voyage, la vie errante? Pour se marier — lui, — s'embourgeoiser! Et avec qui? Avec cette femme de Paris qui avait trop de *jobs* pour être bonne à rien — qu'à le tromper un jour ou l'autre?...

Insinuations affreuses qui, brusquement, l'avaient rappelé à la réalité et fait bondir. Comme à Taxco, il n'avait alors eu devant lui que la créature dangereuse qui en voulait à son bonheur, à Anne... Anne qui l'attendait, patiente et courageuse. L'enchantement avait cessé. Et le jour même, pris de remords, se rappelant qu'il était depuis huit jours sans lettres, il décidait de rentrer à Mexico. Aux Hudson, de le suivre, s'ils le voulaient. Ils étaient repartis avec lui à contre-cœur.

Lupé, cependant, avait réussi à l'alarmer; dans le train il n'avait eu qu'une pensée : la réponse d'Anne à ses lettres de la Havane, celles où il lui proposait de fixer l'avenir par leur mariage. Pourvu qu'elle eût compris la gravité qu'il attachait à ce projet et la nécessité d'établir leur vie sur une collaboration vivifiante et courageuse.

Une déception l'attendait chez Salazar : il y avait bien des lettres, mais fort brèves. Elles contenaient quelques phrases tendres, l'assurance qu'au retour Anne ferait ce qu'il voudrait : « *J'aime d'avance tout ce qui me liera à toi davantage* », mais surtout la nomenclature de ses déjeuners, cocktails, concerts et soirées dont la chronique lui parut aussi plate que fastidieuse. « *Tous tes amis*, signalait-elle, *me font des tas d'avance et même des tentatives de cour que j'ai dû éconduire. Et note, pour ta gouverne, qu'à part quelques perfidies de-ci de-là, ils ne me parlent jamais de toi. — A part Nouche...* »

Il avait été outré à la fois contre ses amis et contre Anne qui

les accusait sans les dénoncer nommément. Pourquoi continuait-elle, malgré ses promesses, à gaspiller son temps, à s'exposer? Était-ce ainsi qu'elle entendait et préparait l'avenir?

Lupé l'avait surpris au plus fort de cet agacement au moment où il jetait sur le papier une réponse véhémente. L'expression de sa déconvenue devait être bien révélatrice, car elle lui avait lancé un trait d'ironie qui l'avait mis au comble de l'irritation : c'était pour ces lettres qu'il les avait fait revenir? Alors il avait ce qu'il voulait...? Elle était toujours fidèle?

Sans ménagements — et sans logique — il s'était retourné contre elle, la priant de le laisser, de ne pas s'immiscer dans ses sentiments. Oui, Anne était fidèle. Et si elle devait dire un mot de plus sur elle, il préférait partir...

— A votre gré — avait-elle répondu, emportée à son tour par la nervosité. Il était libre... Personne ne le retenait.

Sur-le-champ il avait été trouver Salazar qui achevait ses préparatifs de départ : pourrait-il le suivre dans sa tournée? Le travail des missions culturelles était tout à fait dans le cadre de son enquête. Il avait assez pris de loisirs. Ramon qui devait se mettre en route le soir même, après un temps d'hésitation, avait accepté : s'il n'avait pas peur de passer trois semaines à cheval, de coucher à la dure et de rester en route, en cas d'accident, pourquoi pas? Il ne s'agissait pas d'une promenade de touriste : à travers la sierra mistèque, ils ne trouveraient que des *pueblos* perdus — sans poste ni télégraphe, sans lit. La sierra.

Haudouard aussitôt était sorti pour se mettre en quête d'un équipement de campagne. Quand il était rentré à l'Assomption, les Hudson étaient déjà partis pour Tenayuka. Lupé avait laissé sur la table quelques lignes griffonnées :

« *Vous ne vous souciez ni de me blesser, ni de me laisser. Quand vous comprendrez, vous regretterez peut-être votre erreur. Tant pis! Mieux vaut se séparer que de se haïr. Et vous commencez à me haïr. Adieu.* »

Il eut un choc. Cette fois c'en était fait... C'était à cette séparation brutale qu'aboutissaient leurs querelles et leur

tendresse passionnée. Il essaya de déchiffrer trois mots qu'elle avait ajoutés sous sa signature puis résolument barrés, crut lire : *I am lost.* « Je suis perdue. » Le cœur serré, il hésita. Allait-il la laisser ainsi? S'il allait dire à Salazar qu'il ne partait plus?... Puis il fourra le billet dans sa poche, pêle-mêle avec les autres lettres. Tant pis! Il se devait à Anne. Mais que ne pouvait-il lui dire le sacrifice qu'il lui faisait!...

MARC CHADOURNE

(*A suivre.*)

LE DIRECTOIRE EUROPÉEN

On peut discuter à perte de vue pour savoir si la crise économique dont souffre l'Europe est la cause ou au contraire l'effet des difficultés internationales auxquelles nous assistons. Longtemps, un curieux mouvement d'alternance a régné à Genève, et la devise des académiques travaux des commissions et des sous-commissions de la S. D. N. était une année « Politique d'abord » et, l'année suivante « Économique d'abord » selon que les hommes d'État étaient en faveur, ou au contraire les experts. Ces débats nous semblent déjà d'un autre âge, tant le développement de la crise économique et politique a été prompt : beaucoup d'esprits qui n'ont pourtant aucune tendance personnelle au pessimisme se demandent si le rythme accéléré sur lequel se déroulent les événements diplomatiques n'est pas le présage d'une catastrophe.

Depuis plus d'un an qu'elle siège, la Conférence du désarmement n'a abouti à aucun résultat positif de réelle importance. Lorsqu'en 1927, après l'accord de Locarno et dans une période de prospérité économique et de détente diplomatique, la convocation d'une conférence générale pour la limitation et la réduction des armements fut décidée, la notion d'arbitrage paraissait près d'entrer dans les mœurs, et l'idée de sécurité se développait dans une atmosphère de confiance mutuelle. De tout cet ensemble de circonstances favorables, il ne restait déjà plus grand'chose quand la Conférence s'est réunie à

Genève, et plus rien ne demeure aujourd'hui. Aussi les résultats obtenus ne pèsent-ils guère plus qu'une poignée de cendres dans le creux de la main. Les textes qui ont été votés l'ont été généralement par quatorze ou quinze voix sur soixante pays, ce qui leur ôte pratiquement toute valeur contractuelle; quant à certains principes que l'on considère comme adoptés, l'on peut craindre qu'ils ne soient pris dans un sens différent par chacun des intéressés, telle cette égalité des droits, interprétée par l'Allemagne et par nous de deux façons radicalement opposées.

En même temps que les organismes genevois apparaissaient frappés d'une paralysie progressive où seule la faculté de parler ne subissait aucune lésion, certains journalistes qui ne bornent pas leurs travaux à la lecture des communiqués affichés en anglais et en suisse dans les couloirs du secrétariat et pour qui le monde ne se limite pas au hall de l'Hôtel des Bergues, observaient la recrudescence d'activité de certaines diplomaties. Il y a plusieurs mois déjà, M. Wickham Steed, par exemple, notait que tout se passe en Europe Centrale comme si une alliance existait entre l'Italie, l'Allemagne et la Hongrie, et ses articles, fondés à vrai dire plutôt sur des déductions que sur des faits positifs, provoquaient partout une vive émotion, ce qui prouve tout au moins leur vraisemblance. Les entreprises variées de la diplomatie italienne dans les Balkans, l'évolution inquiétante de l'Allemagne vers un régime de dictature nationaliste inspiraient aux pays successeurs de l'ancienne Autriche-Hongrie de vives appréhensions. Réunis à Belgrade au mois de décembre 1932, les ministres des Affaires étrangères des trois pays de la Petite-Entente décidaient de resserrer les liens d'amitié établis en 1920 entre leurs nations, et ils signaient le 16 février dernier, le pacte d'organisation de la Petite-Entente, destiné à unifier dans l'avenir l'action diplomatique des trois États.

Pendant son séjour au Quai d'Orsay, M. Édouard Herriot avait jeté les bases d'une politique inspirée à la fois par une étude précise des réalités et par un haut idéal de collaboration internationale. Le principe qui dominait son action, c'était l'amitié anglaise et américaine, sans qu'il fût question un

instant de sacrifier à ces sympathies occidentales les petites nations du centre et de l'est Européen. Au mois de décembre 1932, la Chambre des Députés, en refusant le paiement de l'échéance de notre dette envers les États-Unis, renversait le Gouvernement. M. Herriot après avoir lutté en vain toute la nuit accueillit la proclamation du scrutin par ces simples mots : « Le grand ressort de notre politique étrangère est cassé. » Dès son arrivée au ministère, son successeur, M. Paul-Boncour, s'efforçait avec adresse et persévérance, de renouer les fils rompus, et il réussissait à amortir dans une large mesure les répercussions aux États-Unis du défaut français à l'échéance du 15 décembre, mais de nombreux journaux étrangers exploitaient à l'envi le thème de l'isolement de notre pays dans le monde, et je ne crois pas formuler un paradoxe en affirmant que le geste de la France se dérobant pour la première fois à l'exécution d'un contrat, nous a fait autant de tort en Europe qu'en Amérique, et peut-être davantage.

Cependant le 4 mars arrivait, les élections au Reichstag démontraient l'effondrement des partis démocratiques en Allemagne et amenaient au pouvoir une faction qui n'a jamais dissimulé sa volonté de déchirer les derniers lambeaux du traité de Versailles et de faire une nouvelle politique à l'extérieur. Le marasme de la Conférence du désarmement, simple temps perdu jusque-là, devenait dès lors un danger positif et la crainte de voir l'Allemagne réarmer si les résultats de la Conférence étaient insuffisants se précisait formellement. Aussitôt M. MacDonald prenait une initiative hardie, il quittait Londres, touchait barre à Paris, arrivait le 11 mars à Genève, et déposait le 16 sur le bureau de la Conférence du désarmement un nouveau projet qu'il avait rédigé personnellement, avec le concours de trois ou quatre experts.

Une analyse détaillée du Plan britannique de désarmement dépasserait le cadre de cet article et ne serait guère intéressante que pour les spécialistes. Le plan MacDonald est le cinquante-septième que Genève ait vu naître, nul ne s'occupe aujourd'hui des cinquante-six plans qui sont déjà morts, et il n'est pas besoin d'être grand prophète pour annoncer qu'à la fin d'avril, lorsque la Conférence reprendra ses travaux

interrompus pendant un mois, le projet MacDonald subira tant de mauvais traitements qu'il n'en demeurera plus grand' chose. Aussi bien M. MacDonald semble avoir eu pour principal dessein, non pas de faire aboutir telle ou telle formule de limitation du matériel, tel ou tel mode de calcul des effectifs, mais bien d'empêcher la Conférence du désarmement de tourner court au moment même où les éléments les plus exaltés du peuple allemand prenaient la direction des affaires. A cet égard, M. MacDonald a réussi et la Conférence du désarmement pourra siéger encore quelques mois. Arrivera-t-elle à des résultats positifs et précis? C'est là une autre question, du moins le Premier anglais, venu comme un apôtre des montagnes de l'Écosse, aura-t-il évité en présentant son plan aux meules et aux cylindres de la Conférence du Désarmement que la lourde machine en tournant à vide s'emballe et fasse tout sauter.

Le grand dessein de M. MacDonald était ailleurs; aussi, dès le lendemain de son homélie à la Conférence, partait-il pour Rome où M. Mussolini l'attendait avec d'autant plus d'impatience que l'Italie reçoit généralement comme seuls visiteurs les ministres des pays de moindre importance et que Paris est bien plus favorisé. On sait ce qui allait sortir de cette entrevue dont la presse fasciste a voulu faire le point de départ d'une période nouvelle dans la politique européenne; le projet de pacte à quatre ou de Directoire Européen a soulevé dans tous les pays des polémiques retentissantes et provoqué en trois semaines des commentaires dont l'ensemble formerait déjà la matière d'une bibliothèque.

Il n'est peut-être pas inutile, avant de discuter à notre tour le projet italo-anglais, de remettre sous les yeux de nos lecteurs son texte original qui n'a été publié en France que le 30 mars, par extraits, dans *l'Ère Nouvelle*, que le 31 mars, intégralement, par *le Matin* et que beaucoup de journaux ont volontairement négligé de reproduire.

Le document, fort bref, comprend six articles.

I. — *Les quatre puissances occidentales, l'Allemagne, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie s'engagent à réaliser entre elles une politique effective de collaboration en vue du maintien*

de la paix selon l'esprit du pacte Kellogg et du No force pact *et s'engagent à agir dans le domaine des relations européennes pour que cette politique de paix soit adoptée, en cas de nécessité, aussi par les autres États.*

II. — *Les quatre puissances confirment le principe de la révision des traités de paix d'après les clauses du pacte de la S. D. N. dans le cas où se vérifieraient des situations susceptibles d'amener un conflit entre les États. Elles déclarent en même temps que ce principe de révision ne peut être appliqué que dans le cadre de la S. D. N. dans un esprit de compréhension mutuelle et de solidarité des intérêts réciproques.*

III. — *La France, la Grande-Bretagne, l'Italie déclarent que dans le cas où la Conférence du désarmement n'aboutirait qu'à des résultats partiels, l'égalité des droits reconnue à l'Allemagne doit avoir une portée effective et l'Allemagne s'engage à réaliser cette égalité des droits par des degrés qui seront fixés par des ententes successives à conclure entre les quatre puissances par la voie diplomatique ordinaire.*

Les quatre puissances s'engagent à s'entendre, dans le même sens, pour ce qui concerne l'Autriche, la Hongrie, la Bulgarie.

IV. — *Dans toutes les questions politiques et non politiques européennes et extra-européennes, aussi bien que dans le domaine colonial, les quatre puissances s'engagent à adopter autant que possible une ligne de conduite commune.*

V. — *Cet accord politique d'entente et de collaboration qui sera soumis, si nécessaire, à l'approbation des Parlements dans un délai de trois mois, aura la durée de dix ans et il s'entendra renouveler de plein droit pour une période égale s'il n'a pas été dénoncé par une des parties contractantes un an avant son échéance.*

VI. — *Le présent pacte sera enregistré au secrétariat de la S. D. N.*

Ce qui frappe à la lecture de ce texte, c'est qu'il met en forme toutes les thèses essentielles de la politique fasciste, auxquelles M. MacDonald paraît avoir de prime abord apporté son adhésion pure et simple, sans conditions ni réserves. On retrouve en effet les idées du mémorandum du

18 mars dans les discours et les articles du *Duce* : seule l'adhésion à ce programme du premier ministre de Grande-Bretagne constitue un fait nouveau. Le 23 octobre par exemple, au cours des fêtes du deuxième anniversaire de la Révolution fasciste, M. Mussolini prononçait à Turin, devant une foule énorme qui le hachait de folles acclamations, un discours familier et solennel tour à tour, où il disait notamment :

« Nous resterons encore à la S. D. N. Précisément aujourd'hui qu'elle est extraordinairement malade, nous ne devons pas quitter son chevet. La S. D. N., de tendance trop universelle, perd de son efficacité à mesure que la distance augmente. Si elle peut avoir quelque action sur les événements européens, dès qu'il s'agit de l'Extrême-Orient ou de l'Amérique du Sud, les mots ne sont plus que des mots dépourvus de sens et de portée.

» Il y a eu déjà des tentatives pour renflouer l'Europe. Moi je pense que si demain, sur la base de la justice, sur la base de la reconnaissance de nos droits saints et consacrés par le sang de tant de jeunes générations italiennes, on réalisait les prémisses nécessaires et suffisantes pour la collaboration des quatre grandes puissances occidentales, l'Europe serait tranquille au point de vue politique et peut-être la crise économique qui nous tenaille irait-elle vers sa fin. »

Ce discours éclaire le projet du Directoire Européen et contient en germe toutes ses parties. M. Mussolini part d'une série de constatations que l'on ne peut malheureusement guère discuter, la crise de la S. D. N., la lenteur de ses travaux, l'affaiblissement de son prestige et de son autorité morale, la déformation juridique et bureaucratique de ses méthodes, et l'habituelle impuissance où elle se trouve à passer du plan du droit au plan des faits, à donner à ses discussions théoriques une consécration pratique. Tous ces reproches et quelques autres sont malheureusement fondés. Chez un homme qui était profondément imbu de l'esprit de Genève, Aristide Briand, le spectacle du chaos de la S. D. N. avait fait naître l'idée d'un organisme moins étendu et moins lourd, l'Union européenne, où des nations réduites à trente au lieu de soixante, séparées par des différences culturelles ou ethniques

moindres que celles qui séparent les peuples de la S. D. N. universelle, discuteraient ensemble les intérêts de la communauté européenne. On sait ce qu'il advint de ce projet et comment toute vie en fut retirée par une conjuration générale qu'animait ouvertement l'hostilité des fonctionnaires du secrétariat de la S. D. N.

Cependant, le projet Briand n'avait rien d'incompatible avec le *Covenant*. A côté de l'organisme universel, au sein de la ligue de toutes les nations du monde, Aristide Briand considérait un microcosme européen, univers restreint, et il appelait à collaborer à son organisation toutes les nations d'Europe, dans les mêmes conditions d'égalité où Wilson avait appelé à Genève toutes les nations du monde pour des buts malheureusement trop imprécis. Au contraire, le projet mussolinien ne cherche pas à dissimuler son caractère particulariste. Il y a, songent les Italiens, des nations majeures et des nations mineures. Certains peuples sont trop vieux, d'autres sont trop jeunes, mais il est un pays qui unit miraculeusement la tradition la plus ancienne et l'élan hardi des générations nouvelles. Comment le chef de ce peuple n'entendrait-il pas, sur le Forum dégagé par ses architectes, une voix murmurer à son oreille l'exhortation virgilienne :

Tu regere imperio populos, romane, memento,
Hae tibi erunt artes, Pacisque imponere morem.

Est-ce trop solliciter le sens du dernier hémistiche que de dire que le fascisme, à défaut de l'empire du monde, applique son action à l'organisation italienne de la paix? Nous ne le pensons pas, et si nous poussions plus loin la citation du chant VI de l'*Énéide*, nous y trouverions, formulée deux mille ans à l'avance, la politique mussolinienne de l'amitié avec les vaincus de 1918.

Le fascisme reprend à son compte la vieille idée du concert européen et de la Sainte-Alliance. Seulement, cette fois-ci, l'alliance nouvelle a pour but, non plus de maintenir les traités, mais de les réviser. Le but de l'Italie est d'une clarté parfaite : agrandie au nord, héritière d'une partie de la double monarchie austro-hongroise et du port de Trieste, Rome

hérite à son tour de la politique du *Drang nach Osten*. Sans doute, jouant sur tous les tableaux, la diplomatie fasciste entretient la question tunisienne ou celle des mandats coloniaux, mais en réalité, ce qu'elle surveille, c'est le proche Orient, et elle voudrait s'assurer la maîtrise des deux antiques voies romaines dont l'une descend de Fiume à la mer de l'Archipel par la vallée du Vardar, et dont l'autre, la via-Egnatia, unit l'actuelle Durazzo à Salonique. De telles ambitions supposent le démembrement, ou tout au moins l'affaiblissement, du royaume formé par la réunion des Serbes, des Croates et des Slovènes, c'est-à-dire, comme corollaires, la dissociation de la Petite-Entente et la restitution à la Hongrie des provinces qu'elle a perdues au traité de Trianon.

Sans doute, ce qui a séduit M. MacDonald dans le plan romain, ce n'est pas le développement de ce dessein grandiose. Le Premier britannique prend à son compte la révision des traités, il l'a dit aux Communes, mais il s'agit de la révision des détails, de légères rectifications : on ne va pas retailler à pleine étoffe dans la carte européenne, on fera des retouches, avec les tout petits ciseaux que la charmante miss Ishbel MacDonald emporte dans son nécessaire de voyage. Ce qui, dans la pensée du ministre anglais, importe, ce n'est pas de modifier plus ou moins la carte territoriale de l'Europe, mais bien d'imposer aux petites nations la tutelle des grandes. Dans un remarquable éditorial, *l'Europe Nouvelle* du 25 mars rappelait tous les efforts du cabinet de Londres pour régler les affaires d'Europe dans des conférences restreintes, le projet de pacte à six esquissé à Lausanne, la proposition de conférence à quatre ou à cinq formulée quelques semaines plus tard. L'humeur prédicante du protestantisme anglais porte assez naturellement les hommes d'État de ce pays à vouloir régenter les autres nations. En outre, le dessein traditionnel de la politique britannique tend à assurer l'équilibre des forces sur le continent de manière à n'avoir pas besoin d'y envoyer, comme en 1815 ou en 1914 un corps expéditionnaire, et à permettre à la flotte d'assurer la police des routes marines. Jusqu'ici l'Angleterre a obtenu cet équilibre en se portant systématiquement du côté opposé à celui de la plus forte puissante continentale, et nous

avons fait depuis 1918 les frais de ce système. Aujourd'hui la logique indiquerait que l'Angleterre doit se rapprocher de nous en face du danger des nationalismes déchaînés, mais M. MacDonald, s'il peut oublier les articles désagréables qu'il publiait en 1927 contre M. Mussolini ne saurait dépouiller ses vieilles sympathies pour l'Allemagne; aussi cherche-t-il l'équilibre européen dans un abaissement général des forces terrestres, tout en se gardant de faire la plus fugitive allusion à un désarmement naval quelconque.

L'Allemagne n'a point paru ouvertement dans les entretiens de Rome, mais l'inspiration de l'article III du projet mussolinien est claire, et il est légitime de supposer un accord préalable entre le fascisme et le nazisme. Du reste, si nous avions le moindre doute sur l'esprit dans lequel l'hypothétique Directoire européen conduirait ses travaux, un très significatif article du baron von Freytag-Loringhoven suffirait à nous éclairer. Dans le *Tag* du 30 mars, le député au Reichstag, tout en faisant des réserves sur le plan actuellement en discussion, écrit : « S'il se constitue un directoire européen, l'influence des vassaux de la France s'en trouvera diminuée, la communauté d'intérêts entre l'Italie et l'Allemagne se fera sentir, la France sera isolée et l'Angleterre assumera le rôle de médiatrice et d'arbitre. »

Le Directoire européen n'a pas été accueilli aussi flatteusement que l'espéraient ses promoteurs. A la Chambre des Communes, M. Winston Churchill en a soumis l'idée à une critique impitoyable et M. MacDonald est sorti fort meurtri du débat. Les pays de la Petite-Entente ont élevé une protestation résolue et déclaré qu'ils ne permettront pas qu'on touche à leurs frontières. En même temps, par application de l'accord dont nous parlions au début de cet article, M. Titulesco est venu à Paris au nom des trois États alliés pour faire valoir leurs objections contre les projets italo-anglais. A Paris, la plupart des journaux ont fait de sérieuses réserves, M. Eugène Lautier a résumé les critiques dans un mot féroce : sous sa plume, le Comité des Quatre est devenu le *Club des Charcutiers*, par allusion aux découpages territoriaux qu'il préparerait.

A la Chambre et au Sénat, la réaction a été très vive et un singulier incident, dans la journée du dimanche 2 avril, est venu compliquer encore la situation. Le nouvel ambassadeur de France à Rome, M. de Jouvenel, venu à Paris pour renseigner notre gouvernement, a donné ce jour-là à l'*Agence Havas* une déclaration inattendue et contraire à tous les usages. Au moment même où le gouvernement français discutait l'adoption ou le rejet du mémorandum romain, M. de Jouvenel, prenait catégoriquement position en faveur du projet de Directoire Européen et déclarait son adoption hautement souhaitable. Il est juste d'ajouter que le texte prôné par M. de Jouvenel n'est plus le texte initial des entretiens de Rome, mais un texte nouveau, retouché à Londres et qui, sans être très différent au fond, est dans sa forme moins cavalier à l'égard de la S. D. N. Néanmoins, cette initiative par laquelle l'homme politique reparaissait sous l'ambassadeur, a permis tous les commentaires et rendu manifestes certaines divergences d'opinion au sein du gouvernement. Comment admettre en effet que M. de Jouvenel ait pu donner un communiqué aussi catégorique sans en référer au Quai d'Orsay? Après de laborieuses discussions, un troisième texte a été élaboré; il doit, au moment où nous écrivons, avoir été envoyé aux chancelleries. Ne cherchons pas à deviner en attendant sa publication, la teneur exacte de ce mémorandum français, car, entre la politique mussolinienne et la politique de la S. D. N., il n'y a guère de place pour une politique intermédiaire, et toutes les clauses de style, tous les artifices de rédaction ne prévaudront pas contre cette formule volontairement simplifiée d'un de nos amis : « Ou bien le projet du Directoire à Quatre est conçu dans l'esprit de la S. D. N., et alors il est inutile, ou bien il est conçu dans un esprit différent, et alors il est dangereux. »

La déclaration de M. Daladier à la Chambre, pendant la discussion du budget des Affaires étrangères, à la séance du 6, tient largement compte des préoccupations de nos amis de la Petite-Entente et ne sacrifie rien de nos positions traditionnelles. Aussi a-t-elle été approuvée par une large majorité. M. Daladier a senti combien l'atmosphère de la Chambre avait été troublée

par les informations contradictoires publiées depuis quinze jours, il a rétabli par son attitude la situation de son gouvernement qui, divisé et affaibli, semblait attendre les vacances de Pâques comme un boxeur fatigué attend la fin du round. La discussion qui va s'engager avec Rome et Londres sera des plus difficiles, le Président du Conseil a bien fait, contrairement à la tradition, de se couvrir à l'avance auprès du Parlement: dès maintenant, l'opinion internationale doit savoir qu'il est un terme aux concessions et que nous avons fait assez de sacrifices à la cause de la paix pour attendre désormais ceux des autres nations.

FRANÇOIS LEUWEN

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

J'ai relu *Achmet-Reis* avec bien du plaisir. Je me rappelle le mince manuscrit qui avait été soumis au jury du *Temps*, et que Pierre Mille avait tout de suite remarqué. On fut charmé du pittoresque du récit. On eût dit que des figurines brillantes passaient dans un décor, qui était tour à tour un palais à Gênes et un palais à Alger. Des galères volaient sur la mer. On voyait la chiourme courbée sous le fouet, les combattants vêtus de fer, les flancs des navires qui craquaient sous l'éperon, le butin partagé. On assistait aux retours extraordinaires de la fortune, aux destins tournant comme des roues, aux longues vengeances. Tout cela était décrit dans un style vif et pur, aéré comme le matin, avec une pointe d'ironie aigrelette et salée. C'était charmant. Le lecteur ne trouvera dans ce livre qu'un conte, comme M. H. de Régnier s'est plu parfois à en écrire; mais ce conte est assez surprenant pour que mille réflexions mûrissent dans l'esprit. L'aventure est la mère de la philosophie.

Voici donc cette aventure, ou du moins en voici l'essentiel, sans les grâces que l'auteur y a mises. J'omettais de dire qu'en décachetant l'enveloppe qui contenait les noms, on sut que l'auteur s'appelait Pierre Mélon. Il habitait Lyon, et il nous était parfaitement inconnu[1].

L'amiral André Doria ayant défait et pris un pirate barbaresque, avait eu dans son lot une armure d'acier noir niellé d'or, une masse d'armes, trois cimeterres de Damas, un coffre

1. *Achmet-Reis*, après avoir paru dans le *Temps*, a été publié par Denoël et Steele.

de monnaies et douze grands diables, parmi lesquels le propre fils du capitaine turc, Achmet. C'était là un captif de choix. « Comme tous les chiens barbaresques, cet Achmet était grand et brun, avec des yeux et des dents superbes, une puissante musculature qui saillait sous la peau, en signe de force peu commune. » L'amiral donna l'esclave à son cousin, le marquis di Crasto, qui le remit à l'intendant des jardins. « De ce fait, le puissant Achmet, fils d'Hadj Messaoud le pèlerin, et neveu de l'invincible Ochi-Ali, chef des flottes du dey d'Alger, se trouva, moins de huit jours après avoir quitté la ville blanche, maître et seigneur d'une pioche et d'un âne pelé et arrosant le jardin pour y faire pousser la laitue. » Telle est la fortune.

Achmet fut le modèle des jardiniers. Il épierra le sol couvert de gravats, et la terre blanche et sèche apparut. Il déboucha un vieux puits romain et l'eau monta. La garrigue pierreuse se changea en carrés de légumes que relevait l'éclat rouge des tomates. Les allées étaient nettes. Un figuier amené de la campagne donnait de l'ombre. Et l'âne, tournant en rond autour du puits, mettait en mouvement une grande roue qui remontait des outres ruisselantes. L'eau tombait dans une auge, courait dans des conduits en poterie, répandait partout la fraîcheur. Le marquis, ayant vu cela, mit à la porte l'intendant et ses aides, qui étaient des fainéants de chrétiens génois, délivra Achmet de sa chaîne et lui donna le gouvernement des jardins avec quatre esclaves de sa race.

L'amiral Doria, qui vint voir ses cousins di Crasto, fut seul à s'alarmer de cette perfection qu'Achmet avait atteinte dans l'obéissance et dans la tranquillité. En vain tenta-t-il l'esclave en le faisant monter à son bord, sous couleur d'y porter des légumes verts. Ni la mer enfin revue, ni la chiourme composée de ses coreligionnaires, n'allumèrent dans l'œil d'Achmet le moindre éclair. L'amiral qui avait vu Achmet, le jour où il avait été pris, se rouler l'écume à la bouche en secouant une grappe d'archers, fut glacé de lui trouver un tel empire sur soi. Il balança s'il avertirait ses cousins, mais ces gens paisibles n'eussent sans doute rien compris au danger. Achmet, ses légumes une fois à fond de cale, revint paisiblement au potager qui était tout son horizon.

En juillet de cette année-là, les filles du marquis revinrent du couvent. L'aînée, Lucrezia, pouvait avoir dix-sept ans; la cadette avait dix ans et se nommait Maddalena. Le père mena ses enfants au jardin : « Achmet, dit-il, tu obéiras à mes filles comme à moi-même... C'est à lui que tu t'adresseras, Lucrezia, pour ces fleurs que tu veux avoir dans ta chambre tous les jours. Et toi, Maddalena, il te fera promener sur son âne. » Désormais, chaque jour, l'âne bridé à l'africaine avec des pompons rouges, attendait l'enfant. Achmet suivait la cavalcade, indifférent, la babouche traînante. Mais dès qu'il avait tourné le dos, la petite fille pleine de malice lâchait l'âne dans les plates-bandes. Achmet vitupérait avec fureur, non contre Maddalena, mais contre l'âne, créature plus raisonnable. L'âne écoutait les remontrances d'un air dévot, une oreille pointue, l'autre pendante, en mâchant innocemment une feuille de salade.

L'arrivée de Lucrezia avait attiré autour du palais les duègnes marmiteuses qui sentent à plein nez le billet doux, et les donneurs de sérénades, sur lesquels la marquise versait en vain des seaux d'eau. La jolie fille devenait sombre et ses yeux étaient plus noirs. Pour couper court, ses parents la confinèrent au jardin, avec vingt-cinq brasses de canevas, où était tracé le modèle d'une tapisserie qui lui restait à broder, et qui représentait un triomphe de Bacchus, quatre-vingt-seize personnages. Il y avait de quoi occuper une fille qui sent les feux de sa jeunesse, et rassurer la mère la plus diligente. Mais quels détours la nature ne prend-elle pas? Pour peindre sur la toile un âne mené par un faune, Lucrezia fit poser le bourriquet d'Achmet et Achmet lui-même, le torse luisant au grand soleil. La marquise qui les découvrit pensa tomber de haut mal. Elle gifla sa fille et envoya Achmet se rhabiller. Une heure après, marchant sans bruit comme un chat, le jardinier avait rejoint au fond du parc la jeune fille en pleurs. La petite Maddalena, en cherchant son âne, les découvrit qui se battaient sur un banc. C'est du moins ce qu'elle raconta ingénument à ses parents, qui accoururent. Lucrezia, échevelée et demi-défaillante, fut souffletée de nouveau. Quant à Achmet, la marquise exigeait, dans un style à faire rougir une vachère, qu'il fût mis hors d'état de

nuire. Le Turc, impassible, ne bronchait pas plus que s'il se fût agi d'un autre. Le bon marquis, qui avait été grand ribaud dans sa jeunesse, comprenait mieux son égarement. Il se contenta de vendre pour un bon prix le dangereux esclave à un Français, le capitaine Polain, qui cherchait des hommes pour sa chiourme.

Polain est un soldat de fortune dont l'auteur raconte brillamment la carrière. Voilà Achmet ramant sous l'œil du maître, ou assistant aux combats, couché sous les bancs, pendant que les navires s'abordent. « Au choc horrible, on entendait l'éperon de bronze, refoulant les rames ennemies, tailler son chemin dans le bordage qui grinçait en éclatant. Parfois un mât venait en bas sous la secousse, un grand aviron de cinquante pieds montait en l'air en tournoyant et retombait, debout, broyant tout dans la galère, des rames brisées en longs éclats blancs et coupants taillaient dans le corps des esclaves. Ou bien c'étaient les planches du fond, ébranlées par le coup, qui jouaient et laissaient fuser entre elles des giclées d'eau sombre. Mais, indifférent à son navire, Polain était déjà sur le Turc avant tout son monde. »

Quelle ne fut pas la surprise d'Achmet en voyant un jour un chef turc s'avancer libre et souriant sur le navire, tandis que Polain, magnifiquement paré, lui tendait les mains. Et ce chef était Dragut-Reis, l'ami de son père, le corsaire le plus redouté de la chrétienté. Le roi de France et le sultan venaient de faire alliance. Achmet, sous le fouet du comite, furieux de ce scandale, appela Dragut, qui le reconnut et voulut le racheter. Polain le délivra sans en vouloir de prix. Il y a là une lutte de générosité, une scène chevaleresque et bien contée. Voilà donc Achmet libre. Il s'exerce à commander un équipage dans les eaux grecques, avec peu de dangers et peu de profits. Puis quand ses hommes sont bien entraînés, il commence la course. Pour les éprouver, devant un convoi protégé par un navire de Raguse, il énumère les richesses à conquérir, puis feint de trouver l'adversaire trop fort. L'équipage, furieux, se jette sur lui; déjà un vieux janissaire lève son poignard. Achmet, content de les voir tels, se relève, touche en signe de respect la barbe blanche du janissaire, lui remet le poignard au fourreau, et d'un regard ordonne l'attaque. Le soir,

le ragusain brûlait. Le convoi fut ramené à Alger et vendu. « Durant l'année qui suivit, dit l'auteur, Achmet-Reis passa sur la Méditerranée comme une grande flamme rouge. » Puis, illustre et comblé de richesses, il jouit du repos dans son palais d'Alger. On le vit avec étonnement et même avec scandale, s'amuser au jardinage. Que signifiait, en pleine gloire, ce rappel des temps où il était esclave à Gênes? Enfin, un soir, il disparut. On sut seulement qu'avant de partir il avait acheté un vieil esclave génois, l'ancien intendant des jardins du marquis di Crasto, jeté à Alger par le hasard des prises. Il l'avait torturé pour le faire parler et l'avait ensuite tué. Ce qu'apprenant, l'oncle d'Achmet, Ali, dit avec prudence : « Je ne changerais pas mes vieilles sandales de cuir de chèvre contre la peau précieuse du Seigneur di Crasto, marquis génois. »

Le coup se passa vite et sans bruit. Achmet cacha son bateau dans une anse, apparut avec cinquante hommes devant la nouvelle maison d'été des Crasto, ficela le portier, et surgit brusquement dans la salle où la marquise et ses filles assortissaient des laines. Les femmes furent emmenées avec les domestiques, la maison pillée et brûlée, et le marquis, qui revenait précisément de voyage, rencontrant un Turc attardé, reçut de lui la décharge d'un tromblon dans le ventre et passa dans l'autre monde sans avoir compris comment il quittait celui-ci. La galère revint vers Alger, avec les captives. Achmet avait mûri huit ans sa vengeance. Le récit de cette vengeance, mêlée d'horreur et de gaillardise, égaie la fin de l'ouvrage. La punition de la marquise n'est que burlesque. Sa fille en a le spectacle; elle voit avec stupeur sa mère, vêtue à l'arabe, pleine d'humilité et de soumission, le visage souriant, caresser la chevelure laineuse d'un colosse noir endormi. — L'histoire de Lucrezia est plus tragique. Pendant ces huit années, Achmet a caressé tour à tour avec de l'adoration et de la haine, l'image de cette belle jeune fille, qui lui avait valu des malheurs et de la gloire. « Si j'effondrais les navires, si j'allais au loin dans les terres dévaster quelque bourgade... c'était en souvenir de certaine Lucrezia de dix-huit ans. Je voulais être puissant... uniquement pour pouvoir, un jour, sauter en maître sur le quai de Gênes et t'emporter dans mes bras. »

A ces mots, Lucrezia se sent renaître. Elle ne connaît pas

encore l'étendue de son malheur. Cette image, qui éblouit toujours Achmet, c'est maintenant sa jeune sœur Maddalena qui la réalise. C'est elle qu'il va adorer. Quant à Lucrezia, elle aura sa part, qui est la moitié des sentiments d'Achmet, ceux de la fureur et d'une longue rancune. Il lui fait d'abord rendre les cinquante coups de rotin qu'il a reçus à cause d'elle, et quand elle n'est plus qu'une loque sanglante... mais ici je laisse la parole à l'auteur. Il nous montre un esclave nègre ôtant un pavé du dallage et découvrant un trou large comme la main et profond d'un pied. Un autre apporte une longue tige d'acier à pointe aiguë, qu'il fixe dans l'emplanture. « Deux ou trois fois, il la tapa de la main pour voir si tout était bien solide, et le grand pal, bleui par la lune, trembla comme une épée. »

Achmet et Maddalena vécurent dans la cité des Songes, murés dans leur bonheur. Cependant l'auteur n'a pas voulu achever son livre sur un dénouement si scandaleusement optimiste. Il a donc imaginé qu'Achmet-Reis, après de longues années heureuses, repartait pour l'aventure. Une horrible bataille contre les chevaliers de Malte finit par un duel entre Achmet et le commandeur de Romégas, de la Nation de Provence. Romégas, courbé pour éviter le coup de cimeterre, saisit Achmet à plein corps, et le jette à la chiourme chrétienne. De leurs ongles et de leurs dents, les esclaves en font un débris informe, comme les femmes de Carthage firent de Matho. Et Romégas, à bout de bras, lance à la mer les quelques livres de viande informe, débris de son ennemi.

***

La librairie Gallimard vient d'éditer pour le grand public un ouvrage de M. Valéry qui avait été tiré à petit nombre, *L'Idée fixe*. C'est un dialogue, d'un tour familier et détendu. Le manque de délai n'a pas permis à l'œuvre de prendre la forme cristallisée. Nous surprenons, pour ainsi dire, la pensée en formation et en mouvement.

Sur un rivage du Midi, entre des rochers, l'été, M. Valéry suit les dés d'une jetée, pour échapper au tourment que lui donnaient quelques pensées très actives et très aiguës; ce

tourment entretenant lui-même la pensée qui est sa cause, cette pensée s'éternise, et la douleur avec elle. Et non seulement elle dure, mais elle échappe aux conditions ordinaires qui gouvernent la pensée, et devient un être indépendant, un parasite.

Comme il passait d'un bloc de béton à un autre, il surprit un homme qui, muni à la fois d'un attirail de peintre et d'un appareil de pêche, ne pêchait ni ne peignait. C'était un docteur de ses amis, atteint du mal de ne pouvoir demeurer sans agir. Ce mal de l'activité, il le combattait, en s'armant des symboles de la vacance de l'esprit. Ces pinceaux, ces lignes lui prescrivaient l'immobilité, l'adhérence à la simplicité de la nature. Cette toile blanche ordonnait au cerveau d'être vide comme elle.

Les deux hommes commencent un dialogue qui sera le livre même. Le médecin analyse son mal, qui est, en effet, celui de beaucoup de médecins. Surmené, fourbu, il ne peut pas se reposer. « Il faut constamment que j'agisse; il faut que je m'occupe, que je fonctionne. » L'explication de cette étrange maladie est fort simple. La fatigue lui excite l'esprit. « Plus je suis fatigué, plus je veux en faire. »

— « Allez voir un confrère, lui répond M. Valéry, allez voir un psychiatre. C'est une espèce d'obsession. — Mais pas du tout, répond le médecin. Je ne suis pas un obsédé. Je ne fais pas d'idées fixes. » A ces mots, le poète sursaute. « Idée fixe, s'écrie-t-il, je n'ai point parlé d'idées fixes, j'ai horreur de ce terme. Il n'y a point d'idées fixes. » Et, en effet, comment une idée, qui est un moyen de transformation, et où tout est transitif, pourrait-elle être fixe? Et sous les questions pressantes et railleuses du docteur, M. Valéry défend, ou plutôt invente sa thèse. Il s'agit d'expliquer comment l'idée n'est que mouvement. Et, en effet, c'est une sorte de seuil, où l'hésitation se change en réponse, ou en lueur, ou en événement. Il ne faut donc point dire qu'elle est fixe. Elle peut, si elle vous préoccupe, prendre une valeur singulière, acquérir la propriété de reparaître sans cesse, comme le veulent les vedettes. « Tout incident la ramène; toute sensation lui est bonne pour reparaître avec tout son cortège. » Mais ces apparitions marquent bien l'instabilité, la discontinuité, le contraire de l'idée fixe.

L'état ordinaire de l'homme est un état de non-attention, comme celui de l'œil entre deux accommodations, mais avec une tendance invincible à produire autre chose. La nature de l'idée est d'intervenir. Elle intervient, en effet, modifie quelque chose et poursuit en se modifiant elle-même. « Si une idée durait telle quelle, ce ne serait plus une idée. » — Que deviendrait-elle? On ne sait. Une douleur, peut-être. — Admettons, en tout cas, que l'idée, comme l'éclair, ne peut se prolonger dans la durée, mais que l'idée favorite est sujette à des retours anormalement fréquents. Si l'on empruntait une comparaison à la chimie, on dit que cette idée est omnivalente, c'est-à-dire qu'elle s'accroche à tout.

A ce mot, le docteur s'esclaffe si bien que la conversation dévie. Les deux amis conviennent que l'homme est fait pour causer, et que ses essais d'investigation de lui-même n'aboutissent pas à grand'chose. Ici une jolie définition du freudisme, qui croit pénétrer dans les couches primaires de l'existence, pour y trouver des fossiles obscènes. D'autres pensent atteindre ce qu'ils sont, au prix d'une contention très pénible, en niant ce qu'ils ne sont pas. — Là-dessus, une nouvelle digression, sur ce qu'il y a de plus profond dans l'homme. C'est la peau, ou du moins l'exoderme, dont un repli, pendant l'existence fœtale, a engendré le cerveau. Encore faut-il le savoir. La peau est donc ce qu'il y a de plus profond chez l'homme, s'il se connaît; et s'il ne se connaît pas, c'est le foie. — Mais revenons aux idées. De même qu'on parle d'idées fixes, on parle d'idées tristes, ce qui n'est pas moins impropre. « La même idée, qui accable Pierre, laisse Jacques insensible. » C'est affaire de tempéraments, comme disaient les anciens. — Oh! les anciens! dit le docteur. Nouvelle discussion, sur les temps anciens ou nouveaux, sur les enfants, qui ont, comme le docteur, le mal de l'activité, à ceci près que l'activité est un bien pour eux. Comme les enfants ne peuvent rien faire qui leur semble inutile, — c'est-à-dire dont ils ne sentent pas le besoin immédiat, — les deux amis en viennent à l'utilité du jeu, puis des plaisirs, ce qui nous mène à une savoureuse définition du cinéma : le faux par le vrai.

De la haine des plaisirs nous revenons à la maladie de l'activité, dont la formule est celle-ci : au lieu de vous détendre,

vous secrétez du lendemain. C'est la maladie mentale d'un Napoléon. Il ne vivait jamais, disait-il, que dans deux ans. Une question se greffe aussitôt sur cet aveu. Vaut-il mieux vivre ainsi dans le possible, ou au contraire dans l'instant? Laquelle de ces deux présences donne plus fortement la sensation d'avoir vécu? Il serait assez délicat de dire comment nous venons de là au travail de l'esprit, qui, au contraire des machines, transforme une énergie moins ordonnée en une énergie plus ordonnée, de sorte qu'il faut lui fournir du désordre pour qu'il puisse travailler, et que la différence désordre-ordre lui est comme la différence thermique aux machines. C'est là son principe de Carnot.

Sans transition appréciable, cette fois, nous en venons aux rêves. M. Valéry, saturé des explications à la mode, en vient par opposition à penser qu'un rêve est un rêve, ce qui est bien hardi. De là une discussion sur le moi, sur sa multiplicité, qui fait que nous avons plusieurs présences, échelonnées dans le temps. Et la présence d'esprit consiste à émettre une solution qui suppose la réflexion dans un temps beaucoup plus court que celui d'une réflexion. — Vous allez comme le vent, dit le Docteur; et ce sont des sujets... — Je ne fais que les effleurer, dit M. Valéry. Et il continue.

HENRY BIDOU

L'HIVER MUSICAL A PARIS

La musique, selon les juges les moins suspects de préventions francophiles, a transféré depuis la guerre sa capitale à Paris. C'est à Paris que se tiennent désormais ses plus solennelles assises. C'est à Paris que l'élite des virtuoses et des compositeurs vient chercher la consécration définitive. C'est à Paris que se fait, entre l'automne et le printemps, une consommation de musique vraiment prodigieuse.

A cette prééminence, la crise économique n'a guère porté atteinte jusqu'à présent. Si graves que soient leurs tribulations et les menaces de l'avenir, les artistes n'ont besoin que d'un archet, d'un simple chalumeau, pour se reprendre bien vite aux charmes de la musique. Nos rossignols continuent de chanter mélodieusement à travers les nuits d'orage les plus farouches.

L'hiver musical aura d'ailleurs bénéficié, à Paris, d'une reprise très importante. Les Concerts Straram ont attiré les jeudis soirs au Théâtre des Champs-Élysées un public assidu et empressé, recueilli et expansif. C'est l'honneur de M. Walther Straram d'avoir su grouper autour de son pupitre une compagnie merveilleusement disciplinée où revivent, même en ces temps d'anarchie et de précipitation hargneuse, les traditions des orchestres les plus illustres. L'année dernière, après un début plein de promesses, M. Straram avait dû interrompre ses séances, prendre soin de sa santé. Réjouissons-nous, pour l'éclat de la « saison » et le service des Muses, que ce vaillant organisateur soit rétabli. Son excellent orchestre n'a nulle-

ment périclité en son absence. On dirait même qu'il a continué de s'exercer en commun, tellement ses caractéristiques sont demeurées pareilles. C'est toujours le même ensemble, la même homogénéité de son, la même fidélité respectueuse à l'égard des textes. Les mouvements et les nuances ne laissent rien à désirer. Et tout aussi savoureux sont restés les programmes. Au lieu de nous condamner à la monotonie sempiternelle du répertoire, voilà un orchestre qui s'en va chercher parmi les partitions anciennes ou modernes, et qui trouve. Il ose confronter les débutants et les novateurs avec les maîtres et les classiques. Dans la même soirée, après la célèbre *Symphonie en mi bémol*, la première des douze grandes compositions que Haydn écrivit à Londres en 1791 et 1794 pour ses auditeurs de *Hannover Square Room*, le dilettante peut écouter avec curiosité, si le cœur lui en dit, le *Voyage d'Urien*, suite d'orchestre en cinq tableaux de M. Jean Rivier. Et cette bigarrure, ces contrastes ne choquent jamais, parce que la hardiesse se trouve avoir ici pour conseillères une sage clairvoyance et une culture étendue. Faute de quoi, rien n'est plus ridicule que de quitter les grands chemins pour s'égarer dans les fondrières.

Le public accorde également beaucoup de sympathie à une association toute récente, celle des Concerts-Siohan. A vrai dire, les instrumentistes de ce groupement ne détiennent pas encore la maîtrise qui permet de résoudre victorieusement les problèmes de technique ou d'interprétation les plus ardus et de rendre un chef-d'œuvre complexe jusqu'en ses intentions subtiles. Chez eux, le niveau d'exécution varie sensiblement d'un morceau à l'autre. Et peut-être leur jeune chef se défie-t-il outre mesure des qualités chaleureuses qui siéraient pourtant si bien à sa jeunesse. On lui sait gré d'éviter le *brio* vulgaire où se complaisent certains prestidigitateurs de la baguette. Mais un peu de fougue et de flamme se justifieraient parfaitement lorsqu'il joue, par exemple, le *Capriccio espagnol* de Rimsky-Korsakow. Ces réserves et ces critiques de détail n'empêcheront d'ailleurs personne de reconnaître son beau courage, la noblesse de ses conceptions, son effort persévérant et déjà fructueux.

Si l'on considère que des organismes de moins fraîche date,

Concerts-Colonne, Lamoureux, Pasdeloup, « Orchestre Symphonique de Paris » ainsi que la vénérable Société des Concerts du Conservatoire, n'ont guère chômé durant l'hiver, on comprendra que seul un journal quotidien, régulièrement tenu, aurait chance d'enregistrer toutes les auditions plaisantes, singulières ou instructives qui se sont succédé à Paris. En 1874, Émile Zola inscrivait sur l'un de ses romans ce titre presque scandaleux, *le Ventre de Paris*. Quelques années auparavant, Louis Veuillot avait publié ses *Odeurs de Paris*. Mais quel mémorialiste infatigable, quel chroniqueur fou de musique oserait nous donner en 1933 *les Oreilles de Paris*? En attendant ce livre à peu près inconcevable, l'auditeur-témoin doit se borner à relater succinctement les épisodes les plus caractéristiques de la mêlée musicale.

***

Il est un fait qui s'impose d'emblée à la critique, indépendamment de ses préférences individuelles. Depuis deux ans, le prestige de M. Maurice Ravel n'a guère cessé de croître. On s'en est aperçu tout d'abord par le succès triomphal de son *Concerto de piano*[1]. Après nous avoir été révélées par madame Marguerite Long sous la direction de l'auteur, ces pages spirituelles, primesautières et toujours mélodieuses ont eu successivement pour interprètes M. Jean Doyen et madame Janine Weill, sans rien perdre de leur saveur. Ainsi les amateurs ne se lassent point de les applaudir. Plus ils les étudient, plus ils s'en éprennent. Il s'agit bien là, en effet, d'une réussite complète à laquelle rien ne manque, pas même le piquant exploit d'avoir rajeuni à souhait d'antiques matériaux, usés et délaissés, que les gens du métier déclaraient inutilisables. Eh bien! cette année, M. Ravel a fait mieux encore. Son deuxième concerto de piano, *Concerto pour la main gauche*, est venu rappeler à propos un aspect de son talent que ses adversaires, ou même certains de ses amis, feignaient parfois de méconnaître.

Les mélomanes que l'annonce d'un *Concerto pour la main gauche* avait groupés le 17 janvier 1933 à l'« Orchestre Symphonique de Paris », savaient d'ailleurs à quoi s'en tenir sur

1. Durand et Cie, Paris.

le bénéficiaire du nouvel ouvrage. La presse les avait renseignés. Grâce à elle, ils n'ignoraient point que M. Maurice Ravel s'inspirait d'un généreux exemple. M. Richard Strauss, dès 1924, avait rendu hommage à M. Paul Wittgenstein, pianiste autrichien et mutilé de guerre, en lui dédiant ce *Parergon* à la *Sinfonia Domestica* que l'on a pu entendre dernièrement aux Concerts-Lamoureux. Et M. Maurice Ravel, pour s'associer à cette manifestation, désirait offrir à l'artiste blessé un *Concerto pour la main gauche.*

Toutes les espérances étaient permises. Quoi de plus simple, en effet, pour l'enchanteur de *Gaspard de la nuit,* des *Miroirs* et de cette pétillante *Toccata* sur laquelle s'achève *le Tombeau de Couperin,* que de composer un texte où l'absence de la main droite se ferait à peine sentir? Déjà, dans le morceau initial de son premier *Concerto,* la majeure partie de la cadence est confiée à la main gauche, tandis que la main droite se contente d'exécuter des trilles à l'aigu. Chacun pouvait donc s'attendre à de merveilleux tours de force. Or, voici justement la surprise des surprises : la virtuosité ne tient en ce *Concerto pour la main gauche* qu'une place secondaire. Jamais elle ne se décèle. Jamais l'auditeur ne prend garde à la difficulté vaincue. L'intérêt humain prime à tel point sur toute autre préoccupation, la part de la fantaisie et de la sensibilité est si prépondérante, le mouvement si entraînant, si impérieux, que l'on croirait entendre une libre symphonie pour orchestre et piano. Le clavier a beau prodiguer ses trésors en abondance, comme dans ces églises fastueuses où les Vénitiens entassaient avec amour les richesses des mers; les romantiques figurations de Hummel et de Henselt ont beau ruisseler et se combiner étrangement avec les effets ultra-modernes du *jazz* : rien ne trouble, rien n'affaiblit l'unité fondamentale, et la mise en œuvre, si extraordinaire soit-elle, passe d'abord inaperçue. Au delà d'un certain point de perfection, le savoir-faire et le tour de main ne comptent plus guère. Seule importe désormais la notion de grandeur et de puissance que dégage l'ensemble. Au lieu d'être tout au plus le divertissement d'un habile homme, le *Concerto pour la main gauche* s'impose comme l'expression d'un musicien admirable, d'un artiste hors de pair.

Le temps n'est plus où l'on se bornait à tenir M. Maurice Ravel pour un petit maître. Sans contester expressément ses dons de finesse et d'élégance, ni même la solidité de ses architectures immatérielles, on prétendait, il y a vingt ans, que M. Ravel, par une fatalité bizarre, ne pouvait atteindre aux sommets de la musique. Les uns en parlaient comme d'un horloger infiniment sagace; les autres comme du plus subtil de nos éventaillistes.

Ils ne doutaient point d'avoir raison, car M. Ravel se donnait l'air de préférer les travaux précis et menus comme ceux des miniatures. Il y excellait. Publiait-il une sonate pour piano, c'était une *Sonatine* exquise. Dans ses *Histoires naturelles*, il rivalisait de concision elliptique avec Jules Renard en personne. Un éditeur demandait-il aux principaux musiciens français, à Vincent d'Indy, Claude Debussy et M. Paul Dukas, des pièces brèves sur les cinq lettres du nom de Haydn, seul M. Ravel parvenait à improviser une bluette vraiment charmante, un *Menuet* dont la grâce ambiguë semble hésiter entre l'ironie et la mélancolie. C'est pourquoi ses premiers juges voyaient en lui un *menuettiste*, un spécialiste des jeux d'esprit, quelque chose comme le Benserade de la musique. L'*Heure espagnole*, l'*Enfant et les sortilèges* ne figuraient pour eux que d'agréables badinages. Ils lui reprochaient au demeurant d'abuser du pastiche, ce terme ne leur paraissant pas trop dur pour la *Rhapsodie espagnole*, *Valses nobles et sentimentales*, *le Tombeau de Couperin*, *Tzigane*, la *Valse* et *Boléro*. Et beaucoup de profanes récriminaient aigrement contre la *Sonate* de violon et la *Sonate* pour violon et violoncelle, si volontaires, si dépouillées, simples exercices de syntaxe musicale.

La critique a tenu trop de compte de ces griefs. On peut s'en étonner. Somme toute, les mérites de M. Ravel l'emportaient dès l'origine sur ses légers travers. Mais les admirateurs à outrance de Claude Debussy croyaient manquer à leur idole s'ils détournaient un seul grain d'encens de ses autels. Contre toute équité, ils proclamèrent que M. Ravel devait le meilleur de ses trouvailles aux *Nocturnes*, aux *Estampes*, aux *Images*. Par ailleurs, les disciples fanatiques de César Franck déniaient obstinément à cet impressionniste

la science constructive et la plénitude de pensée dont ils croyaient détenir le privilège. Et pourtant, il suffisait de jeter les yeux sur le *Quatuor à cordes*, sur *Daphnis et Chloé* ou sur le *Trio* pour reconnaître l'originalité foncière de M. Maurice Ravel et son aptitude à concevoir des édifices tout ensemble gracieux, légers et parfaitement robustes.

Quoi qu'il en soit, ces discussions sont closes : M. Ravel n'a plus à s'en préoccuper. Après avoir offert par ses *Chansons madécasses* une contribution narquoise aux modes saugrenues de l'époque 1920-1930, examiné attentivement, et non sans quelque émoi, les doctrines subversives de M. Schœnberg, M. Maurice Ravel s'est ressaisi. Ses admirateurs l'ont retrouvé tel qu'ils l'avaient toujours connu : esprit clair, aigu et délicatement réaliste. Il a su capter les rares éléments de la cacophonie moderne qui le pouvaient servir. Polytonalité, atonalité, retour à Bach, culte exclusif et superstitieux du dynamisme, autant de baraques foraines dont il a vite fait le tour. A cinquante-huit ans révolus, — il est né à Ciboure le 7 mars 1875, — l'auteur des deux *Concertos* de piano occupe désormais parmi les musiciens français, dans la génération qui a suivi Debussy, Albéric Magnard, MM. Paul Dukas et Guy Ropartz, une place incontestée. A l'empressement du public, au succès constant de ses festivals, — le 17 janvier à l'« Orchestre symphonique de Paris » et puis encore le 4 mars aux Concerts-Siohan, — on voit bien que cette place ne peut être que la première.

***

Entre les réussites les plus heureuses de l'hiver, signalons encore la *Troisième symphonie* en *sol mineur* (*opus* 42) de M. Albert Roussel[1]. Jouée d'abord le 24 octobre 1930 aux États-Unis sous la direction de M. Serge Kousséwitzky pour le cinquantenaire de l'Orchestre symphonique de Boston, elle a remporté plus tard à Paris un succès qui ne cesse de grandir. Nous l'avons entendue à plusieurs reprises, aussi bien chez M. Straram que sous la baguette d'un excellent chef d'orchestre grec, M. Dimitri Mitropoulos. Voilà de quoi

1. Durand et Cie, Paris.

réconforter et charmer, n'est-il pas vrai? les mélomanes qui s'affligeaient de ne point goûter sans réserves, depuis la délicieuse *Sérénade*, la *Suite en fa*, si vivante et colorée, et le *Concert* pour petit orchestre, ses œuvres les plus récentes.

Les inspirations de M. Albert Roussel obéissent, convenons-en, à des lois capricieuses. Autant la carrière de M. Maurice Ravel se déroule avec continuité, chacun de ses efforts successifs ayant l'air de préparer les réalisations parfaites et définitives que l'on vient d'applaudir, autant la part de la fantaisie est presque toujours prépondérante chez M. Albert Roussel. Ses fervents eux-mêmes ont peine à le suivre sur la route sinueuse et pleine de surprises dont ils s'évertuent à déterminer les étapes, car il y a chez M. Albert Roussel on ne sait quoi d'instable et d'ondoyant qui déjoue leurs prévisions et leurs calculs. Ni le *Concerto de piano*, ni son *Trio* pour flûte, alto et violoncelle, ni son ballet de *Bacchus*, ni même le majestueux *Psaume LXXX*, où certaines apostrophes atteignent incontestablement à la grandeur, n'avaient répondu jusqu'ici à leur attente. Il arrive, en effet, çà et là, que le style de M. Roussel pèche par maniérisme et que ses idées ne méritent pas toujours les développements abondants et minutieux dont il croit devoir les honorer. Certes, sa musique plaît en général par un air de distinction. Mais bien des amateurs, faute d'y trouver la spontanéité et la vigueur qui permettent aux œuvres de survivre, éprouvent une déception : nul souffle ne les envahit, nul flot ne les soulève. A ces travaux diligents et subtils, mais d'un lyrisme médiocre, ils seraient enclins à préférer telles partitions plus anciennes, le *Divertissement* pour piano et instruments à vent, les *Évocations*, *le Festin de l'Araignée*.

Par bonheur, la *Troisième symphonie* rallie tous leurs suffrages. Autant sa devancière, la *Symphonie en si bémol*, les avait laissés indécis, perplexes, autant celle-ci leur inspire une sympathie chaleureuse. Non que ses thèmes dominants vaillent par leur éclat. A chaque fois que M. Roussel s'attache à la musique de chambre ou à la symphonie, sans aucun argument descriptif ou chorégraphique, il se replie sur lui-même avec une expression grave, concentrée, volontaire, que ses fidèles connaissent bien. Ainsi la première idée de son *allegro vivo*, pétulante, saccadée, n'agit sur l'imagination que par

l'opiniâtreté du rythme. Cependant la flûte, à quelques mesures de là, propose dans le ton de *si bémol* une phrase toute différente, âpre d'accent, mais d'allures tranquilles et pastorales, qui offre certaines analogies avec le prélude du *Festin de l'Araignée*. Et d'ailleurs, l'originalité véritable de ce morceau tient moins à l'opposition de ces deux éléments qu'à l'éclosion d'un troisième motif, brusquement surgi au cours de leur duel. Ce groupement de cinq notes s'apparente par ses intervalles au thème initial de la *Deuxième sonate* pour piano et violon. Écoutons-le bien : un rôle capital lui est dévolu à travers la symphonie. C'est lui qui en accuse le caractère cyclique, en souvenir peut-être des enseignements que l'auteur avait reçus et donnés à la *Schola Cantorum*. Il constitue à lui seul la matière essentielle du second morceau, l'*adagio*, où l'on peut reconnaître la plus précieuse partie de cette symphonie et sans doute le chef-d'œuvre de M. Roussel dans le domaine de la musique pure. Cette courte phrase a beau être abstraite, elle n'en devient pas moins éloquente et même touchante sous les archets qui l'exposent avec une sérénité pensive. Elle détermine par la suite, après un intermède en forme de marche, une libre fugue dont la progression brillante et énergique produit un effet irrésistible. Là-dessus, le morceau revient aux calmes rêveries de son début, puis s'achève par le chant d'une flûte à laquelle s'empresse de répondre un violon élégiaque. Le troisième mouvement ne prétend pas se maintenir à ces hauteurs. Ce n'est qu'un badinage. Toutefois ce *vivace*, espèce de *scherzo-valse* dans la manière de Chabrier, a de l'entrain et de la verve. Quant au final, *allegro con spirito*, il s'ouvre par un thème sautillant, facétieux, confié à la flûte, qui n'annonce au premier abord qu'un rondo plein de bonne humeur. Mais petit à petit cette effervescence un peu vaine s'apaise. Tout à coup, sur un frémissement de cordes en sourdine, jaillit une plainte solitaire : c'est le violon qui soupire comme un poète lyrique, et la phrase qu'il répète avec tant d'insistance dérive précisément du groupe de cinq notes auquel l'œuvre entière est redevable de son unité spirituelle. A vrai dire, l'accalmie ne dure qu'un moment; l'oasis, mirage délicieux, va bientôt s'évanouir, et l'*allegro* nous entraînera derechef en son tourbillon rapide. N'importe! l'idée principale aura

désormais la prépondérance. L'orchestre s'empressera de la proclamer et de lui rendre hommage, et c'est bien cette même idée qui triomphera au dénouement avec une autorité retentissante.

La *Troisième symphonie* se distingue par une fraîcheur, une liberté d'allures, que l'on n'osait plus guère attendre de M. Albert Roussel. Nos modes contemporaines l'avaient-elles troublé, et plus profondément encore que M. Maurice Ravel? Avait-il de la peine à sauvegarder son équilibre entre tant d'influences contradictoires? Ceux qui manifestaient ces craintes peuvent bien se rassurer. Certes, ils reconnaîtront ici maintes formules empruntées au laboratoire d'un magicien célèbre. Mais ne sont-ils pas accoutumés de longue date, c'est-à-dire depuis *le Sacre du Printemps*, à ces polyphonies obtenues par superpositions arbitraires et quelquefois brutales, à ces anticipations et ces retards, à ces appogiatures, à cet abus des notes de passages, à ces équivoques tonales ou modales, et même, hélas! à cette manie d'accentuer les basses sur les temps forts de la mesure avec l'imperturbable régularité d'un métronome? Au moins, ils auront le plaisir de voir M. Roussel réconcilier avec art ces forces déchaînées, éviter les disparates choquantes, se frayer doucement un chemin à travers les dissonances comme un promeneur, du bout de sa canne, écarte les ronces et les broussailles. Que pouvait-on espérer de mieux? Entre les vastes architectures cycliques de l'école franckiste où s'est accomplie son éducation première, les chatoiements harmonieux de Debussy et les conceptions plus ou moins révolutionnaires de M. Igor Strawinsky, le musicien de la *Troisième symphonie* semble avoir trouvé aujourd'hui sa voie définitive.

***

Ce n'est point cet hiver que les Parisiens auront reçu de M. Strawinsky un présent comparable aux deux *Concertos* de M. Maurice Ravel et à la *Troisième symphonie* de M. Albert Roussel. Sans doute, ils ont pu entendre à la salle Pleyel, le 8 décembre, un *Duo concertant* pour violon et piano, interprété par M. Samuel Dushkin et l'auteur en personne. Mais cette

œuvre appartient à la catégorie des expériences mystérieuses que poursuit M. Strawinsky pour rajeunir, selon des greffes connues de lui seul, le concerto et la sonate. Le public n'a pas montré beaucoup de chaleur pour cette suite, composée d'une *cantilène*, de deux *églogues*, d'une *gigue* et d'un *dithyrambe*. Quel mobile peut déterminer le magicien de *l'Oiseau de feu*, de *Pétrouchka*, du *Sacre*, du *Rossignol* et de *Noces* à multiplier ces exercices de contrepoint ou de pure virtuosité instrumentale? On se le demande, sans pouvoir imaginer de réponse. Et cependant M. Strawinsky s'attache à ces travaux avec une persévérance qu'un théologien qualifierait peut-être de diabolique. Faut-il donc envisager ces *capriccios*, ces *sonates*, ces *concertos*, dont les difficultés acrobatiques réjouiraient sans doute les mânes de Thalberg et de Henri Herz, comme des études transcendantes en vue d'une partition de riche substance et de haute portée qu'il laisse mûrir au temps?

On incline à le croire après avoir réentendu sa *Symphonie de Psaumes*[1], deux fois exécutée au cours de cet hiver, le 25 février aux Concerts-Siohan et le 19 mars à l' « Orchestre Symphonique de Paris ». De même que la *Troisième symphonie* de M. Albert Roussel, cette imposante fresque pour chœurs et orchestre fut écrite à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'Orchestre symphonique de Boston. Elle est composée « à la gloire de Dieu », comme la *Neuvième symphonie* de l'excellent Anton Bruckner, ce qui n'implique d'ailleurs aucune autre analogie entre elles. La *Symphonie de Psaumes* comprend trois parties de dimensions restreintes qui s'enchaînent sans interruption, chacune d'elles ayant pour texte un psaume différent. M. Strawinsky a réduit ici le quintette à cordes aux violoncelles et contrebasses, vis-à-vis desquels les « bois » et les cuivres soutenus par une harpe, deux pianos et des timbales forment une troupe assez compacte, en sorte que la couleur générale de l'instrumentation est sévère ou même sombre. Mais les idées sont merveilleusement claires. La véhémence passionnée de l'élan mystique, la gravité et la simplicité du style confèrent à ces psaumes une puissance d'attraction presque inépuisable. Si l'on commence par déplorer que, dans le second, le thème initial de la double

1. Édition russe de musique, Paris, 1932.

fugue soit construit sur des intervalles pénibles, voire douloureux, on ne tarde pas à en découvrir la raison : ce sujet n'est que la métamorphose logique d'une succession de tierces dont le rôle apparaissait déjà au cours du premier psaume, *Exaudi orationem meam*, et qui va bientôt reparaître dans le troisième, *Laudate Domine*, comme pour témoigner solennellement que la *Symphonie de Psaumes* s'inspire, elle aussi, d'un principe cyclique. A mesure que l'on approfondit cette œuvre grandiose, on y trouve de nouvelles raisons d'admirer. Outre qu'elle établit entre les voix et l'orchestre des relations singulièrement hardies, elle propose à la musique religieuse une orientation toute nouvelle.

La *Symphonie de Psaumes* a trop de hauteur et d'âpreté pour devenir jamais populaire. Il lui suffira de toucher ces mâles esprits qui se nourrissent du pain des forts. Et d'ailleurs, sans flatter le goût du public, elle met en action des ressorts tellement puissants et élémentaires qu'elle peut bien émouvoir ceux-là même qui sont le moins aptes à la comprendre. Malgré les paroles latines, on ne s'est point fait faute d'y reconnaître des échos de la liturgie russe, ces chants sacrés qui traversent les drames de Moussorgsky et l'*Ouverture de la Grande Pâque russe* de Rimsky-Korsakow. Pourtant, il ne s'agit certainement pas ici d'un pastiche. Mais peut-être M. Strawinsky éprouve-t-il parfois le besoin de se retremper à ses sources nationales. La *Symphonie de Psaumes* fut achevée en 1930 à Nice, comme le *Capriccio* de 1929. Et cependant elle est aux antipodes du précédent ouvrage. C'est qu'il n'y a en effet rien de commun entre le savant technicien qui s'attache à des expériences d'acoustique et l'artiste en état de grâce qui laisse parler ses voix intérieures. Excédés de notre prédilection pour Balakirew, Borodine, Moussorgsky et Rimsky-Korsakow, les Russes ont pu affecter de renier leur idiome musical. Ils ont prétendu, libres citoyens du monde, adopter une langue universelle. A leur guise; mais l'aventure comporte des risques. Sont-ils aussi grands depuis qu'ils ont cessé de puiser dans leur patrimoine héréditaire? Peut-être ont-ils besoin de leurs mélodies populaires et de leurs hymnes religieuses pour redevenir quelquefois simples et vrais.

***

Si mal renseignés que nous soyons sur les musiciens de l'U. R. S. S., nous n'ignorons pas qu'il se déploie chez eux une activité intense. Au besoin, nous le devinerions. Comment se pourrait-il, malgré la misère collective, la tyrannie et les persécutions, qu'un tel réservoir d'énergies humaines fût brusquement épuisé? Mais les nouvelles font défaut, les relations sont intermittentes. A peine connaissons-nous de nom les artistes que l'on acclame là-bas depuis la Révolution. Aussi fûmes-nous bien aise, le 8 janvier 1933, d'entendre aux Concerts-Lamoureux la *Quatrième symphonie* de M. Myaskowsky.

D'après le programme, cet auteur prolifique en serait aujourd'hui à sa douzième symphonie; ce qui ne l'a pas empêché de s'adonner entre temps à la musique de chambre. Eh bien! le premier spécimen de cette fabrication intarissable est décevant. Sans doute, M. Myaskowski possède son art, c'est-à-dire sa technique, ou du moins son métier. Mais les influences qu'il a subies, de Brahms à César Franck, en passant par Tschaïkowsky et Scriabine, sont trop flagrantes, trop encombrantes pour qu'on puisse démêler du premier jour son caractère propre, à supposer qu'il en ait un. M. Fritz Fall a fort bien conduit cette symphonie. Toutefois, nous attendrons les onze autres sans la moindre impatience.

A dire vrai, la rencontre d'une individualité franchement originale représente de nos jours la plus merveilleuse des aubaines. C'est pourquoi les Parisiens s'ébahirent de découvrir le 27 novembre 1932 à l' « Orchestre Symphonique de Paris » un fort beau *Concerto de violoncelle*, supérieurement traduit par M. Maurice Eisenberg sous la direction de M. Alfred Cortot. Un musicien encore inconnu, M. Julien Krein, disait-on, l'avait signé. Et l'on remarquait à travers ces pages émues tant de vitalité, une telle sincérité d'accent, une imagination rêveuse, capricieuse, et par moments si passionnée, que les connaisseurs se sentirent bientôt séduits. L'introduction préludait par un monologue et des cadences de violoncelle, en style libre, d'une improvisation fantasque et noblement poétique. Puis, quand le morceau proprement dit s'engagea, ce fut un *allegro* d'une extrême richesse d'invention, solide-

ment construit, témoignant d'une fermeté assez rare parmi nos jeunes contemporains. La seconde partie, *andante*, d'un caractère bien différent, aux effusions élégiaques ou tendres, n'attestait pas un moindre mérite. Et le finale, dans un pétillement digne de M. Strawinsky en personne, aboutissait à une farandole ivre de mouvement et de couleurs qui acheva de conquérir l'auditoire. Cela valut aux interprètes un succès triomphal.

Dès le lendemain, on fut aux renseignements. Et l'on apprit ainsi que M. Julien Krein, jeune compositeur russe, né à Moscou le 5 mars 1913, terminait ses études à l'École Normale de musique sous la direction de M. Paul Dukas. Plus tard, le 14 janvier 1933, les Concerts-Siohan nous offrirent de cet auteur de dix-neuf ans une *Ballade* pour orchestre où se retrouvent les principales qualités de son *Concerto de violoncelle*. On y observait la même loyauté, la même gravité pathétique, et de surcroît, un lyrisme plus hardi, un souffle plus puissant, une profondeur d'expérience tout à fait incroyable chez un jouvenceau de son âge.

Plus récemment encore, pendant un concert donné le 8 mars à la salle Alfred Cortot, M. Julien Krein a joué lui-même un choix de ses œuvres, *Préludes* et *Nocturnes* de piano, *Canzona et étude* pour violon et piano, *Suite* pour violoncelle et piano, qui portent la marque de ses dons extraordinaires. Certains feuillets d'album dataient de sa quatorzième année. Et sans doute, en une production si précoce et déjà si abondante, tout ne saurait être d'égale valeur. On y relèverait facilement des redites et des longueurs, des incertitudes et des obscurités. Avant d'avoir travaillé avec M. Paul Dukas, cet adolescent n'avait peut-être pas un sens très ferme de l'architecture. Il recherchait un peu trop le luxe des accords rares et ne répugnait point assez à l'emphase mélodramatique. Quoi qu'il en soit, tout est à lui, bien à lui, sa mélodie comme son harmonie, sa pensée comme ses moyens d'expression. M. Julien Krein, s'il ne dément les prévisions les plus vraisemblables et les espoirs les mieux fondés, semble destiné à prendre place parmi les meilleurs musiciens de notre époque. Depuis dix ans, c'est-à-dire depuis *le Roi David* et *Pacific* 231 nous n'avions point connu à Paris de révélation aussi intéressante.

Voilà plus qu'il n'en faut pour conserver de notre hiver

un souvenir agréable. A vrai dire, nous avons bien éprouvé quelques mécomptes. Ainsi M. Serge Prokofieff, dont nous suivons l'activité avec autant de curiosité que de sympathie, nous a infligé une double déception. Son *Cinquième concerto* pour piano et orchestre, joué en première audition aux Concerts-Lamoureux le 10 décembre, n'égale point ses concertos antérieurs, parce que la fonction dynamique des idées n'est nullement en rapport avec leur valeur intrinsèque. Cette lourdeur, ce poids insupportable nous ont accablé plus cruellement encore le 16 décembre pendant la représentation de son ballet *Sur le Borysthène* à l'Opéra. Un tel ouvrage laisse une impression très pénible de monotonie et de vide. Pour la gloire de M. Prokofieff, on regrette de l'avoir vu.

Mais ces déboires sont compensés, et au delà, par le renouveau musical qui de toutes parts se manifeste. On l'observait depuis quelque temps déjà, sans trop s'en réjouir, de peur d'une catastrophe soudaine. Cet hiver, le progrès s'est étendu et confirmé. La jeunesse, à coup sûr, demeure troublée par les bruyantes hérésies que l'on professait entre 1920 et 1930. L'étonnant, c'est qu'elles ne le soit pas davantage, à l'exemple de ses aînés. Mais pour qui la surveille attentivement, il apparaît avec certitude qu'elle s'efforce de revenir aux traditions séculaires et aux grandes formes de l'art musical. Les concertos ne se comptent plus. Outre l'importante symphonie de M. Honegger[1], on a pu étudier cet hiver les symphonies de MM. Ferroud, Rivier et Françaix; aucune d'elles n'est négligeable, quoique leur style manque trop souvent de l'unité indispensable. M. Olivier Messiaen, dont les *Offrandes oubliées* avaient déjà retenu l'attention, s'est donné la joie d'écrire un *Hymne au Saint-Sacrement* qui témoigne d'un noble mysticisme. Toutefois sa personnalité, faible pour l'instant, ne se prête pas encore à de si vastes entreprises; ce jeune auteur intéresse par ses tendances avant de s'imposer par ses réalisations. Moins ambitieux, mais d'un tempérament plus énergique, M. Jacques Dupont a interprété lui-même aux Concerts-Straram une œuvre qui se recommande par un métier déjà solide et le sentiment inné du style, un *Concerto* pour piano et orchestre. On peut attendre beaucoup de ce jeune homme.

1. Maurice Senart, Paris.

Tout récemment, le 26 mars, nous avons entendu à la Société des Concerts avec un intérêt au moins égal son *Mouvement symphonique* : le public en a chaleureusement apprécié la véhémence, la polyphonie généreuse et l'instrumentation très personnelle.

***

Une semaine auparavant, dans cette petite salle pompéienne de l'ancien Conservatoire où flottent tant de nobles souvenirs, M. Rabaud avait conduit *Aux Étoiles*[1] de Henri Duparc, entr'acte pour un drame lyrique entièrement achevé, mais que l'auteur voulut détruire. Dans cette même salle, voilà trente ans, à un concert de Paul Taffanel, nous avions aperçu pour la première fois le pur musicien de *Phidylé* et de l'*Invitation au voyage*. On le savait déjà malade, à peu près incapable de travailler. Mais son apparence n'en était pas moins robuste, celle d'un homme dans la force de l'âge. Et vraiment, à le considérer ainsi, de tout près, avec le confiant optimisme de la première jeunesse, il nous semblait impossible que Henri Duparc fût à jamais perdu pour l'art... Il est mort cet hiver à Mont-de-Marsan, âgé de quatre-vingt-cinq ans, et les journaux se sont apitoyés sur ses longues souffrances. Ne le plaignons pas trop. Henri Duparc a pu savoir, vivant, que sa musique lui survivait. D'autres destinées sont peut-être plus cruelles.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

1. Rouart, Lerolle et Cie, Paris.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

La baisse importante des Rentes françaises a été l'événement saillant de la Bourse durant la seconde quinzaine de mars. L'impression fâcheuse qui en est résultée n'est qu'à peine atténuée par le léger relèvement enregistré dans les premiers jours d'avril. Le 3 *p.* 100 *qui avait été compensé le* 15 *mars à* 74,30 *a coté* 68,90 *le* 1er *avril. Dans le même temps le* 5 *p.* 100 1920 *est passé de* 111,95 *à* 108,40; *le* 4 *p.* 100 1917 *de* 83,20 *à* 79,85; *le* 4 1/2 p. 100 *A de* 87,75 *à* 85,15. *Hâtons-nous d'ajouter qu'aujourd'hui,* 5 *avril, on a traité le* 3 *p.* 100 *à* 69,70, *le* 4 *p.* 100 1917 *à* 81,70, *le* 4 1/2 *p.* 100 *A à* 86,80. *Mais faut-il rappeler que l'an dernier le* 3 *p.* 100 *s'était inscrit à* 85,75, *le* 4 *p.* 100 *à* 99,50, *le* 5 *p.* 100 1920 *à tout près de* 130 *et que le* 4 1/2 *était créé, en octobre, au pair de* 100 *francs pour convertir diverses Rentes anciennes.*

On voit combien la dépression est ample.

On en connaît les raisons : persistance de la crise économique mondiale, instabilité de la politique internationale, grandes perturbations politiques ou financières dans divers pays, notamment en Allemagne et aux États-Unis, et, surtout, impossibilité évidente chez nous pour le moment de résorber un lourd déficit budgétaire.

Chacun, suivant son tempérament, peut donner la prééminence à l'une ou l'autre de ces causes principales auxquelles on pourrait, d'ailleurs, en ajouter beaucoup d'autres secondaires. Le résultat reste malheureusement toujours le même : la Bourse de Paris demeure fort éprouvée.

Il paraît, cependant, singulier que nos Rentes aient accentué leur baisse dans la proportion que l'on vient de voir au lendemain même de la clôture de l'émission du 4 1/2 p. 100 1933 *qui a fourni, nous a-t-on dit, un peu plus de cinq milliards alors que l'on n'en avait demandé que trois. D'ordinaire le succès est salué d'autre manière. Quelle qu'ait été l'explication que l'on se soit ingénié à en donner, elle ne dissipe pas une impression de malaise. Cette impression apparaît, au surplus, d'autant plus*

désagréable qu'au moment même où nous sommes contraints, pour alimenter la trésorerie, d'emprunter à plus de 5 *p.* 100, *nous voyons l'Angleterre placer prestement un emprunt à* 2 1 /2 *p.* 100 *et la Suède émettre aisément du* 4 1 /2 *au pair.*

Il n'est point indifférent que nos finances soient en aussi fâcheuse posture. Tout s'en ressent derrière le fléchissement du crédit du pays. La baisse des Rentes a entraîné, très nettement, ces temps derniers, le recul des cours des autres valeurs; elle a favorisé le retour de manœuvres spéculatives contre certaines entreprises privées; elle a davantage, enfin, incité les capitaux à se porter vers les affaires étrangères.

Nous avons vu, en effet, toutes les valeurs baisser, sauf les Mines d'or. Celles-ci ont accentué la hausse remarquable qu'elles poursuivent depuis cinq à six mois. Je n'oublie certes pas que je les ai recommandées avec persévérance dans toutes les Revues auxquelles je collabore et je crois que le développement de l'industrie aurifère sud-africaine est encore loin de son apogée. N'empêche que je souhaite ardemment que cette catégorie de titres, si intéressante qu'elle soit, ne reste pas la seule, comme elle l'est en ce moment, vers laquelle les capitaux puissent se porter avec la perspective, sinon la certitude, de copieux profits.

Bourse de Londres. — *A l'encontre du marché de Paris, le Stock Exchange tout en subissant l'influence des événements extérieurs conserve une activité soutenue. Si les Mines d'or y tiennent la grande vedette grâce à l'accroissement considérable de leurs profits, les trusts comme Rand Mines, Goldfields, Rand Selection étant particulièrement recherchés, elles n'accaparent pas seules l'attention.*

Les rentes anglaises et de nombreuses industrielles locales sont également achalandées. Les valeurs de magasins, parmi lesquelles on remarque « Symon's », les tabacs, les textiles sont en général bien tenues. Par contre les métaux et les pétroles restent plus discutés; de ce côté la crise mondiale se fait encore sentir.

ANDRÉ PLY

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril

LIVRAISON DU 1er MARS 1933

		Pages
JEAN GIRAUDOUX	Intermezzo (Actes I et II)	5
WLADIMIR D'ORMESSON	Hitler, Chancelier	63
PRINCESSE BIBESCO	Lettres de Fontainebleau et de Windsor. — II	76
MARY DUCLAUX	Souvenirs sur George Moore	110
PIERRE FRÉDÉRIX	La grande Pitié des Océans	131
PHILIPPE HÉRIAT	La Main tendue. — IV	153
ED. GISCARD D'ESTAING	Anarchie financière	187
PIERRE CHAMPION	Le Souvenir de Rabelais	199
HENRY BIDOU	Parmi les Livres	206
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	217
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	229

LIVRAISON DU 15 MARS 1933

COMTE DE FELS	Vers Moscou	241
MARC CHADOURNE	Absence. — I	258
HENRY BIDOU	Au-dessus de l'Asie	288
JEAN GIRAUDOUX	Intermezzo (Acte III)	312
ADOLPHE JAVAL	La grande Misère de la Petite Culture	336
GILBERT MAUGE	Poèmes	357
PHILIPPE HÉRIAT	La Main tendue (*fin*)	363
Y.-M. GOBLET	La Situation en Irlande	392
PAUL ALFASSA	La Conception moderne des Musées	411
R. DE ROUSSY DE SALES	La Technocratie	432
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	444
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	454
JEAN POIRIER	Parmi les Livres	472

LIVRAISON DU 1er AVRIL 1933

		Pages.
GEORGES GOYAU	Femmes missionnaires	481
WLADIMIR D'ORMESSON	Le Début du Troisième Reich	514
VALERY LARBAUD	L'Art et le Métier	530
EDMOND DELAGE	Le « Deutschland »	555
JACQUES CHENEVIÈRE	Valet, Dame, Roi. — I	572
MARCEL MARION	Le Brigandage pendant le Directoire	592
MARC CHADOURNE	Absence. — II	614
BERNARD FAY	L'Avènement de M. Roosevelt	653
JEAN DORSENNE	Le Cao-daïsme	663
LOUIS HOULLEVIGUE	L'Eau souterraine	677
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	685
MARCEL THIÉBAUT	Romans anglais	697

LIVRAISON DU 15 AVRIL 1933

GEORGES DUHAMEL	Sur la Querelle du Machinisme	721
LUC DURTAIN	Au Brésil	753
MARQUIS DE CARAMAN	Un Officier général au XVIIIe siècle	767
COMTE DE CARAMAN	La France en 1781 (Souvenirs)	780
JACQUES CHENEVIÈRE	Valet, Dame, Roi (*fin*)	795
ANDRÉ PIERRE	Théâtres et Concerts à Moscou	820
ANDRÉ LANGERON	A la recherche d'une Politique de l'Air. — I	837
VICTOR DE MARCÉ	L'Amérique et les Dettes	852
MARC CHADOURNE	Absence. — III	873
FRANÇOIS LEUWEN	Le Directoire européen	924
HENRY BIDOU	Parmi les Livres	933
CONSTANTIN PHOTIADÈS	L'Hiver musical à Paris	944

Pages.
481
514
530
555
572
592
614
653
663
677
685
697

724
753
767
780
795
820
837
852
873
924
935
944